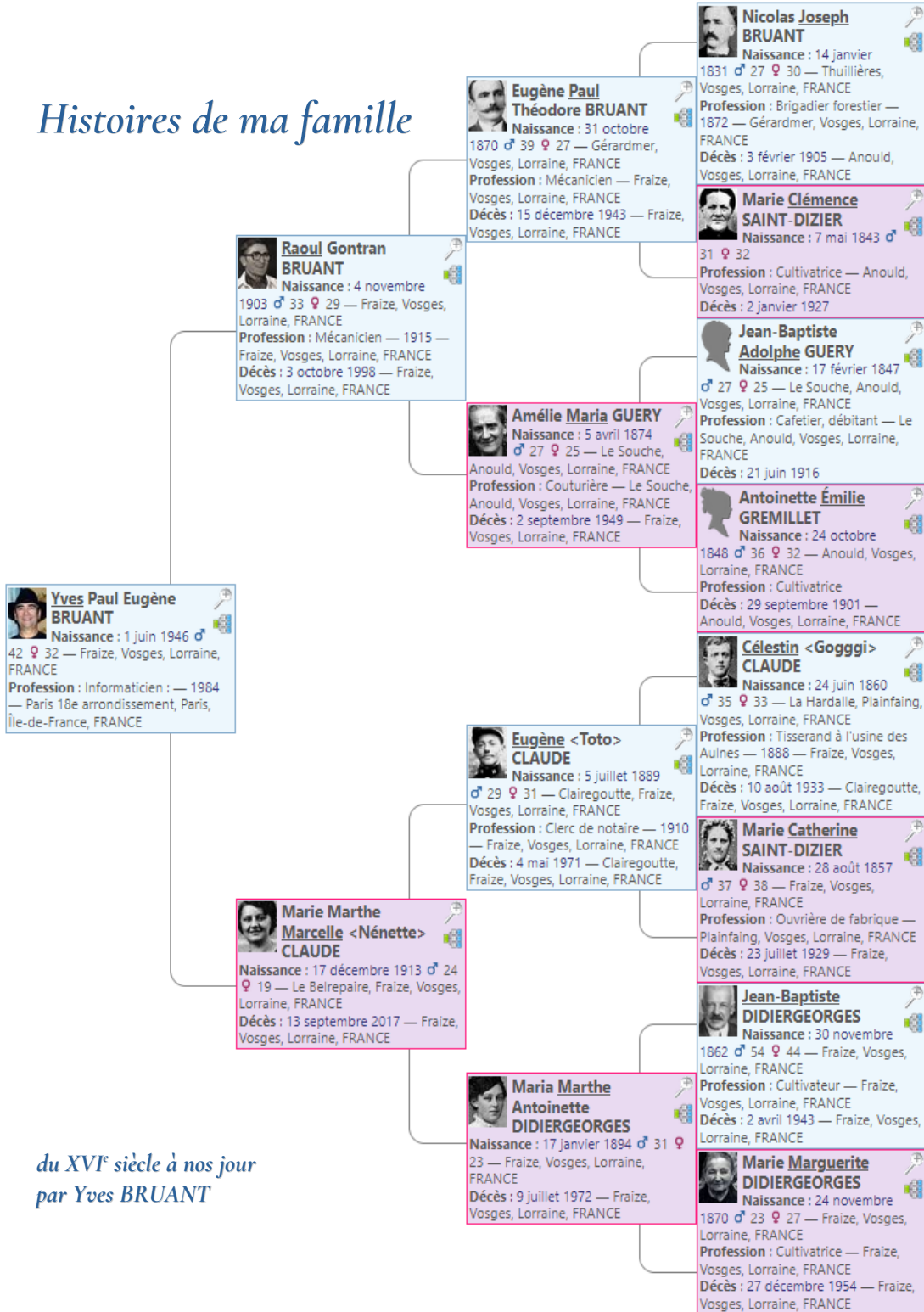


Histoires de ma famille



du XVI^e siècle à nos jour
par Yves BRUANT

Histoires de ma famille

Histoires de ma famille

Les BRUANT

les GUERY

les CLAUDE

les DIDIERGEORGES

Mes PARENTS

et moi

du XVI^e siècle à nos jours

par Yves BRUANT

© Yves Bruant, 2026

Tous droits réservés.

Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des textes, images ou documents contenus dans cet ouvrage, sans l'autorisation écrite de l'auteur, est strictement interdite.

Les photographies, sauf mention contraire, sont la propriété de l'auteur. Certains documents anciens ou photographies peuvent appartenir à des ayants droit non identifiés ; toute personne estimant détenir des droits est invitée à se manifester.

Cet ouvrage a été réalisé à titre familial et privé.

Imprimé en France

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	xxv
Le Garage BRUANT.....	xxv
INTRODUCTION.....	xxvii
Un brin d'histoire.....	xxviii
Particularités.....	xxxii
Les sépultures familiales.....	xxxiii
MON ARBRE GÉNÉALOGIQUE.....	xxxvii
La généalogie avant l'ordinateur.....	xxxviii
La généalogie avec l'ordinateur.....	xxxviii
Ma généalogie.....	xxxix
CARTE RÉGIONALE.....	xliii
CARTE DE FRAIZE.....	xliv
Les BRUANT.....	1
Et moi <i>Voilà ! Et après</i>	1
L'origine du patronyme BRUANT.....	1
Les BRUANT en France et dans le monde.....	1
Et moi <i>Compléments</i>	2
Les BRUANT lors des guerres.....	2
Quelques BRUANT célèbres.....	2
Notre lignée.....	5
Pierre BRUANT ⁽¹⁰²⁴⁾	5
Philippe BRUANT ⁽⁵¹²⁾	6
Annet BRUANT ⁽²⁵⁶⁾	8
Nicolas BRUANT ⁽¹²⁸⁾	9
Claude Nicolas BRUANT ⁽⁶⁴⁾	11
Charles Joseph BRUANT ⁽³²⁾	12
François Nicolas BRUANT ⁽¹⁶⁾	13
Nicolas Joseph BRUANT ⁽⁸⁾	15
Eugène Paul Théodore BRUANT ⁽⁴⁾	18
Raoul Gontran BRUANT ⁽²⁾	24
Les GUERY.....	27
L'origine du nom GUERY.....	27
L'orthographe du nom GUERY.....	27
La lignée.....	28
GUERY ⁽²⁶²⁴⁾	28
Nicolas GUERY ⁽¹³¹²⁾	28
Jean GUERY ⁽⁶⁵⁶⁾	29
François GUERY ⁽³²⁸⁾	30

Jacques GUERY ⁽¹⁶⁴⁾	31
Jacques GUERY ⁽⁸²⁾	32
Marie Catherine GUERY ⁽⁴¹⁾	33
Jean-Baptiste GUERY ⁽²⁰⁾	33
Jean-Baptiste Adolphe GUERY ⁽¹⁰⁾	34
Amélie Maria GUERY ⁽⁵⁾	40
Les CLAUDE.....	49
Un brin d'histoire.....	49
L'origine du nom CLAUDE.....	49
La lignée.....	50
Jean CLAUDE ⁽⁶¹⁴⁴⁾	50
Demenge Jean CLAUDE ⁽³⁰⁷²⁾	50
Jean CLAUDE ⁽¹⁵³⁶⁾	51
Hubert Jean CLAUDE (768).....	51
Hubert CLAUDE ⁽³⁸⁴⁾	52
Nicolas 1727 CLAUDE ⁽¹⁹²⁾	53
Nicolas <1767> CLAUDE ⁽⁹⁶⁾	54
Nicolas <1796> CLAUDE ⁽⁴⁸⁾	55
Jean-Baptiste <Goggi> CLAUDE ⁽²⁴⁾	56
Célestin <Goggi> CLAUDE ⁽¹²⁾	57
Eugène <Toto> CLAUDE ⁽⁶⁾	60
Marie Marthe Marcelle CLAUDE ⁽³⁾	73
Les DIDIERGEORGES.....	75
Un brin d'histoire.....	75
L'origine du nom DIDIERGEORGES.....	75
Particularités.....	76
La lignée.....	76
Gérard DIDIERGEORGE ⁽¹⁷⁹²⁾	76
Nicolas DIDIERGEORGE ⁽⁸⁹⁶⁾	76
Joseph DIDIERGEORGE ⁽⁴⁴⁸⁾	78
Joseph DIDIERGEORGE ⁽²²⁴⁾	78
Joseph DIDIERGEORGE ⁽¹¹²⁾	79
Jean-Baptiste DIDIERGEORGE ⁽⁵⁶⁾	80
Jean-Baptiste <DURO> DIDIERGEORGES ⁽²⁸⁾	81
Jean-Baptiste <DURO> DIDIERGEORGES ⁽¹⁴⁾	82
Maria Marthe Antoinette DIDIERGEORGES ⁽⁷⁾	85
Mes PARENTS.....	93
Papa RAOUL.....	95
Maman NÉNETTE.....	109
Et moi.....	125
Yves BRUANT.....	125
Mon enfance rue de l'Église.....	126
Mon internat à Épinal.....	139
Les études supérieures à Reims.....	143

La Corpo TS et l'UNEF.....	144
Mon mariage avec Joselyne.....	146
Le service militaire.....	148
La vie professionnelle.....	148
Rencontre avec Marek PODGRODSKI, la SBIG.....	151
Le divorce.....	152
Et les filles ?.....	153
Retour à la SBIG.....	156
Vente de la SBIG.....	158
Seconde vente de la SBIG.....	158
La retraite.....	159
L'association La COSTELLE.....	162
Compléments.....	165
Voilà ! Et après.....	179

Index des figures

Figure 1 — Mon arbre généalogique.....	xxxvii
Figure 2 — Webtrees, la page de connexion.....	xli
Figure 3 — La carte d'implantation régionale de mes ancêtres.....	xliii
Figure 4 — Carte de Fraize avec ses hameaux et les maisons principales.....	xlv
Figure 5 — La statue de Libéral BRUANT sur la façade du Louvre.....	3
Figure 6 — Affiche de Libéral BRUANT.....	3
Figure 7 — 1687. Le vingt-sixième février mil six cent quatre vingt sept obiit (est décédé) vénérable messire Jean Bruan Doyen rural de la chrétienté d'Épinal Curé de Corcieux et Gerbépaux. Priez Dieu pour le repos de son âme. Signé N Goery. (Extrait du registre paroissial de Gerbépau).....	4
Figure 8 — Le bruant zizi.....	5
Figure 9 — Paul posant sur une De Dion-Bouton Quadricycle de 1900, avec Yvonne et Maria.....	20
Figure 10 — 1900. Paul et sa mère Clémence (à genoux) dans l'atelier de montage des vélos, chez LAMOTTE avec Maria, Yvonne et un petit apprenti.....	20
Figure 11 — 1925. Dans le nouvel atelier, de gauche à droite, Paul, Eugène, Abel et Raoul. Au fond un apprenti.....	21
Figure 12 — Le 27 juillet 1902, l'ancienne maison est encore là !.....	22
Figure 13 — On finit de construire la nouvelle maison BRUANT.....	22
Figure 14 — Paul et la voiture du service postal entre Fraize et Bruyères. Au fond Maria et les vélos dans la porte de l'atelier.....	23
Figure 15 — Exemple de facture Bruant de 1921.....	24
Figure 16 — La vitrine du garage décorée lors de la fête des jonquilles d'avril 1936.....	25
Figure 17 — La maison des GUERY dont le café sur la gauche.....	35
Figure 18 — Ruines de la maison GUERY et de l'Économat.....	40
Figure 19 — Les mécanos, tous en «bleus».....	44
Figure 20 — 1925. Maria et toute sa famille autour d'elle. Yvonne, Raoul,	

Eugène, Abel, Jeanne et Paul à coté d'elle. Il ne manque que Marthe qui tenait probablement l'appareil photographique !.....	45
Figure 21 — À l'automne 1937, toute la famille est réunie dans l'entrée de l'atelier.....	46
Figure 22 — Signature de Jean-Baptiste CLAUDE.....	56
Figure 23 — Célestin CLAUDE.....	59
Figure 24 — Au repos en 1915.....	63
Figure 25 — Mes grand-parents devant leur maisonnette. Derrière eux, la descente à la cave, et encore derrière, dans la petite baraque de un mètre de côté se trouvait le coin toilettes !.....	64
Figure 26 — La «propriété» LORIN, 14 rue de l'Église.....	66
Figure 27 — 14, rue de l'Église, la Grande maison MENGIN (avant les travaux).....	66
Figure 28 — Vue du jardin.....	66
Figure 29 — Vue arrière. Noter les barreaux aux fenêtres du bas.....	66
Figure 30 — Madame LORIN telle que je l'ai connue vers 1960.....	68
Figure 31 — Toto et son copain Georges BARTHELEMY septembre 1939..	69
Figure 32 — Remise de sa médaille militaire par son copain Henri LALEVÉE au col du Bonhomme devant le mémorial du Général BATAILLE (environ 1960).....	71
Figure 33 — Remise du diplôme du travail.....	72
Figure 34 — De dos, Monsieur André et son épouse, de profil Monsieur Pierre, de face Toto et Marthe.....	72
Figure 35 — Le lien entre Jean-Baptiste et Marie Marguerite !.....	82
Figure 36 — Sur le côté de la ferme du Belrepaire, Eugène Claude, Marthe, Marie Marguerite, Jean-Baptiste didiergeorges, Marie Marthe Marcelle claude et le chien pompon.....	83
Figure 37 — Jean-Baptiste et Marie Marguerite Didiergeorges, Marie Marthe Marcelle Claude, et un autre chien Pompon devant la maison de Clairegoutte.....	83
Figure 38 — Le 6 avril 1905 a eu lieu le mariage d'Émile de Mandramont (fils du Grand Paul DIDIERGEORGES) et de Léonie DURAND. De gauche à	

droite au fond, Louis, un frère une sœur de Léonie et les mariés Émile et Léonie. Devant, une autre sœur de Léonie, son père le Grand Paul, sa petite fille Maria Marthe Antoinette et Marguerite LAMAZE., épouse du Grand Paul. Celui-ci était, par son père Jean François, petit-fils de Jean-Baptiste DIDIERGEORGES (56).....	85
Figure 39 — Ils se sont mariés le 25 novembre 1933 à Fraize.....	91
Figure 40 — 1972. Promenade en forêt.....	91
Figure 41 — 1970. Papa costumé en marié fait valser Maman.....	92
Figure 42 — 1940. En « permission » à Blâmont chez Henri GUÉRIN (qui prend la photo). De gauche à droite, Marthe, Raoul, Claude, Nénette, Marcelle GUERIN, Henriette RINALDI épouse de Jean SCHWARTZEL, Jean SCHWARTZEL, Liliane GUÉRIN. Sans doute est-ce Henri GUÉRIN qui prend la photo.....	96
Figure 43 — 1960. Mécanos et apprentis s'activant autour de la dépanneuse	98
Figure 44 — Eugène et Raoul à l'atelier.....	99
Figure 45 — 1965. La maison PIERRAT, la station-service BP et le Garage.	101
Figure 46 — Un retraité heureux !.....	103
Figure 47 — Raoul, conteur vosgien !.....	104
Figure 48 — 1983. La famille réunie pour fêter les noces d'or.....	104
Figure 49 — 1993. La famille réunie pour fêter les noces de diamant.....	105
Figure 50 — La maison du temps du notaire PIERRAT.....	110
Figure 51 — Des années de bonheur !.....	115
Figure 52 — Les noces de diamant en 1993.....	116
Figure 53 — Les noces d'or en 1983.....	116
Figure 54 — Le plaisir du jardinage.....	117
Figure 55 — Repas des 90 ans, avec sa copine Marthe Colin.....	117
Figure 56 — Maman aux cousinades de 2009.....	119
Figure 57 — Le 30 juillet 2010, à la mairie de Fraize.....	119
Figure 58 — Les 100 ans.....	120
Figure 59 — Je suis né dans un chou !.....	124
Figure 60 — Un beau bébé non ?.....	125
Figure 61 — Mes grands-parents paternels, Maria GUERY et Paul BRUANT,	

en 1942 ou 1943.....	125
Figure 62 —Un bon moment de tendresse.....	126
Figure 63 — Autre bon moment, avec un cabri, dans le parc, en 1947.....	126
Figure 64 —Mes grands-parents maternels, Eugène CLAUDE et Marthe DIDIERGEORGES.....	128
Figure 65 —Marraine-grand-père.....	129
Figure 66 —Assis sur le bûcha, dans la cour.....	130
Figure 67 — La superbe voiture que mon Papa m'avait faite !.....	132
Figure 68 —Le superbe cheval de bois.....	135
Figure 69 — La neige dans la cour.....	135
Figure 70 — Jacky COLIN, autre bon copain quoique mon aine de quatre ans, me promène sur un cyclo-rameur !.....	136
Figure 71 — Le grand bâtiment des classes primaires de Fraize.....	137
Figure 72 — En vacances, pause repas près de Grenoble.....	140
Figure 73 — Chez la photographe.....	144
Figure 75 — Le fameux EPSON-HX20 et ses accessoires.....	148
Figure 74 — Marek PODGRODZKI.....	147
Figure 76 —Niki PATAKOS.....	151
Figure 77 — Tetsuya SHINODA.....	152
Figure 78 — Les nouveaux jeunes mariés à la sortie de la Mairie.....	156
Figure 79 —Yvette BARTHÉLÉMY.....	162
Figure 80 —Chantal VOSGIEN.....	163
Figure 81 —Aude GUERINI.....	163
Figure 82 —Ma très chère Joselyne CHARLIER.....	164
Figure 83—Mireille POTDEVIN et Gabriel CHARLIER aux fiançailles de mon beau-frère Jean-Luc.....	164
Figure 84: Communion en 1959 avec mon camarade Patrick CLAUDEL.....	165
Figure 85 — Prêt pour le défilé.....	168
Figure 86 — Laure au violoncelle et Gaëlle au pipeau.....	169

AVANT-PROPOS

Pour organiser cet ouvrage, j'ai choisi de m'appuyer sur les recherches généalogiques que j'ai effectuées. Ainsi, il y aura des chapitres par lignée : *les BRUANT*, *les GUERY*, *les CLAUDE* et *les DIDIERGEORGES*.

À chaque génération, je ne donnerai que les informations classiques : dates de naissance, de mariage et de décès et noms des conjoints. Il se pourra que je donne aussi un résumé des descendants, et exceptionnellement quelques détails complémentaires ou anecdotes.

Il en ira différemment à partir des bisaïeux pour lesquels je dispose de suffisamment d'informations pour les développer.

Il y aura un chapitre spécial pour mes parents et un aussi pour moi.

Cette organisation m'a paru la plus logique, même si elle doit entraîner parfois quelques redites, ce dont je vous prie de m'excuser.

Avant de vous souhaiter une bonne lecture, je vous remercie de me signaler toutes les erreurs ou omissions que vous pourrez détecter, de sorte que la prochaine édition puisse en être enrichie.

Le Garage BRUANT

Bien que je sois amené à en parler très souvent, selon les personnages abordés, cette histoire n'est pas celle du *Garage BRUANT*. Ne soyez donc pas étonnés que ce que je rapporte à son sujet soit plus ou moins dispersé, voire répété !

INTRODUCTION

J'ai commencé à réunir tous les faits que je vais vous livrer dès les années 1990, alors que j'étais encore parisien. J'ai beaucoup bénéficié de l'extraordinaire mémoire de Maman, et aussi des apports considérables du Minitel d'abord, puis du Web, qui m'ont permis les recherches dans les archives départementales depuis chez moi à Paris.

Comme je vais citer beaucoup d'ancêtres, je vais affecter à chacun un numéro, comme le montre la note ¹ ci-dessous. Ce numéro correspond à la position du personnage dans l'arbre par rapport à un personnage de base : moi. Ces numéros sont appelés par les généalogistes : « numéros de *Sosa-Stradonitz* »¹, ou *Sosa* tout court.

IMPORTANT

Ce document contient des éléments personnels. Il est destiné au cercle familial restreint, du moins tant que son auteur est de ce monde.

¹ Dans un arbre d'ascendance, la numérotation que j'affiche en indice et entre parenthèses, est dite « de *Sosa-Stradonitz* » et fait référence aux ancêtres : moi (1), mon père (2), ma mère (3), mon grand-père paternel (4), ma grand-mère maternelle (5), etc., permettent de situer aisément les individus sur l'arbre d'ascendance. Dans un arbre de descendance, en revanche, on utilise une autre numérotation dite d'Aboville selon laquelle mes deux filles sont repérées par 1.1 pour Laure, l'aînée, par 1.2 pour Gaëlle, la cadette. Les deux enfants de Laure, toujours par rapport à moi sont repérés par 1.1.1 (Arthur) et 1.1.2 (Lou), ceux de Gaëlle par 1.2.1 (Nicolas) et 1.2.2 (Zoé), la petite Alma, première enfant d'Arthur est 1.1.1.1 et ainsi de suite. Je ne me servirai pas ici de cette numérotation d'Aboville.

Un brin d'histoire

Pour l'essentiel, toute la saga de la famille *BRUANT* s'est déroulée au sud de la *Lorraine*, dans les villages vosgiens de *Dommartin-sur-Vraine*, *Anould* et *Fraize*. Cette *Lorraine* fut un duché indépendant issu du partage de l'empire de Charlemagne (Lotharingie), avant de devenir française en 1766. Elle occupait le nord-est de la France actuelle (hors Alsace), centrée sur les villes de Metz, Nancy, Verdun, Bar-le-Duc et Toul. La Révolution française l'a décomposée en *Meuse*, *Meurthe*, *Moselle* et *Vosges*. Le traité de Francfort imposé par la Prusse en 1871 a annexé presque toute l'*Alsace* et une grosse partie de la *Moselle*. Il en est résulté la refonte de ce qui restait de la *Meurthe* et de la *Meurthe-et-Moselle*.

L'origine historique de ma branche de *BRUANT* se situe avec certitude au début du XVII^e siècle dans l'ancien faubourg *Saint-Amand* de *Toul*, ville fortifiée de Lorraine (actuellement département de la Meurthe-et-Moselle) qui était siège d'un important évêché. Les registres paroissiaux y mentionnent pour la première fois le nom de *BRUANT* à l'occasion du mariage d'une certaine *Nicole BRUANT*, en 1594, et précisent que l'ancêtre *Pierre BRUANT* ⁽¹⁰²⁴⁾ habitait le faubourg *Saint-Amand* situé au sud-est de *Toul*. Rasé par Vauban quand il a reconstruit les fortifications de la ville, il ne reste aujourd'hui plus aucune trace de ce faubourg à l'exception d'une ruelle qui en porte encore le nom.

La *Guerre de Trente Ans*, durant la première moitié du XVII^e siècle, avait ruiné la *Lorraine* et fait fondre sa population. L'abondance des terres libres et des emplois vacants à pourvoir furent probablement, à l'incitation du duc de Lorraine

Charles IV, la cause de l'installation de *Philippe BRUANT* ⁽⁵¹²⁾ (fils de *Pierre BRUANT* ⁽¹⁰²⁴⁾) à *Dommartin-sur-Vraine* à une date antérieure à 1667. Ce petit village, situé à mi-chemin entre *Neufchâteau* et *Mirecourt*, à trente-huit kilomètres au sud de *Toul* appartenait au baron de Dommartin. Le nom de *BRUANT* apparaît pour la première fois dans les toutes premières pages de son registre paroissial à l'occasion de la naissance des premiers enfants jumeaux de *Philippe BRUANT* ⁽⁵¹²⁾, le 20 mars 1667. La lignée, fondée par *Pierre BRUANT* ⁽¹⁰²⁴⁾ qui épousa, vers 1636 *Marie MAGNY* ⁽¹⁰²⁵⁾ à *Toul*, a été particulièrement prolifique. À chaque génération, les familles ont été apparemment aisées (laboureurs et vigneron, mais aussi greffiers de justice, admodiateurs², négociants et instituteurs) et pourvues de nombreux enfants (*Pierre* en a quatre, *Philippe* sept, *Annet* neuf, *Nicolas* quatorze, *Claude Nicolas* trois, *Charles Joseph* cinq, *François Nicolas* six, *Nicolas Joseph* quatre, *Paul* sept). Les *BRUANT* ont tous vécu assez vieux (le plus jeune à mourir ayant été *Claude Nicolas* à soixante-deux ans, et le plus âgé, mon Papa, *Raoul Gontran* à près de quatre-vingt quinze ans), de même que leurs épouses (la plus jeune à mourir ayant été *Marguerite BAVERET* à soixante-deux ans, et la plus âgée *Marie Marthe Marcelle* <*Nénette*> *CLAUDE*, ma Maman à près de cent quatre ans), et le nombre d'enfants morts en bas âge a toujours été assez réduit³, ce qui confirme un niveau de vie les protégeant peu ou prou des épidémies. On note que seul *Annet* s'est

2 *L'admodiateur, ou amodiateur est a) le propriétaire qui cède une terre, une exploitation rurale par amodiation ou b) la personne qui prend une terre en location.*

3 *Sauf curieusement à la fin du XIX^e siècle, particulièrement dans la famille CLAUDE.*

remarié, à cinquante-huit ans, et aura encore trois filles de ce remariage.

La *Lorraine* avait toujours été un pays d'instruction et les *BRUANT*, garçons et filles ont fréquenté l'école du village. Les registres paroissiaux et les actes notariés nous révèlent leurs signatures. Très rares sont ceux ou celles qui signaient d'une croix. À remarquer la signature de *Philippe*, qui dénote une grande habileté à écrire et probablement une formation de clerc, peut-être chez les chanoines de *Toul* (il a été, entre autres, greffier de justice), et celle, au contraire extrêmement malhabile, de son fils *Annet* qui a fait des croix durant la majeure partie de sa vie, sans d'ailleurs que ça l'empêche d'être un négociant aisé. Qui lui a appris sur le tard à écrire son nom ? Son fils *Nicolas* futur greffier de justice ? Sa fille *Jeanne* ? Qu'il dota richement à l'occasion de son mariage, ou un de ses petits-enfants ?

On parlait usuellement le *patois lorrain roman* qui trouvait ses sources dans la vieille langue des Carolingiens. Ce patois que parlaient encore mes grands-parents s'est presque totalement perdu. Le français était également bien connu car tous les actes de la vie courante que j'ai pu voir sont rédigés fort correctement dans cette langue, y compris un billet de la main de *Philippe*, comportant seulement *nonante* à la place de *quatre-vingt-dix*, ainsi que je le disais encore moi-même étant petit.

Globalement, les *BRUANT* n'ont pas beaucoup quitté leur village, à l'exception des derniers. *Claude Nicolas* alla s'installer laboureur en *Franche-Comté* mais revint avec femme et enfants au village natal. Son fils *Claude*, probablement parti avec les armées révolutionnaires, se maria et passa sa vie à *Bruges*, puis à *Mons* où il fut enterré. Parlons encore de son petit fils

François Nicolas qui alla prendre femme à *Thuillières* près de *Vittel* et ne retourna pas vivre au pays de ses pères. Il devint instituteur à *Golbey*, *Porcieux* et *Épinal* où il finit ses jours. C'est son fils, mon arrière grand-père *Nicolas Joseph* ⁽⁸⁾ qui, après avoir été engagé chez les Zouaves en Algérie, devint garde forestier et épousa à *Anould*. *Marie Clémence SAINT-DIZIER* ⁽⁹⁾. Par suite de mutations, ses trois premiers enfants sont nés à *Gérardmer* et la quatrième à *Ferdrupt*. Ensuite la famille a vécu dix-huit ans à *Charleville* dans les *Ardennes*, où *Eugène Paul Théodore*, l'aîné, apprit le métier de la forge et de la mécanique. La famille revint enfin s'établir définitivement à *Anould*.

Sous réserve d'hypothétiques découvertes, il semble bien que toutes les branches de la famille aient fini par tomber en quenouille. À ce jour, les seuls garçons connus descendant de *Pierre BRUANT* ⁽¹⁰²⁴⁾ et portant son nom sont mon cousin *Paul*, son fils *Pierre* et moi-même. La présence d'un *Pierre* à chaque extrémité de la lignée est remarquable mais fortuite (dixit mon cousin). Quoi qu'il en soit de sa future descendance, il existe heureusement en Lorraine plusieurs dizaines de *BRUANT*, sans doute descendants des autres *BRUANT* qui vivaient à *Toul* au XVII^e siècle, aussi ce nom que j'aime n'est-il pas près de s'éteindre... Je suis touché de constater que mes deux filles, *Laure* et *Gaëlle*, ont toutes deux tenu à conserver le nom de *BRUANT*.

Particularités

Les noms des individus se composent de prénoms et du nom de famille (encore appelé nom patrimonial). Ce dernier sera écrit en *italique gras MAJUSCULES*. Le ou les prénoms sont écrits

dans l'ordre de l'état-civil et séparés par des espaces : *Jean Baptiste* correspond à deux prénoms, *Jean-Baptiste* à un seul (notez le tiret qui assure le lien). En cas de prénoms multiples, si le prénom usuel est connu, il est souligné. Enfin, si un surnom ou sobriquet a cours, il est listé en dernier et encadré de chevrons (< et >). Ainsi, ma mère *Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE*, ou mon grand-père *Eugène <Toto> CLAUDE*. Enfin, certaines familles étaient dotées de sobriquets, par exemple les *CLAUDE* dont faisait partie Maman, étaient les *GOGGI* ; ainsi, au village, on appelait très couramment mon grand-père *Toto GOGGI* (ou *GODGI*) qu'on trouvera ici écrit *Eugène <Toto> <Goggi> CLAUDE*. Dans les listes de descendance, le symbole ☞ désignera le personnage par lequel se poursuit la lignée. Les enfants morts-nés, décédés avant l'âge de dix ans ou sans descendance connue apparaîtront en grisé, afin d'être immédiatement identifiables.

J'ai relevé quelques cas de liaisons consanguines. Ils correspondent toutefois à des cousinages éloignés :

- *Charles Joseph BRUANT* ⁽³²⁾ épouse en 1792 *Catherine MATHIOT* ⁽³³⁾, sa cousine au 8^e degré, tous deux descendants de *Philippe BRUANT* ⁽⁵¹²⁾.
- *Eugène Paul Théodore BRUANT* ⁽⁴⁾ épouse *Maria Amélie GUERY* ⁽⁵⁾, sa cousine au 10^e degré, tous deux descendants de *Gérard SAINT-DIZIER* ⁽¹⁴⁴⁾, marié en 1735, à *Anould* à *Agathe MICHEL* ⁽¹⁴⁵⁾ et aussi de *Jean COSTET* ⁽¹⁵⁰⁾, marié en 1735, à *Anould* à *Marie LAMAZE* ⁽¹⁵¹⁾.
- *Raoul Gontran BRUANT* ⁽²⁾ épouse *Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE* ⁽³⁾, sa cousine au 11^e degré, tous deux descendants de *Joseph DIDIERGEORGES* ⁽¹⁴⁴⁾, marié en 1735, à *Anould* à *Marie HUIN* ⁽¹⁴⁵⁾ et aussi du sus-nommé *Gérard SAINT-DIZIER* ⁽¹⁴⁴⁾.

- Marie Marguerite <Marie-Paule> DIDIERGEORGES épouse Jean-Baptiste DIDIERGEORGES, cousin germain de son père, ce qui correspond au 3^e degré de consanguinité. Si le code civil autorise le mariage entre cousins germains, l'Église, elle, requerrait *une dispense canonique* dont je dois encore vérifier la présence dans le registre paroissial de 1899.

Les sépultures familiales

Tous mes plus lointains ancêtres ont vécu à *Dommartin-sur-Vraine* et y ont été enterrés. Bien que le dernier *BRUANT* à y avoir vécu soit décédé il n'y a guère plus d'un siècle et demi, le petit cimetière qui entoure l'église n'a pas conservé de trace des tombes du passé. La dépouille de *Pierre BRUANT* ⁽¹⁰²⁴⁾ se trouve depuis 1694 dans la nef de l'église (registre des décès), devant le crucifix, mais le sol a été refait depuis et ne porte plus la trace des anciennes inscriptions qui devaient s'y trouver. Mon trisaïeul, *François Nicolas BRUANT* ⁽¹⁶⁾ est décédé à *Épinal* en 1849 et je doute que sa tombe existe encore (mais je ne l'ai pas cherchée).

Au cimetière d'Anould

Il y a une seule tombe : *FAMILLES BRUANT PARRIAUX*, où gisent *Nicolas Joseph BRUANT* ⁽⁸⁾ (-1905), sa veuve *Marie Clémence SAINT-DIZIER* ⁽⁹⁾ (-1927), leurs filles *Clémence Marie Sophie* (-1930), épouse de *Louis Joseph GÉRARDIN*⁴ (-1905) et *Céleste Joséphine* (-1953), *Clémence Suzanne* (-1985) fille de ladite *Céleste* et *Marcel PARRIAUX* (-1974) époux de *Madeleine GÉRARDIN*⁵.

4 Sépulture inconnue.

5 Sépulture inconnue.

Au cimetière de Fraize

Se trouvent quatre sépultures dont les trois premières se trouvent dans le coin nord-est du cimetière :

- Le caveau *FAMILLE BRUANT*, creusé en 1943, où gisent *Eugène Paul Théodore* ⁽⁴⁾ (–1943), sa veuve *Maria Amélie GUERY* ⁽⁵⁾ (–1949), leurs filles *Suzanne Jeanne* <Moukette> (–1952), épouse de *Gilbert* <Mouky> *DENY*⁶, *Yvonne Marcelle* (–1977) et son époux *Jean Auguste* <Jeannot> *MELNOTTE* (–1977), *Marthe Simone* (–1987), veuve de *Léon PETITDEMANGE*, *Théodore Eugène* (–1997) et sa veuve *Charlotte PETIT* (–2006)
- Le caveau *DIDIERGEORGES CLAUDE BRUANT*, où, après *Jean-Baptiste DIDIERGEORGES* ⁽⁴⁾ (–1943), sa veuve *Marie Marguerite DIDIERGEORGES* ⁽⁵⁾ (–1954), leur fille *Maria Marthe Antoinette* ⁽⁷⁾ (–1971), veuve d'*Eugène* <Toto> *CLAUDE* ⁽⁶⁾ (–1971) et celui-ci. Les ont rejoints : *Raoul Gontran BRUANT* ⁽²⁾ (–1998), puis sa veuve *Marie Marthe Marcelle* <Nénette> *CLAUDE* ⁽³⁾ (–2017).
- Enfin le caveau *BRUANT DIDIERJEAN* où sont inhumés *Abel Robert BRUANT* (–1976) et sa veuve *Madeleine Marie Charlotte DIDIERJEAN* (–1998).

Et la quatrième tout près de la porte nord de l'église. Cette tombe est un ossuaire⁷ pour recueillir les familles *CLAUDE*, *SAINT-DIZIER*, *FLEURENT-DIDIER* (suite à restructuration du coin sud-ouest du cimetière). Elle tient aussi lieu de cénotaphe pour l'aspirant *Henri CLAUDE*, tué lors des combats d'Artois le

6 *Gilbert* <Mouky> *DENY* est enterré au cimetière de La Houssière, derrière l'église.

7 Pour recueillir tous les ossements, mon grand-père Toto Goggi avait fait don de sa cantine de soldat de 1914-1918.

10 mai 1915 à *Neuville-Saint-Vaast*, et dont le corps ne fut jamais retrouvé.

La plus ancienne tombe connue

Parmi les ascendants de *Marie Clémence SAINT-DIZIER* ⁽⁶⁾ se trouvent *Jean FESTET* ⁽⁵⁹⁸⁾ et *Anne LECOMTE* ⁽⁵⁹⁹⁾ qu'il avait épousée le 12 octobre 1683. Quand elle mourut en décembre 1720, elle fut enterrée au cimetière de *Saint-Jacques-du-Stat* (ancienne ville étape sur la route de *St-Jacques de Compostelle*, près de *Corcieux*, Vosges). Cinq ans plus tard, son mari lui fit aménager cette tombe qui existe encore aujourd'hui. On peut y lire, gravé en grosses lettres majuscules sur le pourtour de la lourde dalle de grès rose, le texte suivant :

**CI GIT LE CORPS D'ANNE LECOMTE FEMME DE JEAN
FESTET DÉCÉDÉE EN DÉCEMBRE 1720 FAIT PAR LEDIT
1725**

À proximité de cette tombe s'en dresse une autre, dont la croix, encore debout, porte une inscription à demi effacée où l'on distingue le nom de *FESTET* et la date de 1670.



MON ARBRE GÉNÉALOGIQUE

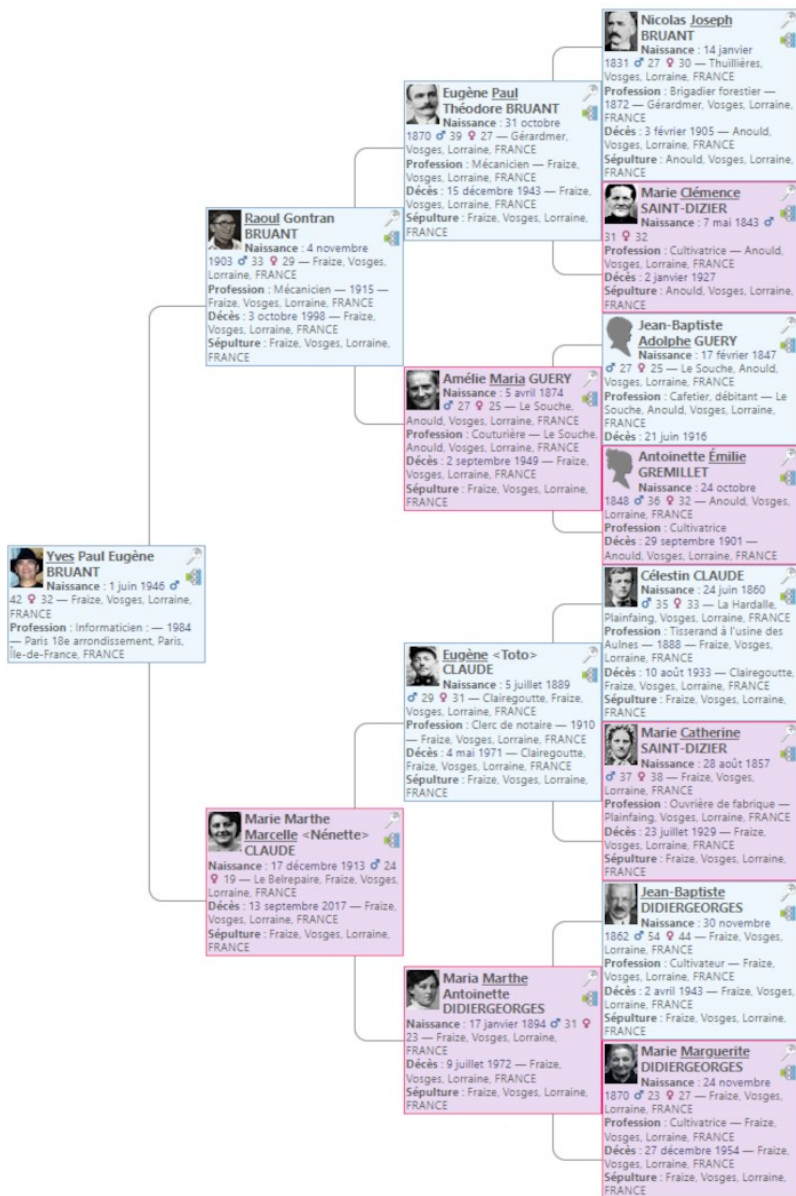


Figure 1 — Mon arbre généalogique

La généalogie avant l'ordinateur

- Travail **aux archives**, à la main
- Organisation sur **fiches ou cahiers**
- Arbres **dessinés à la main**
- Échanges par **courrier**

Points forts

- Grande **rigueur** (pas de copier-coller)
- Bonne **compréhension des familles**
- Approche **narrative** (on raconte une histoire)

Limites

- Très **lent**
- Difficile à corriger
- Pas de recherche automatique
- Risque de perte des documents

La généalogie avec l'ordinateur

L'ordinateur a apporté :

- consultation et recherches en ligne
- duplication facile
- partages immédiats
- vérifications automatiques
- croisements massifs
- cartes
- diffusion mondiale

Mais aussi... beaucoup d'erreurs copiées à l'infini

Ma généalogie

Les dates au format calendrier Républicain

Toutes les dates comprises entre le 22 septembre 1792 et le 31 décembre 1805 relèvent, en principe, du calendrier républicain⁸, du 1^{er} vendémiaire de l'an I au 10 nivôse de l'an XIV. Mais ce calendrier étant aujourd'hui difficilement lisible, elles sont ici données en calendrier grégorien.

Ancestrologie

J'ai commencé à m'intéresser la généalogie de la famille dans les années 1990. J'étais déjà informaticien, et j'ai adopté le logiciel ANCESTROLOGIE⁹, développé par un français, *Philippe CAZAUX-MOUTOU* au développement duquel j'ai participé.

Ce logiciel, diffusé gratuitement mais qui a peu évolué, m'a satisfait pendant près de trente ans. Son principal défaut à mes yeux étant qu'il est réservé à un usage local sous Windows.

Geneanet

À la fin des années 1990 est apparu *Geneanet*, formidable avancée permettant la diffusion et le partage de ses données sur

8 Le **calendrier républicain français** est un système de datation créé pendant la Révolution pour rompre avec l'Ancien Régime et la religion. Il fut utilisé de **1792 à 1805**. L'année qui commence à l'équinoxe d'automne (vers le 22 septembre) comporte douze mois de 30 jours (Automne : **Vendémiaire, Brumaire, Frimaire**, Hiver : **Nivôse, Pluviôse, Ventôse**, Printemps : **Germinal, Floréal, Prairial**, Été : **Messidor, Thermidor, Fructidor**). Les années sont numérotées : **An I, An II, An III...** et toutes les semaines ont 10 jours. En fin d'année 5 ou 6 jours **jours complémentaires appelés sans-culottides sont ajoutés**.

9 Une version améliorée et compatible, ANCESTROMANIA est maintenant disponible.

le Web permettant à chacun de mettre son arbre à la disposition de tous. Ainsi, les résultats des recherches publiés par les uns sont directement à la disposition des autres.

- Avantage : la base référence aujourd'hui plus de neuf milliards d'individus référencés. !
- Inconvénient : les erreurs des premiers deviennent les erreurs des suivants

J'y ai un compte depuis longtemps et mon arbre est accessible sous l'identifiant *yvesbruant*.

Webtrees

Webtrees est apparu au début des années 2010. C'est un logiciel d'usage mondial (il est multilingue), développé par une équipe principalement allemande, et hébergé sur serveur, donc accessible à l'aide d'un navigateur. Il permet un accès protégé à plusieurs arbres selon les droits d'accès attribués par l'administrateur (moi en l'occurrence).

C'est mon logiciel de préférence aujourd'hui.

Pour y accéder, utiliser le lien <https://yves-bruant.fr/webtrees>

Accès en mode simple visiteur

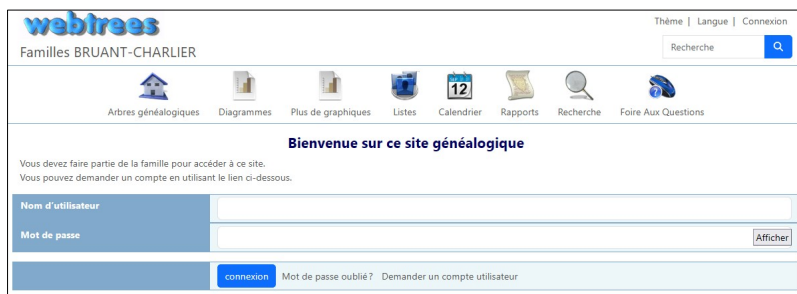
Par défaut, si vous n'avez pas demandé d'agrément, vous vous trouvez en mode *Visiteur*.

Dans sa configuration actuelle, pour les simples visiteurs, il s'ouvre sur une page de statistiques de l'arbre *Familles BRUANT-CHARLIER*. Il est limité à la consultation des personnages décédés et ne montre les médias que protégés par un filigrane (sorte de W en relief).

On peut accéder à son contenu, les personnages, en saisissant les prénoms et le nom de l'individu voulu dans le champ *Recherche* en haut à droite

Accès en mode connecté

Le mode connecté offre plus de possibilités dont la consultation des vivants, des médias (que l'on peut copier) et la saisie de corrections ou compléments (contrôlés ou non). Si vous



The screenshot shows the Webtrees interface for the family BRUANT-CHARLIER. At the top left is the Webtrees logo. To the right are links for 'Thème', 'Langue', and 'Connexion'. Below this is a search bar labeled 'Recherche'. A navigation bar contains icons for 'Arbres généalogiques', 'Diagrammes', 'Plus de graphiques', 'Listes', 'Calendrier', 'Rapports', 'Recherche', and 'Foire Aux Questions'. The main content area has a heading 'Bienvenue sur ce site généalogique' and a message: 'Vous devez faire partie de la famille pour accéder à ce site. Vous pouvez demander un compte en utilisant le lien ci-dessous.' Below this is a login form with two input fields: 'Nom d'utilisateur' and 'Mot de passe'. There is an 'Afficher' button next to the password field. At the bottom of the form is a blue 'connexion' button and links for 'Mot de passe oublié?' and 'Demander un compte utilisateur'.

Figure 2 — Webtrees, la page de connexion

êtes membre de la famille, c'est le mode recommandé.

Pour disposer de ce mode, il convient de cliquer en haut à droite sur *Connexion*, puis saisir votre *Nom d'utilisateur* (votre prénom ou un pseudo quelconque) et votre *Mot de passe*.

Si vous n'en avez pas encore, cliquez sur *Demander un compte utilisateur* et remplissez attentivement les champs qui vous seront demandés. Après quelques échanges de courriels (automatiques) avec l'administrateur, vous serez titulaire de vos *Nom d'utilisateur* et *Mot de passe* que vous conserverez secrets et qui vous seront personnels.

Vous aurez juste à les saisir pour chaque connexion.

Nota : selon entente avec l'administrateur, vous aurez droit à la consultation pleine et entière, et peut-être à l'autorisation d'effectuer des saisies ou corrections, modérées ou non.

Quand vous serez connecté, vous aurez divers menus à votre disposition dont la *Foire aux Questions* qui vous renseigne sur divers sujets importants et les *Liens utiles* qui vous affiche une page contenant divers liens dont des *Aides* avec des modes d'emploi (attention, s'il apparaît en allemand, il convient de le faire traduire par le navigateur), et divers outils et liens que je vous invite à tester.

CARTE RÉGIONALE

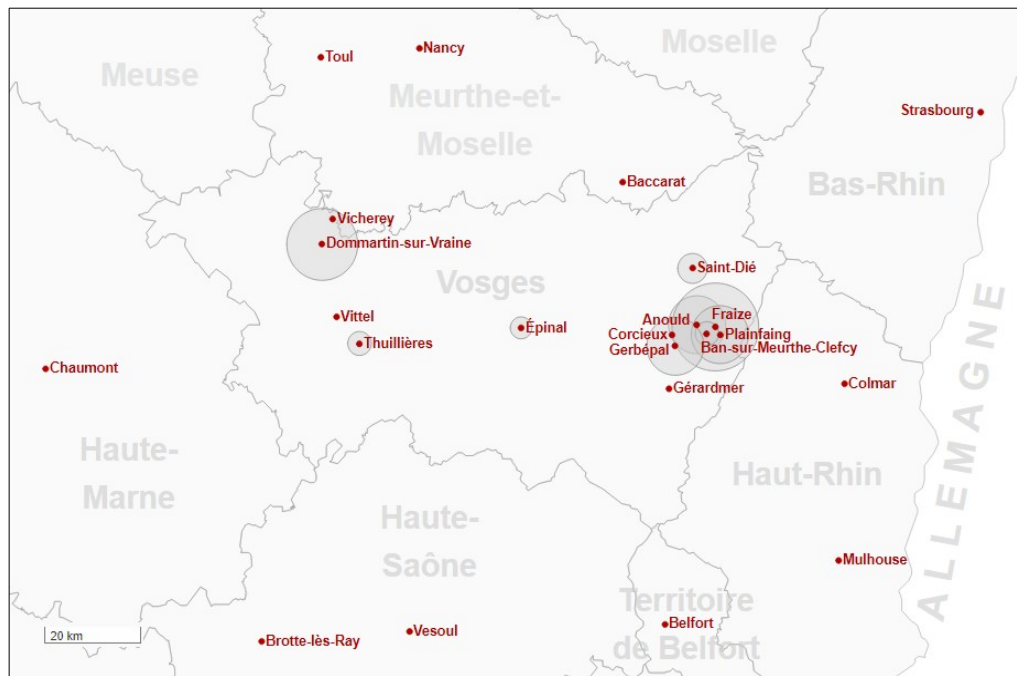


Figure 3 — La carte d'implantation régionale de mes ancêtres

Note : la surface des disques gris est proportionnelle au nombre d'individus rattachés à chaque localité — Dommartin-sur-Vraine en compte ainsi 214. Seules les localités réunissant plus de quinze individus ont été retenues pour la carte, à l'exception des chefs-lieux des départements, qui y figurent systématiquement.

Pour ne pas alourdir la carte, les frontières de la Lorraine, qui se composait des départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Moselle et Vosges, n'ont pas été affichées.

CARTE DE FRAIZE

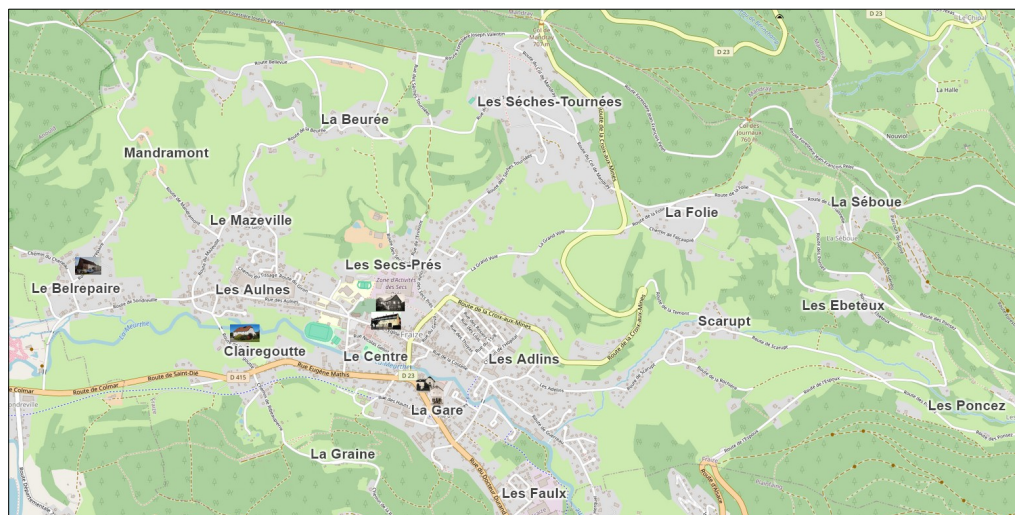


Figure 4 — Carte de Fraize avec ses hameaux et les maisons principales.



La maison de mes arrière-grand-parents maternels *DIDIERGEORGES* au *Belrepaire*.



La maison de mes arrière-grand-parents maternels *CLAUDE (GOGGI)* à *Clairegoutte* où mes parents ont passé leur retraite et où j'habite.



La maison de mes grand-parents maternels *CLAUDE (Toto)*.



La propriété *MENGIN*, rue de l'Église, où j'ai habité avec mes parents jusqu'à mes huit ans.



La maison *PIERRAT* où j'ai habité ensuite avec mes parents qui y sont restés jusqu'à leur retraite en 1969.



La maison de mes grands-parents paternel *BRUANT* ou était le *Garage BRUANT*, rue de la Gare.

Note : Vous pouvez accéder à cette carte interactive en suivant ce lien : https://yves-bruant.fr/webtrees/custom/bruant/carte_de_Fraize.html

Les BRUANT

La famille de mon grand-père paternel
du XVII^e siècle à nos jours

L'origine du patronyme BRUANT

Le patronyme *BRUANT* semble dériver du nom de l'oiseau des champs, le *bruant*, fréquent dans les campagnes de l'Est. Comme beaucoup de noms médiévaux, il pourrait être issu d'un sobriquet évoquant le caractère ou l'environnement d'un ancêtre lointain.

Les BRUANT en France et dans le monde

On dénombrerait aujourd'hui plus de sept cents *BRUANT* en France, concentrés principalement dans l'Est — en Meurthe-et-Moselle notamment — mais également dans le Loiret et en région parisienne.

Dans le monde, d'après des sources à vrai dire pas très fiables (recherches sur les abonnements téléphoniques), il y avait, au tournant du millénaire :

- 1 famille en Australie (South Australia),
- 4 familles en Autriche,
- 4 familles aux États-Unis (principalement dans le Connecticut),

- 4 familles en Grande-Bretagne (principalement dans l'Est-Sussex),
- 4 familles en Italie.

Les BRUANT lors des guerres

D'après le site *Mémoire des hommes*, aucun *Vosgien* nommé *BRUANT* ne fut tué lors des guerres.

Grande Guerre 1914-18

Trente-trois *BRUANT* ont été tués, dont dix de *Meurthe-et-Moselle*, quatre de *Haute-Marne*, trois de la *Meuse* et trois de *Paris*.

Seconde Guerre mondiale

Six *BRUANT* ont été tués, dont deux de *Meurthe-et-Moselle* et deux de *Paris*.

Guerre d'Indochine

Un seul *BRUANT*, originaire de l'Aube y a perdu la vie.

Guerre d'Algérie

Deux *BRUANT* tués d'origine inconnue.

Quelques BRUANT célèbres

Libéral BRUANT (environ 1635–1697), architecte du règne de Louis XIV, est l'auteur du plan général de l'Hôtel des



Figure 5 — La statue de Libéral BRUANT sur la façade du Louvre.

Invalides et a contribué à l'agrandissement de l'hôpital de la Salpêtrière. Membre fondateur de l'Académie royale d'architecture, il marque durablement le classicisme français.

*Louis
Armand
Aristide*



Figure 6 — Affiche de Libéral BRUANT

BRUANT (1851–1925), né à Courtenay, Loiret, chansonnier et poète populaire, tient le cabaret du *Mirliton* à Montmartre. Immortalisé par les affiches de TOULOUSE-LAUTREC qu'il fréquente, il impose la langue du peuple parisien avec des chansons comme *Nini peau d'chien*.

Camille BRUANT (1876–1949) est un compositeur français aujourd'hui discret mais apprécié en son temps, auteur de pièces vocales et orchestrales inscrites dans la tradition musicale du début du XX^e siècle.

Jacques BRUANT (1930–1982) s'illustre en athlétisme, notamment en saut en hauteur, où il obtient des titres nationaux et figure parmi les meilleurs Français des années 1950.

Jean BRUANT, religieux et polémiste des XVI^e–XVII^e siècles, intervient dans les débats théologiques de la Contre-Réforme par plusieurs écrits aujourd’hui surtout connus des spécialistes.

Louis BRUANT est cité comme poète mineur du XVII^e siècle dans diverses anthologies anciennes, témoin de la vitalité littéraire de l’époque classique, même en dehors des grands noms.

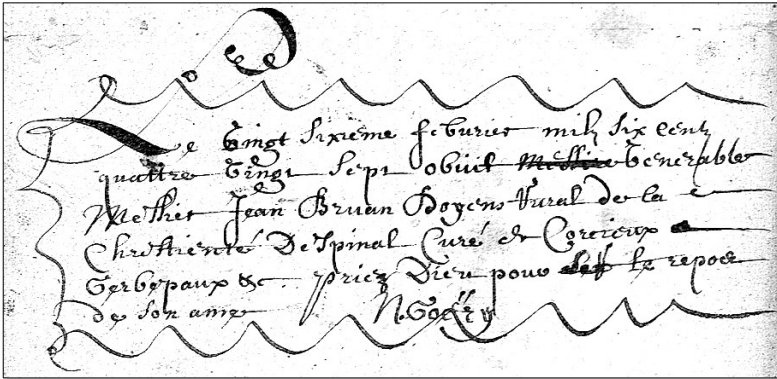


Figure 7 — 1687. Le vingt-sixième février mil six cent quatre vingt sept obiit (est décédé) vénérable messire Jean Bruan Doyen rural de la chrétienté d'Épinal Curé de Corcieux et Gerbépaux. Priez Dieu pour le repos de son âme. Signé N Goery. (Extrait du registre paroissial de Gerbépal)

Jean BRUAN, peut-être né à Pagny-sur-Meuse où est enterrée sa mère, fils de Claude BRUAN et Claude MALAISE (–1678), qui a été curé de Corcieux, décède le 26 février 1687. Il a été inhumé le lendemain à Corcieux. Il n’a aucun lien connu avec notre lignée.

En dehors des personnes, le joli mot **bruant** désigne aussi tout un groupe de petits oiseaux passereaux (bruant jaune,



Figure 8 — Le bruant zizi

bruant des roseaux, bruant ortolan, bruant zizi etc.), très présents dans les paysages ruraux européens.

Notre lignée

De *Pierre BRUANT* ⁽¹⁰²⁴⁾ à moi, il y a onze générations, mais en suivant les ancêtres de ma grand-mère *Amélie Maria GUERY*, on en compte treize jusqu'au couple *Georges GROSDÉMANGE* qui épousa *Marion* vers 1580.

La lignée figure dans l'arbre généalogique de la famille, accessible en ligne à l'adresse suivante : <https://yves-bruant.fr/webtrees>.

Pierre BRUANT ⁽¹⁰²⁴⁾

Premier de la lignée à être connu, il est né à *Toul*, dans le quartier de *Saint-Amand* aux environs de 1615. Il était dit *bourgeois* de *Toul*, et *vigneron* à *Dommartin-sur-Vraine*, où il est décédé le 26 avril 1694.

Il avait épousé vers 1636 *Marie MAGNY*, née aussi, vers 1617, à *Toul-Saint-Amand*.

Il est possible qu'il ait appartenu à une fratrie, toutefois aucune source connue ne l'atteste.

Sa descendance avec Marie MAGNY :

♂ ★ *Philippe* (1637–1719)
épousa *Marie PIERROT* (vers 1645 – après 1703).

♂ *Jean* (1639–)

♀ *Anne* (1641–)

épousa *Dominique LA TOUR*.

♂ *Jacques* (1644–)

♂ *Pierre* (1646–1707)

épousa *Marie LALLEMANT*,

♀ *Marguerite* (1649–)

Que *Pierre* soit le père de *Philippe* est confirmé par le fait qu'*Anne BRUANT* dite fille de *Pierre de Toul St Amand* sur son acte de mariage à *Nancy* avec *Dominique LA TOUR*, est bien sœur de *Philippe* ainsi que noté sur l'acte de fiançailles de *Nicolas LA TOUR*, fils de *Anne*, qui cite son oncle maternel *Philippe*. Sa date de naissance approximative de *Pierre* est estimée à partir de la naissance de *Philippe* en 1637. Le registre de *Dommartin-sur-Vraine*, note en 1695, qu'un *Pierre BRUANT*, notable, est enterré dans la nef de l'église, au devant du crucifix. Il y a peu de doute sur la personne, car son fils *Pierre* (un frère de *Philippe* donc) vit encore début 1695.

Philippe paraît seul à être venu s'installer à *Dommartin-sur-Vraine*, car les autres membres de sa famille n'ont laissé aucune trace dans le registre paroissial (exception faite de *Pierre* dont on trouve la mention de décès en 1694).

Philippe BRUANT ⁽⁵¹²⁾



Fils aîné de *Pierre* et de *Marie MAGNY*, il est né à *Toul-Saint-Amand* le 21 septembre 1637. Il fut successivement laboureur, vigneron, greffier de justice et maire à *Dommartin-sur-Vraine*, où il s'éteignit le 14 septembre 1719.

À *Dommartin-sur-Vraine*, il épousa *Marie PIERROT* vers 1665.

Sa descendance avec Marie PIERROT :

♂ *Joseph* (1667–).

♀ *Marie* (1667–1689).

♂ *Gérard* (1669–).

♂ *Annet* (1671–1739)

épousa d'abord *Nicole VASTRIQUE* (1658–1728),
puis *Marie DUPONT*.

♂ *François* (1674–1721)

épousa *Jeanne JACQUINOT* (–1743) avec qui il eut quatre filles.

♂ *Philippe* (1677–).

♀ *Claude* (1680–).

♂ *Michel* (1682–1755)

épousa *Anne HENRY* (1680–1755) avec qui il eut sept enfants ?

Pour ces âges reculés, les dates de naissance et mariages sont parfois approximatives.

Il est le seul *BRUANT* mâle de sa génération à *Dommartin-sur-Vraine*, et je pense que le reste de sa famille est resté à *Toul*. Le nom *PIERROT* de son épouse est commun à *Toul* mais aussi à *Dommartin-sur-Vraine* et dans les villages avoisinants.

Une *Élisabeth PIERROT* de *Dommartin-sur-Vraine* est marraine de *Gérard* troisième enfant de *Philippe*, ce qui

m'incite à situer son mariage à *Dommartin-sur-Vraine* et non à *Toul*.

Annet BRUANT ⁽²⁵⁶⁾



Né à *Dommartin-sur-Vraine* le 2 avril 1671, laboureur, marchand et amodiateur¹⁰, il y mourut le 1^{er} février 1739 âgé de 68 ans. Fils de *Philippe* et de *Marie PIERROT*, il épousa en premières noces, le 29 janvier 1692 à *Dommartin-sur-Vraine*, *Nicole VASTRIQUE* (1658–1728), fille de *Jean*. En 1729, il épousa en secondes noces *Marie DUPONT*.

Sa descendance avec Nicole VASTRIQUE :

♀ *Marie* (1694–1694).

♀ *Marguerite* (1695–1723)

épousa *Jean-Baptiste ERARD*, avec qui elle eut deux filles

♀ *Jeanne* (1698–1778)

épousa *Marcel Claude CLAUDE* (1700–1735), avec qui elle eut cinq enfants

♀ *Marie Anne* (1700–).

♀ *Anne* (1701–).

♂ ★ *Nicolas* (1705–1772)

épousa *Marguerite DEVILLE* (1706–1773).

¹⁰ On dit de nos jours amodiateur. L'amodiateur est un officier de la terre. Son rôle est d'affermier (fixer les montants des fermages) les revenus de grands propriétaires terriens...

Sa descendance avec Marie DUPONT :

♀ *Marguerite* (1729–)

épousa *Jean-Baptiste PHELISSE* avec qui elle eut quatre enfants,
puis *Joseph HUOT* avec qui elle eut encore six autres enfants .

♀ *Marie Anne* (1730–)

épousa *Claude CONROUX*, avec qui elle eut un fils.

♀ *Thérèse* (1733–)

épousa *Jean-Baptiste AUDINOT* (1727–1767) avec qui elle eut huit enfants.

À peu près tous les actes notariés utilisent le prénom *Annet*, mais on trouve parfois les graphies *Ane*, *Ainé*, *Anef*, et *Anel*.

Probablement assez riche, il a eu un domestique à son logis qui s'appelait *Claude LA BARBE* et qui décéda âgé de quarante ans le 17 décembre 1712. Il allia sa famille aux *DEVILLE*, notaires locaux, par son fils *Nicolas* et fit une belle dot à sa fille *Jeanne*.

Dit admodiateur à *Maconcourt*, commerçant laboureur très actif, on trouve son nom très fréquemment sur les registres de maître *DEVILLE*, notaire de *Dommartin-sur-Vraine* dès 1707.

Décédé à près de soixante-huit ans, il est inhumé, comme son grand-père, dans la nef de l'église de *Dommartin-sur-Vraine* le 2 février 1739.

Nicolas BRUANT (128)

Né à *Dommartin-sur-Vraine* le 1^{er} août 1705, baptisé au même lieu le jour même, admodiateur, greffier de justice, bouché (sic) à *Dommartin-sur-Vraine*, il y décéda le 24 octobre 1772. Fils d'*Annet* et de *Nicole VASTRIQUE*, il épousa à *Dommartin-sur-Vraine*, le 18 février 1727, *Marguerite DEVILLE* (1706–17 février 1773 à *Dommartin-sur-Vraine*), fille de *Nicolas* et *Marguerite GRANIER*.

Son parrain fut *Nicolas BEAULIEU* et sa marraine *Anne HANRY*. Une dispense de deux bans¹¹ lui fut accordée lors de son mariage en 1727. Déjà ancien greffier en 1749, il est l'oncle par alliance de *Jean Henry TUGNOT DE LANOYE*, né le 24 juin 1744 à *Dommartin-sur-Vraine* et décédé le 25 août 1804 à *Auvel* (Haute-Saône), fils de *Henry TUGNOT* et de *Jeanne DEVILLE*, qui fut général de brigade pendant la Révolution française.

Dans l'histoire familiale, le couple *Nicolas* et *Marguerite DEVILLE* compte, avec treize enfants, parmi les plus féconds.

Sa descendance avec Marguerite DEVILLE :

♀ *Anne Marguerite* (1728–1809)

épousa *Marcel PULTIER* (1727–1790), sans enfant.

♀ *Thérèse* (1729–1785) épousa *Jean THIRION* (1730–1781), sans enfant.

♂ *Nicolas* (1731–).

♂ ★ *Claude Nicolas* (1732–1794)

épousa *Marguerite BAVERET* (1726–1788).

♂ *Jean Nicolas* (1732–).

11 *Sous l'Ancien Régime, la coutume voulait que trois bans soient publiés à l'église paroissiale avant la célébration d'un mariage. La dispense de deux bans permettait de n'en publier qu'un seul, abrégeant ainsi les délais. Cette faveur, accordée par l'autorité ecclésiastique, était souvent motivée par l'éloignement, l'urgence ou la position sociale des familles.*

♀ *Jeanne* (1735-).

♂ *Charles François* (1737-1797).

♀ *Jeanne Françoise* (1739-).

♀ *Catherine* (1740-1829)

épousa *Jean Nicolas MORLOT* (1714-1785), sans enfant.

♀ *Anne Lucie* (1744-1746).

♀ *Aprône* (1745-1826)

épousa *Nicolas BOGARD* (1756-1806) avec qui elle eut une fille.

♀ *Anne Lucie* (1746-1747).

♀ *Anne* (1749-).

Claude Nicolas BRUANT ⁽⁶⁴⁾



Né à *Dommartin-sur-Vraine* le 9 décembre 1732, baptisé au même lieu le jour même, laboureur, décédé à *Dommartin-sur-Vraine* le 11 mars 1794, il est fils de *Nicolas* et de *Marguerite DEVILLE*.

Il épousa *Marguerite BAVERET*, le 5 septembre 1764 à *Brotte-les-Ray* (née en 1726 à *Dampierre* et décédée le 20 novembre 1788 à *Dommartin-sur-Vraine*, fille de *Nicolas* et de *Charlotte ROYER*).

Sa descendance avec Marguerite BAVERET :

♂ *Henri* (1765-1807)

épousa *Françoise MUNIER* (1767-1844) avec qui il eut onze enfants

♂ ★ *Charles Joseph* (1768-1846)

épousa *Catherine MATHIOT* (1770-1847).

♂ *Claude* (1770–)

épousa à Mons en Belgique, *Marie BADER* avec qui il eut un fils.

Son second fils, *Charles-Joseph*, naquit à *Brotte-les-Ray*, paroisse de *Membrey*, près de *Gray*, en Haute-Saône, ainsi que le confirment les archives départementales. Que venait donc faire le couple en ces lieux ? Une explication s'impose peut-être : son oncle par alliance, *Henri TUGNOT DE LANOYE*, était fils de *Jean TUGNOT*, seigneur de *Brotte*. La présence de la famille dans cette localité pourrait ainsi s'expliquer par ce lien.

Charles Joseph BRUANT ⁽³²⁾



Né à *Brotte-les-Ray* le 21 novembre 1768, baptisé au même lieu le jour même, cultivateur à *Dommartin-sur-Vraine*, et décédé à *Dommartin-sur-Vraine* le 3 octobre 1846, il était fils de *Claude Nicolas* et de *Marguerite BAVERET*.

Il épousa, le 20 novembre 1792 à *Dommartin-sur-Vraine*, *Catherine MATHIOT* (1770–1847), fille de *Claude Nicolas* et d'*Anne BEURARD*.

Sa descendance avec Catherine MATHIOT :

♂ *Charles Henri* (1794–).

♂ *Jean-Baptiste Joseph* (1797–1808).

♀ *Marie Catherine* (1799–1808).

♀ *Françoise* (1801–)

épousa *François Victor JACQUEMIN* (1799–), sans enfants connus.

♂ ★ *François Nicolas* (1803–1859)

épousa *Agnès Sophie TINCHANT* (1801–1878).

Originaire de *Brotte-les-Ray*, paroisse de *Membrey* (à mi-chemin sur la D70 entre Gray et *Combeaufontaine*, Haute-Saône). Son acte de mariage est le premier acte d'état civil trouvé à mentionner « *L'an premier de la République Française* » et signé par *François GUERRE* maître d'école et maire de *Dommartin-sur-Vraine* sans qu'apparaisse la signature du curé *JERÔME*, qui était un curé réfractaire. Époux et épouse sont parents au huitième degré, ils ont pour ancêtre commun *Philippe BRUANT*, dont elle descend par *François* et lui par *Annet*.

François Nicolas BRUANT ⁽¹⁶⁾



Né à *Dommartin-sur-Vraine* le 2 novembre 1803, il sera instituteur à *Golbey*, *Porcieux* puis *Épinal*, et décédera à *Épinal* le 19 octobre 1859. Fils cadet de *Charles Joseph* et de *Catherine MATHIOT*, il épousa *Agnès Sophie TINCHANT*, le 19 novembre 1823 à *Thuillières*. Fille de *Valère* et de *Reine Sophie HARMAND*,

elle était née à *Thuillières* en 1801 et décédera le 29 août 1878 au même lieu.

Le premier témoin à sa naissance est *Étienne JACQUIN*, régent d'école à *Dommartin-sur-Vraine* âgé de vingt-neuf ans. Le second témoin *Jean MATOUILLOT*, cultivateur de quarante et un ans, est aussi de *Dommartin-sur-Vraine*. Pourquoi aller se marier à *Thuillières* ? Relevons d'abord que *Dommartin-sur-Vraine* et *Thuillières* ne sont pas éloignées de plus d'une vingtaine de kilomètres ! De plus, l'acte de mariage précise que l'oncle *Jean Baptiste BEURARD*, témoin, réside à *Thuillières*.

François Nicolas BRUANT, à la naissance de tous ses enfants jusqu'en en 1831, est dit *propriétaire* à *Thuillières*

Au début de l'année 1834, lors de la naissance d'*Alphonse-Nicolas*, il exerce comme *instituteur* à *Fomerey*. Quelques mois plus tard, à la fin de l'année, il est nommé à *Golbey*. Il y accueille quatre-vingt-treize élèves l'hiver (dont quarante-quatre filles) et vingt-huit l'été (dont dix filles). Il instruit également dix-huit adultes, tous des hommes. Chaque élève lui paie environ 41,80 francs par mois (voir archives du dossier d'instituteur). L'acte de décès de son père indique qu'il est instituteur à *Portieux* en 1846, et en 1852, au décès de sa fille *Marie Céleste*, il exerce à *Épinal* où il réside rue des Minimes puis rue des Pompes où il décédera.

D'après des notes (non recoupées) sur *Geneanet*, il aurait aussi été employé à l'octroi de la ville de Nancy en 1825 et employé au chemin de fer en janvier 1858.

Sa descendance avec Agnès Sophie TINCHANT :

- ♂ *Nicolas Hyacinthe* (1824–1856)
épousa *Élisabeth LIBMAN* (1827–). Ils ne semblent pas avoir eu d'enfant.
- ♂ *Pierre Nicolas* (1824–1877) sous-chef de section à Moret.
- ♀ *Sophie* (1826–)
mère de *Auguste Eugène Théodore BRUANT* (1850–).
- ♂ *Pierre Théodore* (1828–)
épousa *Marie Anne LEFEBVRE* (1833–).
- ♂ ★ *Nicolas Joseph* (1831–1905)
épousa *Marie Clémence SAINT-DIZIER* (1843–1927).
- ♂ *Alphonse Nicolas* (1834 –1835).
- ♀ *Marie Céleste Philomène* (1840 –1852).

Nicolas Joseph BRUANT (8)




Né à *Thuillières* le 14 janvier 1831, il est décédé à *Anould* le 3 février 1905. Il était fils de *François Nicolas* et d'*Agnès Sophie TINCHANT*.

Le 14 septembre 1869, à *Anould*, il épousa *Marie Clémence SAINT-DIZIER*, née le 7 mai 1843 au *Souche* et décédée en 1927 au même lieu. Elle était fille de *Jean-Baptiste* et de *Marie Magdeleine VALANTIN*.

Sa descendance avec Marie Clémence SAINT-DIZIER :

- ♂ ★ Eugène Paul Théodore (1870 -1943)
épousa Maria GUERY (1874 -1949).
- ♂ Joseph Alphonse (1872 -1897)
eut Émile DELMOTTE (1894 -1929).
- ♀ Clémence Marie Sophie (1873 -1930)
épousa Joseph GÉRARDIN (1876 -1905).
- ♀ Céleste Joséphine Maria (1875 -1953)
eut Clémence Suzanne BRUANT (1901 -1985).

Il avait quatre frères dont des jumeaux (les aînés) et deux sœurs. Selon des dates très approximatives, en 1849, il se serait engagé pour quinze ans dans un régiment de *Zouaves* (pas d'archive militaire à *Épinal* avant 1854). Les régiments de *Zouaves* étaient basés principalement en *Algérie*.

L'année 1865 le trouva *Garde Forestier* à *Ban-sur-Meurthe* où il habitait avec sa mère (mais il n'y a plus d'archives locales pour confirmer). Il rencontra et épousa Marie Clémence SAINT-DIZIER d'Anould en 1869. En 1870, le couple était installé à *Gérardmer*, dans le quartier de *Forgotte*, où naquirent les trois premiers enfants. En 1875, ils habitaient *Ferdrupt*, où naquit la dernière, *Céleste*. Selon mon oncle Eugène, il aurait, en 1876, participé au tracé de la ligne de chemin de fer de *Mirecourt* à *Chalindrey* ?

Vers 1878, il est parti installer sa famille pour environ dix-huit ans à *Montcy-Saint-Pierre*, banlieue nord de *Charleville* (Ardennes) où les enfants allèrent en classe et où il fut employé à la fonderie *Deville-Paillette*.

Enfin en 1896, la famille revint au *Souche d'Anould*, où il construisit une maison. En 1899, il est dit Ancien employé de Chemins de Fer. Un procès avec *Adolphe GUERY* (pourquoi ?)¹² et des dettes accumulées l'auraient obligé à vendre cette maison en 1899 à son fils *Paul*.

Un grand malheur l'atteint, en 1897, quand son fils cadet, *Alphonse*, âgé de 25 ans, employé aux Chemins de Fer à *Épinal*, périt, écrasé entre deux wagons lors d'une manœuvre. *Alphonse* était sur le point d'épouser une Ardennaise, *Marie-Louise DELMOTTE*¹³. Celle-ci avait donné naissance en 1894 à un fils, *Émile DELMOTTE*, qu'on retrouve sous le nom de *BRUANT* (chez qui il habitait) dans les recensements *d'Anould* au début du XX^e siècle .

Nicolas Joseph BRUANT meurt en 1905 et il est le premier enterré dans la tombe *FAMILLE BRUANT PARRIAUX* que l'on voit au cimetière *d'Anould*. Sa veuve, que Papa appelait « *Maman Clémence* », lui a survécu 22 ans. Elle se rendait souvent à Fraize pour aider la famille.

Je ne sais ce qu'il advint (ni même où elle se trouvait au juste) de sa maison qui fut brûlée par les Allemands en novembre 1944. Selon le recensement de 1926, sa veuve *Clémence*, leur fille *Clémence Marie Sophie*, veuve depuis 1905 de *Louis Joseph GÉRARDIN*, et deux enfants¹⁴ de ce couple :

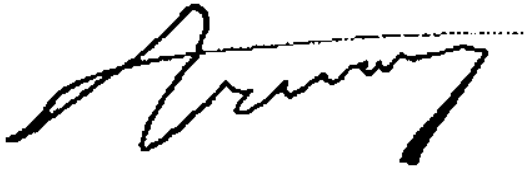
12 *Beau père de son fils aîné Paul.*

13 *On ne sait ce qu'il advint d'elle, ultérieurement. Son fils Émile, décédé en 1929, a beaucoup vécu dans les Vosges. Il a notamment travaillé un peu chez BRUANT (son oncle) mécanicien à Fraize, mais l'entente n'a pas duré !*

14 *La troisième, l'aînée en fait, Marcelle, avait épousé Henri GUERIN.*

Madeline Marie et Louis Alphonse, l'avaient déjà quittée et partageaient un appartement dans ce qui semble être une des cités de la papeterie à six logements. Quant à Céleste Joséphine Maria BRUANT et sa fille Clémence Suzanne, qui toutes deux travaillaient à la papeterie, elles occupaient un appartement dans une autre cité.

Eugène Paul Théodore BRUANT (4)




Né à Gérardmer le 31 octobre 1870, mécanicien décédé à Fraize le 15 décembre 1943, fils de Nicolas Joseph et de Marie Clémence SAINT-DIZIER, il épouse Amélie Maria GUERY fille de Adolphe Jean-Baptiste et de Antoinette Émilie GREMILLET, le 31 juillet 1897 à Anould. Elle y était née le 5 avril 1874 et décéda le 2 septembre 1949 à Fraize.

Sa descendance avec Amélie Maria GUERY :

- ♀ Yvonne Marcelle (1898 –1977)
épousa Jean MELNOTTE (1905 –1977) le 23 novembre 1936.
- ♂ Hyacinthe (1899 –1899), mort-né ?
- ♂ Théodore Eugène (1901 –1997)
épousa Charlotte PETIT (1912 –2006) le 21 février 1944.

- ♂ ★ Raoul Gontran <le Pou> (1903 –1998)
épousa Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE (1913 –2017) le
25 novembre 1933.
- ♀ Marthe Simone <Grosse> (1906 –1987)
épousa Léon PETITDEMANGE (1904 –1976) le 26 janvier 1949.
- ♂ Abel Robert <Bébel>(1907 –1976)
épousa Madeleine DIDIERJEAN (1913 –1998) le 28 janvier 1933.
- ♀ Suzanne Jeanne <Moukette> (1909 –1952)
épousa Gilbert <Mouky> DENY (1906 –1987) le 22 avril 1933.

Il avait peut-être sept ou huit ans quand ses parents s'installèrent à *Montcy-Saint-Pierre* dans la banlieue nord de *Charleville*, dans les *Ardennes*. Il y alla à l'école puis apprit la mécanique.

Sa fiche matricule militaire 575, précise qu'il mesurait un mètre soixante-dix, avait son certificat d'études primaire, était ajusteur mais était aussi atteint d'un hydrocèle testiculaire¹⁵. Il fut donc ajourné d'un an en 1891, puis, ne pouvant effectuer de service actif, il fut versé dans les services auxiliaires en 1892, et rendu à la vie civile le 1 novembre 1894.

Avec sa famille, il fut de retour à *Anould* en juin 1896 (je n'ai pas trouvé de *BRUANT* sur le recensement de 1896, seulement sur celui de 1901, au *Souche*). Il y rencontra *Amélie*



Figure 9 — Paul posant sur une De Dion-Bouton Quadricycle de 1900, avec Yvonne et Maria

15 Affection bénigne, caractérisée par une accumulation de liquide dans les bourses, qui empêche les longs déplacements à pieds.



Figure 10 — 1900. Paul et sa mère Clémence (à genoux) dans l'atelier de montage des vélos, chez LAMOTTE avec Maria, Yvonne et un petit apprenti.

commerce à *Fraize* en 1899, dans ce qui deviendra la maison *LAMOTTE*¹⁶ en face de la Gare (aujourd'hui 22, rue du Gal Ingold), pour y tenir le commerce de cycles et machines à coudre qu'il avait créé en 1897.



Figure 11 — 1925. Dans le nouvel atelier, de gauche à droite, Paul, Eugène, Abel et Raoul. Au fond un apprenti.

La famille y resta environ cinq ans, puis **Paul** fit construire une maison un peu plus bas dans la rue de la Gare (10, rue du Gal Ingold), pour y transférer son commerce.

16 Pour la première fois sur le recensement de La rue de la Gare en 1921.

17 Prosper HELLE, marchand de vin de la rue de l'Église, avait investi toute sa fortune dans l'édification de ce superbe hôtel entre 1897 et 1898. L'ambition

Sur ce terrain, il y avait une maison dont la façade donnait sur la rue. La photo d'une fête de musique montre encore cette maison le 27 juillet 1902. Puis une carte postale, non datée, montre la fin des travaux à la maison *BRUANT* (estimée avant 1905). La maison du notaire *Émile Julien PIERRAT*, sur le terrain voisin, sera construite un peu plus tard, vers 1909¹⁸.

Derrière sa nouvelle maison, *Paul BRUANT* construisit un atelier de mécanicien, couvert de deux sheds, où il installa ses machines outils (tour, fraiseuse, étau-limeur...). S'y trouvaient aussi le bassin-lavoir et le coin toilettes. Derrière encore, il y avait les clapiers, le poulailler et le jardin potager de *Maria*.



Figure 12 — Le 27 juillet 1902, l'ancienne maison est encore là !

Paul faisait venir en pièces détachées des bicyclettes qu'il montait entièrement pour en faire commerce. *Maria* était particulièrement habile dans le montage des roues, et petit à petit, les enfants participèrent aussi. La grand-mère *Clémence* et *Marie* venaient parfois donner un coup de main pour monter les bicyclettes.

tourna court. Ruiné, il dut en subir la liquidation en 1899, et c'est pendant la vente même de son œuvre qu'il mourut, le 21 décembre 1899.

18 Lors du recensement de 1936, *Émile Julien PIERRAT* y habite encore, seul.



Figure 13 — On finit de construire la nouvelle maison BRUANT.

Pendant les premiers mois de la guerre, en 1914, **Paul** a assuré le transport quotidien du courrier entre *Fraize* et *Bruyères* (il était titulaire du permis de conduire des Vosges n° 176 en 1902, l'un des premiers des Vosges donc !). Le 26 décembre 1914, à quarante-quatre ans, il fut rappelé et affecté aux *services auxiliaires d'Épinal*. Père de six enfants, il ne demeura sous

les drapeaux que deux mois et demi, et le 9 mars 1915, il était définitivement renvoyé dans ses foyers.

Lorsque débuta la *Grande Guerre*, *Yvonne*, âgée de seize ans, était déjà pleinement impliquée dans l'activité familiale. *Eugène* et *Raoul*, qui avaient treize et onze ans, s'y mettaient eux aussi progressivement.



Figure 14 — Paul et la voiture du service postal entre Fraize et Bruyères. Au fond Maria et les vélos dans la porte de l'atelier

La maison, mitoyenne du *Grand-Hôtel*, vit s'y installer les quartiers généraux des bataillons et régiments engagés sur les crêtes voisines de Fraize. Les hauts gradés disposaient d'automobiles qui exigeaient essence, entretien et réparations :

autant de services que les *BRUANT* développèrent aussitôt pour les mettre à leur disposition.

Tandis que *Yvonne* et *Maria* continuaient à monter des bicyclettes, *Paul*, *Eugène* et *Raoul* — tous trois titulaires du certificat d'études primaires — apprenaient et exerçaient leur futur métier de mécaniciens-garagistes grâce au parc automobile de l'armée.

Les *BRUANT* étaient plutôt musiciens, il y avait chez eux beaucoup de partitions de musique, et un harmonium. *Raoul* jouait du violon, et poussait volontiers la chansonnette (*La chanson des blés d'or*, *Les millions d'Arlequin*, *Sur les bords de la Riviera*, *Nuits de Chine...*). Les week-ends, toute la famille se

rassemblait autour de *Paul* et *Maria*, dans la salle à manger de la *rue de la Gare*, comme on disait. Autour du repas dominical, chacun et chacune mettait sans doute la main à la pâte.

Entre les deux guerres, le commerce de cycles et de machines à coudre s'effaçait

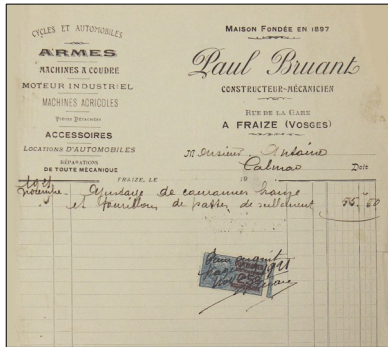


Figure 15 — Exemple de facture Bruant de 1921

peu à peu au profit de la mécanique et de l'automobile. L'enseigne *P. BRUANT MÉCANICIEN* céda la place à *Garage BRUANT & Fils*. *Yvonne* y travailla fidèlement jusqu'à son mariage, en 1936, avec *Jean MELNOTTE*, pâtissier à Plainfaing.



Figure 16 — La vitrine du garage décorée lors de la fête des jonquilles d'avril 1936.

Je ne sais en quelle année, au début de la décennie 1930, le *Garage BRUANT* devint agent du concessionnaire *CITROËN* de Gérardmer ? En tout cas, en avril 1936, on pavoisait avec des jonquilles¹⁹ aux couleurs des *CITROËN Traction*s 7, 11 et 15 CV.

Sans véritablement se retirer des affaires — il habitait toujours sur place —, *Paul* transmit peu à peu l'entreprise à ses trois fils, *Eugène*, *Raoul* et *Abel*¹.

Il s'éteignit le 15 décembre 1943, pendant cette guerre qui avait mobilisés ses fils en septembre 1939 avant de les lui rendre, heureusement sains et saufs, à la fin de 1940.

Comme pendant la première guerre, il y avait du matériel automobile à entretenir, mais ce n'étaient plus les mêmes propriétaires, et les tentations et essais de sabotage ne manquèrent pas.

Raoul *Gontran BRUANT* (2)

Vous trouverez les détails de sa vie dans le chapitre réservé à mes parents à partir de la page 95.

¹⁹ À cette époque, la Fête des Jonquilles avait lieu à Fraize et Plainfaing, pas encore à Gérardmer.



Les GUERY

La famille de ma grand-mère paternelle
du XVII^e siècle à nos jours

L'origine du nom GUERY

Ce nom est d'origine germanique, issu de *Wigric*. Il se compose de *Wig* : combat et *Ric* : puissant. C'est l'ancien surnom probable d'un guerrier. Il y a plusieurs milliers de *GUERY* en France, alors que la forme *GUEURY* est beaucoup plus rare ; il n'y en aurait de nos jours que quelque 150 en France, tous dans les Vosges.

L'orthographe du nom GUERY

De façon très générale, les actes d'état civil mentionnent *GUERY*, mais par ci, par là, on trouve *GUEURY*, voire *GÆURY*, que ce soit par erreur de transcription ou par insouciance des signataires. Par exemple, *Jean GUERY* né en 1673 à Gerbépal semble signer *Jean GAURY*, et sur son acte de mariage avec *Antoinette Émilie GREMILLET*, *Jean-Baptiste Adolphe GUERY*, dont le nom est écrit *GUERY* par l'officier d'état-civil, signe *GÆURY* !

Quoiqu'il en soit, choisissant pour l'homogénéité, j'ai retenu *GUERY* partout, dans ce texte et surtout dans l'arbre généalogique.

La lignée

Voici donc, en descendant le temps, la lignée de *GUERY*.

La lignée figure dans l'arbre généalogique de la famille, accessible en ligne à l'adresse suivante : <https://yves-bruant.fr/webtrees>.

GUERY ⁽²⁶²⁴⁾

Cet ancêtre dont on ignore le prénom et l'épouse était né en 1600 à *Gerbépal*.

Sa descendance :

♂ ★ *Nicolas* (avant 1620–1677)
épousa *Claude* (1614–)

♂ *Valentin* (1620–)

♀ *Marion* (1637–1665)

mariée à *Claude MENGIN* (1622–1673) Tabellion à Corcieux et tabellion général du Duché de Lorraine sergent du domaine de Bruyères.

Nicolas GUERY ⁽¹³¹²⁾

Né avant 1620, à *Gerbépal*.

Il épousa, avant 1650, une certaine *Claude* née vers 1614 et décédée, elle aussi, à *Gerbépal*, le 3 mai 1687.

Il mourut à *Gerbépal* le 5 décembre 1677.

Sa descendance avec Claude :

- ♀ *Jeanne* (1648–)
épousa *Nicolas PIERRAT* (1646–1679).
- ♂ ★ *Jean* (1643–1693)
épousa *Anne FERRY* (1648–1705).
- ♀ *Anne* (1652–)
épousa *Estienne Jean CLAUDEL* (1650–1688).
- ♀ *Jeanne* (1661–)
épousa *Sébastien FERRY* (1652–)

Comment distinguait-il ses deux *Jeanne* ? Peut-être par *Jeanne l'Aînée* et *Jeanne la Jeune* ?

Jean GUERY (656)

Il est né en 1643 à *Gerbépal* de *Nicolas* et de *Claude* ?

Il épousa *Anne FERRY*, le 26 septembre 1671 à *Corcieux*. Celle-ci, née vers 1650 à *Corcieux*, de *Ferry Mangeon* et *Marie Marion CLAUDEL*, est décédée le 27 novembre 1705 à *Gerbépal*.

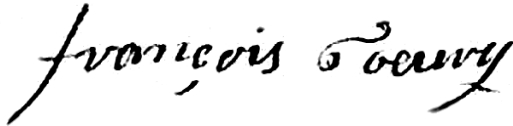
Il est décédé à *Gerbépal* le 5 mars 1693.

Sa descendance avec Anne FERRY :

- ♀ *Quirine* (1672–1732)
épousa *Étienne MARCOT* (–1750)
- ♂ *Jean* (1673–1718).
épousa *Jeanne LEHER* (1670–1766)
- ♂ *Nicolas* (1675–1745).
épousa *Anne SÉVERIN* (1684–1760)
- ♂ ★ *François* (1681–1731)
épousa *Jeanne CLAUDEL* (1682–1749).

- ♀ *Madeleine* (1686–17814)
épousa *Gabriel MARCOT* (–).
- ♂ *Pierre* (1686–1759)
épousa *Marie JACQUEL* (1694–1734)
- ♂ *Georges* (1690–)
épousa *Catherine CLAUDEL* (–)

François GUERY ⁽³²⁸⁾



Fils de *Jean* et de *Anne FERRY*.

Il épouse *Jeanne CLAUDEL* le 19 janvier 1706, à *Gerbépal*,
fille de *François* et de *Barbe LABOUREL*, déjà décédée lors du
mariage d'un autre fils, *Jacques*, le 4 mai 1740.

Il est décédé le 7 décembre 1731 à *Gerbépal*.

Sa descendance avec Jeanne CLAUDEL :

- ♂ *Jean* (env 1705–1765)
épousa *Marie HUIN* (1713–1775)
- ♀ *Jeanne* (1707–)
- ♂ *Goéry* (1709–1793)
- ♂ *François* (1711–1715)
- ♂ ★ *Jacques* (1713–1780)
épousa *Marguerite PIERRAT*
puis *Françoise MANGIN*
- ♂ *François* (1716–1768)
épousa *Anne PIERRAT* puis *Marie CLAUDE*
- ♂ *Joseph* (1718–avant 1724)

♂ *Nicolas* (1720–1742)

♀ *Marie* (1723–1770)
épousa *Sébastien NOËL*

♂ *Joseph* (1725–1769)
épousa *Barbe MANDRA*
puis *Marie PIERRAT* puis *Magdeleine COLIN*

♀ *Barbe* (1727,

Jacques, François et Joseph ont tous épousé des filles PIERRAT marguerite, Anne et Marie...

Jeanne CLAUDEL avait eu en 1780 une fille naturelle, Marie Anne qui épousa Augustin DORIDANT.

Jacques GUERY ⁽¹⁶⁴⁾



Né à *Gerbépal* (1713–1780), il était fils de *François* et de *Jeanne CLAUDEL*. Il avait épousé *Marguerite PIERRAT* (1719 – 1740), le 29 février 1740 à *Gerbépal*, fille de *Nicolas* et de *Marguerite PETITDEMANGE*, puis, veuf sans enfant, il épousa *Françoise MANGIN*, le 4 mai 1744 à *Anould*, fille de *Claude* et de *Anne RENARD*.

Il était *marcaire* au Haut des Frêts

Sa descendance avec Françoise MANGIN :

♀ *Françoise* (1745–1808)
épousa *Joseph GUERY* (1749–1830). Ils ont eu quatre garçons : *Joseph* (1773–1844), *Jean-Baptiste* (1776–1838), *Nicolas* (1781–1781) et *Sébastien* (1782–1843).

- ♂ *Jean Baptiste* (1747–)
 ♀ *Marie Anne* (1748–1749)
 ♂ *Jean* (1750–)
 ♀ *Marie Agathe* (1752–1807)
 épousa *Jean Joseph LACAQUE*
 ♂ ★ *Jacques* (1755–1798)
 épousa *Catherine JEANDEL* et ont sept enfants.
 ♂ *Nicolas* (1758–1825)
 épousa *Marie Anne BASTIEN*

Jacques GUERY ⁽⁸²⁾

Né à *Gerbépal* le 31 mai 1755, décédé à *Anould* le 17 avril 1798, fils de *Jacques* et de *Françoise MANGIN*, il épouse *Catherine JANDEL* le 26 septembre 1786 à *Anould* (née le 17 mars 1762, elle était fille de *Joseph* et de *Agathe FLORANT*).

Il était manœuvre.

Sa descendance avec *Catherine JANDEL* :

- ♀ *Marie Claire* (1787–).
 ♂ *Jean Nicolas* (1788–)
 épousa *Marie Catherine FRESSE* (1788–)
 ♀ ★ *Marie Catherine* (1791–).
 ♂ *Antoine*, (1793–)
 ♀ *Marie* (1796–)
 épousa *Jean Claude RICHARD* (1793–).

♀ *Marie Françoise* (1798–1894)
épousa *Jean Nicolas SAINT-DIZIER* (1809–1886).

Marie Catherine GUERY ⁽⁴¹⁾



Fille célibataire de *Jacques* et de *Catherine JANDEL*, manœuvrière, elle était née à *Venchères* (Anould) le 7 juin 1791, et y décéda le 14 avril 1853.

Sa descendance :

♂ *Antoine* (1817–)
♂ ★ *Jean-Baptiste* (1819–1883).

Jean-Baptiste GUERY ⁽²⁰⁾

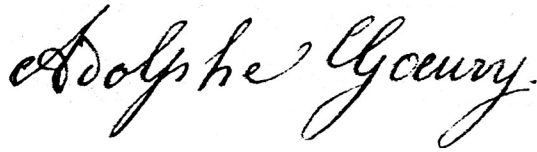


Maçon, fils de *Catherine*, il naquit le 5 septembre 1819 à *Anould les Neufs-Prés*, où il fut maçon. Il épouse à *Anould*, le 4 mai 1843 *Marie Marguerite DIDIERGEORGES*, (fille d'*Anne* née le 14 juillet 1821). Ivrogne, il décède le 25 avril 1883 à l'hospice d'aliénés de *Maréville*, près de *Nancy*.

Sa descendance avec Marie Marguerite DIDIERGEORGES :

- ♂ ★ Jean-Baptiste Adolphe (1847 — 1916)
 épousa Antoinette Émilie GREMILLET
 puis Joséphine BRABANT,
 ♂ Jean-Baptiste (1862 — 1888), tailleur d'habits.

Jean-Baptiste Adolphe GUERY ⁽¹⁰⁾



Né au Souche d'Anould le 17 février 1847, baptisé au même lieu le lendemain. Débitant, tenancier de bistro, *Adolphe* est décédé à Souche d'Anould en 1916. Il était fils de *Jean-Baptiste* et de *Marie Marguerite DIDIERGEORGES*. Il épousa d'abord Antoinette Émilie GREMILLET (1848–1901), fille de *Jean François Toussaint* et de *Marie Agathe SAINT-DIZIER*, le 18 janvier 1873 au Souche d'Anould, puis, veuf, il épousa *Joséphine BRABANT*²⁰, le 17 février 1909 au Souche d'Anould, et n'eurent pas d'enfant.

Sa descendance avec Antoinette Émilie GREMILLET :

- ♀ ★ *Amélie Maria* (1874–1949)
 épousa *Eugène Paul Théodore BRUANT*, mécanicien, en 1897 (Yvonne, Eugène, Raoul, Marthe, Abel et Jeanne).

²⁰ Rose LACAQUE l'appelait « grand-mère de la route » ce qui signifie que, bien qu'au Souche, sa maison était construite sur le côté droit de la grand-route menant à Saint-Dié. Elle était veuve d'un coiffeur.

- ♀ Marie Joséphine (1877 –1960)
épousa Charles Isidore <Chnigatte> DELÉTANG, menuisier
charpentier, en 1909 (Élie).
- ♀ Alphonsine (1880 –1964)
épousa Léon JACQUOT en 1905 (Léon).
- ♀ Marie Louise (1885 –1972)
épousa Albert LACAQUE, menuisier ébéniste, en 1908 (Blanche et
Rose).

Il possédait aux Neuf-Prés (le Souche, Anould) une grande maison, héritée de ses parents, comprenant son propre appartement ainsi que huit autres, qu'il louait à des locataires. On y trouvait également, sur le côté gauche, un café très fréquenté. Il y avait, à l'entrée, un coin débit de tabac, puis la salle de café proprement dite et une autre grande salle avec un billard français. Un escalier sur la gauche descendait aux petits coins. Derrière, vers la Meurthe, se trouvaient des jardins.



Figure 17 — La maison des GUERY dont le café sur la gauche.
Tournant le dos, à droite, la grosse maison de l'Économat.
Tout en haut, à gauche, apparaissent des sheds de la papeterie.

En face de la maison était l'*Économat*²¹, qui devint plus tard *l'Abeille*. On trouvait presque tout ce qu'il fallait au service du quotidien des ouvriers papetiers : épicerie, boucherie, boulangerie, voire vêtements de travail et sabots.

Dès 1880, avec quatre jeunes filles derrière le comptoir, le café dut connaître de belles années... jusqu'à ce que les mariages viennent disperser cette jeunesse !

Émigrés en Amérique !

Jean François Toussaint GREMILLET, beau-père d'*Adolphe*, avait eu dix enfants. Parmi ceux-ci, *Anne Virginie*, que *Maria* appelait « sa tante Virginie », avait épousé *Jean-Baptiste FLEURENTDIDIER* avec qui elle a eu douze enfants, dont trois sont morts avant douze ans. Le recensement de 1886, à *Fraize*, les liste tous à *la Beurée* (sauf *Théophile* qui naîtra deux ans plus tard). Au recensement de 1896, il n'y a plus que *Marie Rosalie* qui est mentionnée avec son mari *KORNEMANN* et *Lucien*, qui n'est pas parti puisqu'il se maria en 1934 avec *Maria Mathilde CLAUDON* de *Rambervillers*. Tous les autres ont disparu, très probablement ont-ils émigré en *Amérique* ainsi que le racontait *Maria GUERY*. On en a des preuves supplémentaires sur les actes de naissance des enfants qui portent la mention : « *parti en Amérique le 11 oct. 1894* », . On peut aussi lire « *insoumis* » sur les actes de naissance des garçons dont aucun,

²¹ *Elle a été détruite, tout comme l'Économat, l'église, la mairie, le groupe scolaire et 490 des 550 maisons d'Anould par les Allemands du 15 au 18 novembre 1944. Les papeteries du Souche, qui comptaient parmi les plus importantes des Vosges, ont été anéanties.*

puisqu'ils étaient partis, n'a pu se présenter au Conseil de Révision. En 1894, au moment du départ, les *parents* avaient cinquante ans, *Mathilde* vingt, *Jules* dix-neuf, *Augustine* dix-sept, *Édouard* quinze, *Henry* dix et *Théophile* six ans. La famille, probablement embarquée au *Havre*, aurait dû passer par le centre d'immigration de *New York*, *Ellis Island*, mais elle n'apparaît pas sur les listes disponibles ! Il ne semble pas que la famille ait jamais reçu la moindre nouvelle d'eux. Que leur est-il donc arrivé ?

Autre anecdote révélée par un recensement

Au recensement de 1886, cette fois à *Anould*, on relève dans un appartement de la maison n°20, au *Souche*, *Adolphe GUERY* 39 ans, *Amélie GREMILLET* 37 ans, les enfants *Maria*, 12 ans ; *Joséphine*, 10 ans ; *Amélie Alphonsine*, 6 ans ; *Marie*, 1 an et aussi une domestique, *Clémentine ANTOINE*. Dans un autre appartement de la même maison, on relève les noms de *Antoinette Marie GREMILLET* 35 ans (jeune sœur d'*Amélie*) et ses deux filles *Joséphine* et *Charlotte MARCHAL* de 7 et 3 ans. Dans un troisième, seul, *Jean François Toussaint GREMILLET*, 77 ans (veuf de *Marie Agathe SAINT-DIZIER*), et enfin dans un quatrième, *Marguerite DIDIERGEORGES*, 65 ans et *Jean-Baptiste GUERY* 24 ans.

Lors du recensement suivant, de 1896, on trouve encore, dans la maison, qui a alors le n°49, *Adolphe GUERY* 49 ans, *Amélie GREMILLET* 47 ans, les enfants *Maria*, 22 ans ; *Joséphine*, 18 ans ; *Amélie Alphonsine*, 15 ans ; *Marie*, 10 ans ;

Joséphine MARCHAL, 17 ans, notée pensionnaire. Il y a toujours un domestique, *Julien SURION*, de 39 ans. Quelle ne fut ma surprise d'y voir mentionnée une *Georgette GUERY* d'un an, notée petite-fille ? Suivant les règles du recensement, elle ne pouvait être que petite-fille d'*Adolphe*, donc fille soit de *Maria* (22 ans) soit de *Joséphine* (18 ans) ! L'état civil d'*Anould* a parlé, il s'agit bien d'une enfant naturelle de *Maria*, née le 28 décembre 1884, et décédée 18 mois plus tard, le 4 juillet 1896.

Un secret de famille bien gardé !

Maria vivant parmi eux, aucun doute que tous les *GUERY* savaient — et *Paul BRUANT* aussi — qui l'épousa, alors qu'elle attendait *Yvonne* depuis plus de quatre mois. Elle n'avait perdu sa petite *Georgette* que depuis une année²²... Mais que sut la famille une fois installée à *Fraize*, et sa descendance ? Il me revient que Maman m'avait dit un jour, sans jamais qu'on en reparle : ta tante *Lolotte*²³ croit savoir que ta grand-mère aurait eu un bébé avant son mariage ! Comment l'avait-elle découvert ? Si *Lolotte* savait, alors son mari *Eugène* aussi, et Maman, et Papa, et... Où s'arrêtait la chaîne du savoir, ou du secret : *Yvonne*, *Marthe*, *Abel*, *Jeanne* ? Et vous mes cousines et cousin, qu'en saviez-vous ? Rien, m'avez-vous répondu !

22 On peut légitimement se demander si *Paul BRUANT* en était ou non le père biologique ? Naturellement, l'état-civil est muet sur ce point.

23 *Charlotte*, épouse d'*Eugène*.

Revenons à Adolphe

Veuf d'*Émilie* en 1901, il vendit, conjointement avec ses filles, la maison des *Neuf-Prés* ; la plus jeune, *Marie*, en fit l'acquisition²⁴.

Il se remaria en 1909 avec *Joséphine BRABANT*, veuve de *Jules Émile PARISOT*, qui était aussi cafetier (débitant). *Joséphine* avait eu trois enfants de ce premier mariage, mais tous étaient décédés avant 1909. Cependant, le dernier, *Louis Raymond*, avait été marié avec *Jeanne Marie Louise SIMON* dont il avait eu une fille, *Raymonde Jeanne* (qui décéda à 19 ans en 1925). Quoiqu'il en soit, un contrat de mariage²⁵ entre *Adolphe* et *Joséphine* avait été souscrit auprès de Maître *PIERRAT*, notaire à Fraize (il reste à le retrouver). Il devait sans doute lever les ambiguïtés d'héritage futur. *Joséphine* survécut à *Adolphe* qui, à 69 ans, décéda le 21 juin 1916. Je n'ai rien trouvé à vous rapporter concernant leur vie commune.

Parmi les quatre filles *GUERY*, c'est *Alphonsine*, épouse de *Léon JACQUOT*, qui hérita de la maison et du café qu'elle fit fonctionner, probablement, avec *Joséphine BRABANT*, jusqu'au décès de celle-ci.

Sautons dix-huit années après la mort d'*Adolphe*, pour rappeler le drame que fut l'incendie d'*Anould* par les Allemands en 1944. Comme 90 % des cinq-cent-cinquante autres habitations d'*Anould*, la maison de famille des *GUERY* fut dynamitée et brûlée. Avant que la reconstruction

²⁴ Je possède une copie de l'adjudication.

²⁵ L'un des rares mentionnés.

n'intervienne, tous les *Aulnois* furent relogés, tant bien que mal, dans des baraques en bois. Ce fut le cas de mes grand-tantes *Joséphine* et *Alphonsine*. La maison du *Pair* où vivait *Marie* fut épargnée, de même que tout *Fraize* où vivait *Maria*.



Figure 18 — Ruines de la maison GUERY et de l'Économat

Amélie Maria GUERY (5)

Guery Maria



Née à *Anould* le 5 avril 1874, décédée à *Fraize* le 2 septembre 1949, elle était la fille aînée de *Jean-Baptiste Adolphe GUERY* et d'*Antoinette Émilie GREMILLET*.

À *Anould*, au *Souche*, le 28 décembre 1894, elle accoucha d'une petite *Georgette* qui mourut à 18 mois le 4 juillet 1896. Le 31 juillet 1897, elle épousa *Eugène Paul Théodore BRUANT* (1870–1943), mécanicien, fils de *Nicolas Joseph* et de *Marie Clémence SAINT-DIZIER*.

Sa descendance avec Eugène Paul Théodore BRUANT :

♀ Yvonne Marcelle (1898 –1977)

épousa en novembre 1936 Jean Auguste MELNOTTE (1905 –1977), pâtissier à Plainfaing. Ils n'eurent pas de descendance.

♂ Hyacinthe (1899 –1899), mort-né ?

♂ Théodore Eugène (1901 –1997), mécanicien-garagiste, épousa Charlotte PETIT²⁶ (1912 –2006), en 1944 (Paul).

♂ ★ Raoul Gontran (1903 –1998), mécanicien-garagiste, épousa Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE (1913 –2017) en 1933 (Claude et Yves).

♀ Marthe Simone (1906 –1987), employée aux PTT, épousa Léon PETITDEMANGE²⁷ (1904 –1976), cheminot, en 1943.

♂ Abel Robert (1907 –1976), mécanicien – garagiste, épousa Madeleine Marie Charlotte DIDIERJEAN (1913 –2017), en 1933 (Nicole et Simone).

♀ Suzanne Jeanne (1909 –1952)

épousa Gilbert <Mouky> DENY (1906 –1987), Directeur-Adjoint à la Sécurité Sociale d'Épinal, en 1933 (Michèle et Marie-Paule).

Le fait qu'elle ait eut un bébé avant le mariage ne rendit certainement pas sa vie facile. Très rapidement, Paul BRUANT et son père Adolphe s'entendaient mal (Maman disait que c'étaient deux « tordus »). Le couple quitta le Souche, éloignant Maria de sa famille, pour s'installer à Fraize dans la maison LAMOTTE, au 22 de la rue de la Gare. Ils y tinrent commerce de mécanique (le métier de Paul), où ils proposaient à la vente des machines à coudre, des armes, et surtout des bicyclettes.

26 *Veuve sans enfant d'un premier mariage, en 1932, avec Marcel CLAUDE, décédé en 1936.*

27 *Veuf d'un premier mariage en 1928 avec Adrienne RECEVEUR, décédée en 1937, dont un fils, Jacques (1934 –2022).*

Ces bicyclettes, notamment de marque Alcyon, ils les construisaient eux-même, à partir de pièces détachées qu'ils faisaient « revenir » comme on disait alors²⁸.

Je n'ai jamais entendu dire que *Paul* la maltraitait, mais il était souvent de mauvaise humeur, surtout quand les affaires ne marchaient pas à son idée, et *Maria* et les enfants devaient sans doute avoir à filer doux.

Maria, en plus de la famille et du ménage, avait en charge la réalisation des roues des vélos. Imaginez partir d'un moyeu, d'une jante, et parvenir à les relier, centrer et dévoiler au moyen d'une trentaine de rayons. Il fallait que ça tourne rond et sans voilage. Papa disait qu'on pouvait monter et régler jusqu'à quatre roues à l'heure ! Moi, je pense qu'à ce niveau de rendement, on ne devait pas avoir beaucoup le temps de lever la tête. Quand les premiers enfants furent grands, ils purent participer à ce travail, mais au début, *Maria* était seule à cette tâche, aussi sa belle-mère *Clémence SAINT-DIZIER* et sa jeune sœur *Marie* sont souvent venues prêter main forte.

Je ne sais pas de combien de pièces se composait l'appartement associé au magasin dans la maison *LAMOTTE*, mais les *BRUANT* furent sans doute rapidement à l'étroit car en 1903, il y avait déjà trois enfants. *Paul* et *Maria* se décidèrent à acheter un terrain²⁹ pour y construire maison et atelier.

28 C'est à dire qu'ils les commandaient à des grossistes.

29 Une bande de terre d'environ 12,5 mètres de large comprise entre ce qui deviendrait la maison du notaire *PIERRAT* et le *GRAND HÔTEL*, allant de la rue de la Gare à la Meurthe.

Un peu plus bas, au 12 de la rue de la Gare, leur nouvelle maison fut construite. Mesurant environ huit mètres sur douze, elle se composait en bas du magasin avec une vitrine de part et d'autre de la porte, une salle à manger et une cuisine. De celle-ci descendaient un escalier vers la cave (qui je crois n'était pas voûtée), et en montait un autre vers l'étage qui comportait quatre chambres. Enfin se trouvait encore le grenier avec une (ou deux ?) chambres en mansarde. De la cuisine, sur l'arrière, très sombre, une porte vitrée et une fenêtre, au-dessus de la pierre à eau, donnaient dans l'atelier de quatre-vingt-deux mètres carrés, éclairé par un toit à deux sheds vitrés, orientés au nord-est. C'était là que se montaient les bicyclettes.

Pour ses autres travaux de mécanique, *Paul* équipa cet atelier de machines-outils — étau-limeur, fraiseuse et tour —, l'ensemble étant entraîné par un puissant moteur électrique et un système de renvois par courroies et poulies.

J'ai raconté, dans *l'histoire des BRUANT*, l'évolution de leur commerce pour cause de naissance de l'automobile et surtout à cause de la *Grande Guerre* de 1914 qui a vu s'installer, dans le *Grand-Hôtel* voisin, les quartiers généraux des régiments qui combattaient sur les crêtes, au nord-est de Fraize. Les garçons de la famille avaient alors 13, 11 et 7 ans et ils eurent de quoi s'entraîner sur le parc automobile militaire qui nécessitait entretien, réparations et fournitures.

Le commerce des bicyclettes marchait toujours bien (cycles et motocycles Alcyon et autres) et les journées de *Maria*

étaient sans doute longues, d'autant que *Marthe* était née en 1906, *Abel* en 1907 et *Jeanne*, la cadette, en 1909. Ça faisait du monde à entretenir, et *Maria*, qui avait une formation de couturière, n'a sans doute pas dû acheter beaucoup de vêtements.



Figure 19 — Les mécanos, tous en «bleus»

Les hommes travaillaient, vêtus de « bleus de travail » sur lesquels ils essayaient sans vergogne leurs mains couvertes de cambouis. Ces « bleus », il fallait les laver, et pour ça, les faire tremper dans de l'eau additionnée de cristaux de soude et frotter, frotter à la brosse de racine. Ce travail était échu à *Yvonne*, quoique *Maria* en ait certainement fait sa part. Ça se passait au bassin, à l'eau froide bien sûr. *Yvonne* racontait que souvent, l'hiver, elle quittait le bassin avec de la glace prise sur ses jambes³⁰.

Songez, mes amis, que quand *Paul* allait au bistrot voisin sceller la vente d'une bicyclette avec un client, *Maria*, faisant son ménage et la cuisine, devait envisager les commandes à passer pour être à même de satisfaire rapidement ce client. Et si le commerce qui devint *Garage BRUANT et FILS* a eu la

30 Elle en a conservé toute sa vie des plaies variqueuses qui l'ont beaucoup fait souffrir.

notoriété qui fut la sienne, ce fut grâce à elles, *Maria* et *Yvonne*, les obscures mais, oh combien indispensables !

Moi, je n'ai pas eu la chance de la connaître cette grand-mère qui est morte trop tôt, en 1949. J'avais à peine trois ans. Pourtant, elle l'aimait sans doute bien, ce premier petit fils !

Maria vécut entourée de ses enfants qui se sont tous établis à *Fraize*, sauf *Jeanne*, mariée à *Épinal* depuis 1933 avec *Gilbert* <Mouky> *DENY*, et *Marthe*, employée aux PTT à *Saint-Dié*, et mariée depuis 1943 avec le veuf *Léon*



Figure 20 — 1925. *Maria* et toute sa famille autour d'elle. *Yvonne*, *Raoul*, *Eugène*, *Abel*, *Jeanne* et *Paul* à côté d'elle. Il ne manque que *Marthe* qui tenait probablement l'appareil photographique !

PETITDEMANGE. Elle avait aussi souvent autour d'elle ses petites filles *Michèle*, *Claude*, *Nicole*, et rejointes plus tard par *Marie-Paule*, *Yves* et *Simone*. Mon cousin *Paul* naquit trop tard pour en être.

Sur la fin de sa vie, il n'y avait plus de bicyclettes à construire, les « bleus » crasseux étaient enfin confiés à une laverie industrielle (chez les *GÉLIOT* à Plainfaing) et *Maria* a pu profiter un peu de la vie, choyant ses petits enfant et faisant d'interminables parties de cartes. Elle adorait ses enfants, *Eugène* quelle appelait « *gros* », Papa qu'elle appelait son « *pou* », et *Abel*, son dernier garçon, son *Bébel*, son chouchou, m'a-t-on rapporté.



Figure 21 — À l'automne 1937, toute la famille est réunie dans l'entrée de l'atelier.

Sur cette photo de famille, à gauche, on voit, debout à partir de la gauche, *Eugène*, *Raoul*, *Yvonne*, *Jeannot*³¹, *Marthe*, *Gilbert* et *Abel*. Au premier rang *Claude*, *Nénette*, *Michèle*, *Jeanne*, *Maria*, *Paul*, *Madeleine* et *Nicole*. Seuls *Eugène*, qui se mariera en 1944, et *Marthe*, en 1943, sont encore célibataires.

Paul disparut le 15 décembre 1943.

Elle fut veuve six ans, entourée des siens.

³¹ Jean MELNOTTE.

Dans les derniers temps, sa santé s'était dégradée³². Sa fille *Jeanne*³³ en prit grand soin et l'accueillit un temps chez elle, à *Épinal*.

Elle s'éteignit à Fraize le 2 septembre 1949, à l'âge de soixante-quinze ans.



³² Elle n'avait plus qu'une dent, une incisive, ce qui compliquait son alimentation.

³³ Elle-même était souffrante, et devait décéder en 1952 des suites d'une tuberculose probable qu'on ne savait pas bien traiter.

Les CLAUDE

La famille de mon grand-père maternel
du XVII^e siècle à nos jours

Un brin d'histoire

Toute la saga de la famille de Maman se déroule en Lorraine, plus précisément dans les deux villages vosgiens et voisins de *Fraize* et *Plainfaing*. Aujourd'hui encore, dans cette vallée encaissée de montagne où coule la *Meurthe*, le nom *CLAUDE* est très commun. L'origine à *Fraize* est confirmée par les registres paroissiaux dès le début du XVII^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, ils résidaient tout en haut de la *Hardalle* de *Plainfaing* et portaient le surnom de *GOGGI* ou *GODGI*, dont je ne sais trop la signification, quoique « lo godji » en patois signifiait « la gorge », un ancêtre aurait peut-être été goitreux ?

L'origine du nom CLAUDE

CLAUDE est un patronyme dérivé du prénom latin *Claudius*, popularisé par les saints *Claude*, et particulièrement implanté dans l'Est de la France. C'est un des noms les plus anciens, les plus simples et les plus stables de la tradition française.

La lignée

Voici, en descendant le temps, la lignée de *CLAUDE* à laquelle appartient Maman (numérotation Sosa-Stradonitz, 1 pour moi).

La lignée figure dans l'arbre généalogique de la famille, accessible en ligne à l'adresse suivante : <https://yves-bruant.fr/webtrees>.

Jean CLAUDE (6144)

Il est né avant 1565 de parents inconnus.

Il décéda à une date inconnue.

Sa descendance :

♂ *Claudon Jean* (avant 1588–)

épousa *Colette* et eut 2 enfants : *Barbelon* et *Valentin*.

♂ ★ *Demenge Jean* (1626–)

épousa *Marion* dont il semble n'avoir eu que *Demenge Jean*.

Demenge Jean CLAUDE (3072)

Il est né avant 1605 à Fraize.

Il épousa avant 1625 *Nicole* (née avant 1607).

Il décéda à une date inconnue.

Sa descendance avec Nicole :

♂ ★ *Jean* (1626–)

épousa *Marion*.

Jean CLAUDE (1536)

Il est né le 28 juillet 1626,
 Il épousa avant 1650 *Marion*.
 Il décéda à une date inconnue.

Sa descendance avec Marion :

♂ ★ *Jean* (1648-).

♂ ★ *Hubert Jean* (1651-1736)

épousa *Claudate Marie DIDIERGEORGES* (1700-1765) dont il eut 1 enfant.

Hubert Jean CLAUDE (1651)


Il est né le 26 mai 1651 à *Fraize*, fils de *Hubert* et de *Marion*.
 Il épousa le 11 mai 1682 à *Fraize* *Claudate Marie DIDIERGEORGES* née le 10 novembre 1653 à *Fraize* de *Nicolas* et *Mengeatte*. (1653-1718).

Il est décédé le 23 février 1736 à *Fraize*.

Sa descendance avec Claudate Marie DIDIERGEORGES :

♂ ★ *Hubert* (1692-1797)

épousa *Marie DEMANGEAT* (1700-1765) dont il eut 10 enfants.

Hubert CLAUDE (384)


Né le 1^{er} février 1692, à Fraize, fils de *Hubert* et de *Claudate DIDIERGEORGES*.

Il épousa *Marie DEMANGEAT* (1700–1765) le 14 janvier 1727 à *Gérardmer* (fille de *Nicolas* et de *Catherine PIERRAT*).

Il est mort le 11 septembre 1783

Sa descendance avec Marie DEMANGEAT :

♂ ★ *Nicolas* (1727–1797)

épousa *Marie FLAYEUX* (1724–1786), dont il eut 8 enfants : *Marie*, *Nicolas*, *Marie Anne*, *Anne*, *Élisabeth*, *Joseph*, *Marguerite* et *Nicolas*, puis il épousa *Barbe PERROTEY* (1745–1814) dont il n'eut pas d'enfant.

♀ *Marie Anne* (1728–).

♀ *Marguerite* (1729–).

♀ *Marie Barbe* (1730–1806)

épousa *Nicolas COLIN* (1731–1762) dont elle eut 2 enfants : *Jean-Baptiste* et *Marie Barbe*

puis elle épousa *Jean-Baptiste FLAYEUX* (1729–1767) dont elle eut 2 enfants : *Nicolas* et *Marie Anne*,

puis elle épousa *Nicolas PERROTEY* (1735–) dont elle eu 2 enfants : *Jean Nicolas* et *Catherine*.

♂ *Blaise* (1732–1817).

♂ *Hubert* (1733–1734).

♂ *Hubert* (1734–1788)

épousa *Jeanne FINANCE* (–) dont il eut *Marie Jeanne*.

♂ *Joseph* (1737–).

♀ *Marie* (1739–1763)

épousa *Joseph VINCENT* (1734–1816) dont elle eut 4 enfants : *Jean-Baptiste, Joseph, Marie* et *Madeleine*.

♀ *Catherine* (1744–1764).

Nicolas 1727 CLAUDE ⁽¹⁹²⁾



Cultivateur, fils de *Hubert* et de *Marie DEMANGEAT*, il épouse *Marie FLAYEUX*, le 31 janvier 1747 à *Fraize* (fille de *Nicolas* et de *Françoise GUIDAT*).

Sa descendance avec Marie FLAYEUX :

♀ *Marie* (1749–)

♂ *Nicolas* (1751–avant 1767)

♀ *Marie Anne* (1753–)

épousa *Jean-Baptiste COLNAT*,

♀ *Anne* (1756–)

épousa *Jean-Baptiste SONREL*,

♀ *Élisabeth* (1759–)

épousa *Noël HUSSON*,

♂ *Joseph* (1761–)

épousa *Marianne VINÉ*,

♀ *Marguerite* (1764–)

épousa *Jean-Baptiste DURAND*,

♂ ★ *Nicolas* (1767–)

épousa *Marguerite HOUSSEMENT*.

Nicolas <1767> CLAUDE ⁽⁹⁶⁾

Cultivateur, né le 21 janvier 1767, il était fils de *Nicolas* et de *Marie FLAYEUX*.

Il épousa *Marguerite HOUSSEMENT* (1770–1835), le 15 novembre 1791 à *Plainfaing* (fille de *Jacques HOUSSEMENT* et de *Marie Anne DROUEL*).

Il est mort le 1^{er} avril 1855 âgé de 88 ans.

Sa descendance avec Marguerite HOUSSEMENT :

♂ *Jean-Nicolas* (1792–1793) décédé à 3 mois,

♂ *Jean-Baptiste* (1794–1883)

épousa *Marie Anne MENGIN*, dont il eut 4 enfants, *Marie Claire*, *Charles*, *Jean-Baptiste* et *Jean-Louis*,

♂ ★ *Nicolas <1796>* (1796–1870),

épousa *Marie Anne ANDRÉ* (1799–1868), dont il eut 10 enfants,

♀ *Marguerite* (1799–1882)

épousa *Jean-Baptiste FLAYEUX* (1803–1883), dont elle eut 7 enfants : *Marie Victoire*, *Marie Marguerite*, *Jean-Baptiste*, *Marie Catherine*, *Eugène*, *François* et *Jean-Baptiste Laurent*,

♀ *Marie* (1803–1809) décédée à 6 ans,

♀ *Marie Victoire* (1806–1872)

épousa *Jean Louis DEPARIS* (1805–1868), dont elle eut 4 enfants, *Marie Victoire*, *Jean-Baptiste*, *Marie Adélaïde* et *Marie Anne Euphrasine*,

♀ *Marie Catherine* (1810–1883)

épousa *Jean-Baptiste PAIRIS* (1814–1883).

Nicolas <1796> CLAUDE ⁽⁴⁸⁾

neo Lasclaude

Né à Plainfaing la Hardalle le 5 décembre 1796 de Nicolas et de Marguerite HOUSSEMENT, il était cultivateur et bûcheron.

Il épousa Marie Anne ANDRÉ le 17 septembre 1816 à Plainfaing (fille de Nicolas et de Marie Anne ANTOINE, née le 1 juin 1799 à Gerbépal).

Il est mort le 27 septembre 1870 âgé de 73 ans.

Sa descendance avec Marie Anne ANDRÉ :

♀ Marie Anne (1817–1818) décédée à 8 mois,

♀ Marie Anne (1819–1901)

épousa Jean Blaise MANGEONJEAN (1835–), sans enfant

♀ Marie Claire (1821–1821), décédée à 3 mois,

♂ Nicolas (1822–1887)

épousa Marguerite JACQUOT (1829–1860) dont 4 enfants : *Jean Joseph, Jean-Baptiste, Marie Célestine* et *Marie Adèle*,
puis Odile LALLEMAND (1806–1877), sans enfant,

♂ ★ Jean-Baptiste (1825–1871)

épousa Marie Agathe GÉRARD (1827–1878), dont 11 enfants : *Marie Clémentine, Jean-Baptiste Hippolyte, Marie Adèle, Aimé, Émile, Eugène, Célestin, Marie Agathe, Constant Jean-Baptiste, Marie Denise* et *Marie Émilienne*.

♀ Marie Catherine (1828–1881)

épousa Jean Joseph DIDIER (1819–1885), sans enfant,

♀ Marie Rose (1830–1909)


♂ Jean Joseph (1833–1855), fusilier à l'Armée d'Orient, mort à Constantinople, Crimée,

♂ Victor (1836–1837) décédé à 1 an,

♂ Eugène (1838–1912)

épousa Marie Barbe SAINT-DIZIER (1835–1903), dont 2 enfants
Marie Élise et Ernest Hippolyte.

Jean-Baptiste <Goggi> CLAUDE ⁽²⁴⁾



Né à la *Hardalle* de *Plainfaing* de Nicolas et de Marie Anne ANDRÉ le 7 mai 1825, il était manouvrier, cultivateur.

Il épousa Marie Agathe GÉRARD le 7 avril 1849 à *Plainfaing*.
Fille naturelle de Marie Barbe GÉRARD, elle naquit au
Luschpach le 7 février 1827 et décéda le 20 septembre 1878,
à 51 ans, à la *Hardalle* de *Plainfaing*.

Il est mort âgé de 45 ans dans la maison de *La Hardalle* le
18 février 1871.

Sa descendance avec Marie Agathe GÉRARD :

♀ Marie Clémentine (1849–1912)

épousa Joseph Jean Baptiste ANCEL (1851–1939), dont Marie
Adolphine, Marie Anne Clémentine, Joseph Denis, Joseph Émile, Mort-né,
Jean-Baptiste, Marie Ernestine, Marie Bertille, Joseph Denis, Mort-né,
soit dix naissances !

♂ Jean-Baptiste Hippolyte (1851–1908)

épousa Marie Anne Célestine DURAIN (1847–1899)

♀ Marie Adèle (1852–1897)

épousa Constant CLAUDE (1850–1935) dont Marie Denise, Gustave

♂ Aimé (1854–1856)

♂ Émile (1856–1918)

épousa Victoire DEPARIS (1860–) dont Marie Clémentine, Joseph Antoine, Mort-né, Marie Adrienne, Marie Joséphine, Mort-né, Aimable Léon Désiré, Marie Adèle, Marie Eulalie, Robert Aimé, Constant, Victor Émile, Xavier Joseph, Marie Octavie, Marie Juliette, soit quinze naissances !

♂ Eugène (1858–1875) mort à 17 ans,

♂ ★ Célestin (1860–1933)

épousa Marie Catherine SAINT-DIZIER (1857–1929) dont Marie Ernestine, Adrien Joseph, André Célestin, Marie Adrienne, Eugène <Toto>, Marie Bernardine, Denis Louis, Henri, Jeanne, Robert Auguste, Albert Charles, soit onze naissances pour six vivants !

♀ Marie Agathe (1862–1862) mort née,

♂ Constant Jean-Baptiste (1863–1911)

épousa Marie Anne DURAIN (1862–1902) dont Marie Rose, Joseph Jean, Louis Albert.

♀ Marie Denise (1865–1866)

♀ Marie Denise <Bénite> (1867–1886)

épousa Émile DURAND (1861–1948) dont Albert Denis, Marie Rose, Émilienne Louise, Bernadette et Marcel Constant,

♀ Marie Émilienne (1871–1895)

épousa Jean Auguste MICLO (1872–1895) dont Jean-Baptiste, Joseph et Marie.

Célestin <Goggi> CLAUDE (12)

Célestin Claude

Né à Plainfaing le 24 juin 1860, baptisé au même lieu le lendemain.

Contremaître tisserand à Fraize, il était fils de Jean-Baptiste et de Marie Agathe GÉRARD.



Il épousa *Marie Catherine SAINT-DIZIER*, le 15 mars 1882 à *Plainfaing* (née le 28 août 1857 à *Fraize* et décédée le 23 juillet 1929, fille de *Jean Joseph « PIZO » SAINT-DIZIER* et de *Marie Barbe FLEURENT-DIDIER*).

Il est décédé à *Fraize* le 10 août 1933 âgé de 73 ans.

C'était mon arrière grand-père.

Sa descendance avec Marie Catherine SAINT-DIZIER :

♀ *Marie Ernestine* (1883 –1883), décédée à 24 jours

♂ *Adrien Joseph* (1884 –1976)

épousa *Clémentine Rosalie <Mantine> JACQUES* (1885 –1978) dont *Yvette*.

♂ *André Célestin* (1886 –1886), décédé à 5 mois

♀ *Marie Adrienne* (1887 –1961)

épousa *Joseph Émile NOËL* (1889 –1914),
puis *Justin CLAUDEL* (1888 –1962) → *Jacqueline* et *Rolande*.

♂ ★ *Eugène <Toto>*, (1889 –1971)

épousa *Maria Marthe Antoinette DIDIERGEORGES* (1894 –1972)
dont *Marie Marthe Marcelle <Nénette>*

♀ *Marie Bernardine* (1890 –1977)

épousa *Joseph SIMON* (1883 –1966) → *Fernande*, *Jeanne*, *Henri* et *Monique*.

♂ *Denis Louis*, (1892 –1892), décédé à 6 mois,

♂ *Henri*, (1893 –1915),

♀ *Jeanne*, (1894 –1895), décédée à 19 jours

♂ *Robert Auguste*, (1897 –1897), décédé à 1 mois

♂ *Albert Charles*, (1899 –1903), décédé à 3 ans

Quand il se marie il est ouvrier de fabrique à *Noiregoutte*, puis quand naissent *Marie Ernestine* et *Adrien Joseph*, il est tisserand à la *Croix des Zelles*, puis tisserand aux *Graviers* à la naissance d'*André célestin*.



Figure 22 — Photo la plus ancienne de la maison de Clairegoutte (juillet 1914 lors du mariage d'Adrienne).

En 1888, il achète, à Nicolas GEORGES de la Graine, la maison de Clairegoutte³⁴, car il est embauché comme tisserand chez Gustave HAUSSMANN qui a construit, en avril 1887, le tissage des Aulnes. Quand naît Marie Bernardine, en 1890, il est devenu *contremaître de tissage*.

Comme il mesurait moins de un mètre cinquante cinq, il avait été exempté de service militaire. Marie Catherine, encore moins haute que lui, ne mesurait qu'un mètre quarante huit.

Pour compléter sa paye de contremaître (et payer la maison), il avait aménagé, à la place de l'étable, deux petits appartements — l'un au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage — qu'il louait. Son épouse Catherine gagnait aussi un peu d'argent en gardant des enfants.

On ne peut passer sous silence la perte de nombreux enfants en bas âge, puisque sur onze naissances, il ne restera

34 Construite en 1834, elle était encore couverte d'aïssis ou bardeaux de bois. Célestin fit plus tard couvrir les aïssis par des tuiles mécaniques.



Figure 23 — Célestin CLAUDE et Marie Catherine SAINT-DIZIER, jeunes mariés le 15 mars 1882.

que cinq adultes, et les pertes de la guerre de 1914 : *Émile NOËL* l'époux d'*Adrienne* tué en novembre 1914, (ils n'ont été mariés que quatre mois dont moins de quinze jours ensemble), et *Henri*, célibataire de 22 ans, tué le 9 mai 1915, lors des combats d'*Artois*, et dont la dépouille, près de *Neuville-Saint-Vaast*, n'a jamais été retrouvée.

Catherine, atteinte d'un cancer à l'estomac, bien que soignée à *Strasbourg*, est décédée à *Clairegoutte* le 23 juillet 1929. Elle était âgée de 71 ans.

Quant à *Célestin*, il y est décédé le 10 août 1933, âgé de 73 ans.

Eugène <Toto> CLAUDE (6)




Né à *Fraize* le 5 juillet 1889, baptisé au même lieu le 7 juillet 1889, clerc de notaire, régisseur et amodiateur, il est décédé à *Fraize* le 4 mai 1971.

Il était fils de *Célestin* et de *Marie Catherine SAINT-DIZIER*. Il épousa *Maria Marthe Antoinette DIDIERGEORGES*, le 10 novembre 1911 à *Fraize* (née le 17 janvier 1894 à *Fraize* et décédée le 9 juillet 1972 à *Clairegoutte*, fille de *Jean-Baptiste* et de *Marie Marguerite <Marie-Paule> DIDIERGEORGES*). (Notes : Dit *Toto Godgi*).

Toto est le premier enfant à être né dans la maison de *Clairegoutte*, tout récemment acquise. Il était dégourdi, studieux et eut son certificat d'études primaire, ce qui lui permit d'entrer aux bureaux des établissements *GÉLIOT*. Le fiancé de sa sœur *Bernardine*, appelé au régiment en 1904 pour trois ans, lui laissa sa place chez maître *Jean-Baptiste PIERRAT*, notaire à *Fraize*. C'est ainsi qu'il devint *clerc de notaire*, profession qu'il déclara lors du conseil de révision en 1909, et qu'on retrouvera mentionnée dans les recensements. En 1921, il exerce encore chez maître *PIERRAT* ; en 1926, il est chez maître *MONNIOTTE* ; en 1931, chez maître *PLANTÉ*. Au recensement de 1936, il se déclare *agent d'affaires* : il s'est désormais établi à son compte.

Il était très copain avec *Henri LALEVÉE*, un voisin³⁵ qui sera plus tard mari de ma maîtresse d'école maternelle. Un beau jour, celui-ci lui dit avoir remarqué, au *Belrepaire*, une jolie fille, fille unique et probablement riche héritière... *Toto* ne laissa pas passer sa chance et fit une cour effrénée à *Marthe DIDIERGEORGES*. Il s'ensuivit la naissance de *Paul*, le 3 avril 1912, après qu'ils se fussent mariés le 10 novembre 1911. Il était alors, depuis le 4 octobre 1910, au service militaire à Remiremont, au 15^e bataillon de Chasseurs à Pieds³⁶. De cette

35 *Le frère d'Henri, Victor LALEVÉE, nous laissa des écrits importants à propos de l'histoire de Fraize et de la haute vallée de la Meurthe : Au pays des Marcaires, René Fleurent éditeur, Fraize, 1950, À l'ombre des Hautes-Chaumes, Imprimerie Loos, Saint-Dié, 1956, Histoire de Fraize et de la haute vallée de la Meurthe, René Fleurent éditeur, Fraize, 1957, réédition 1995*

36 *Il n'était pas bien haut et a failli être exempté, ce qu'il aurait considéré comme un grand déshonneur, et c'est sans doute sur la pointe des pieds qu'il*

cour assidue nous est restée une importante collection de cartes postales, du genre glamour de l'époque, dont j'ai une copie numérique, les originaux étant chez ma sœur *Claude*.

Toto était **sergent fourrier** quand il fut libéré, en octobre 1912.

Le couple habitait alors au **Belrepaire**, chez les beaux-parents. En mars 1913, le petit *Paul* contracta une méningite. Un médecin militaire (?) prescrivit de lui créer un abcès au genou qui devait « tirer le mal » mais ce fut insuffisant et le bébé d'à peine onze mois mourut. En ce temps là, perdre un enfant en bas âge n'était pas extraordinaire. À preuve, six des enfants sur les onze que sa mère avait mis au monde étaient eux-même morts en bas âge ! C'était pourtant, sans aucun doute, bouleversant pour les parents de perdre leur premier enfant. Très vite, en décembre 1913, est née Maman. Une fille ! De rage, mon grand-père a disparu plusieurs jours (qu'a-t-il fait durant ce temps ?), et puis il est revenu en disant : « Elle s'appellera *Marie Marthe Marcelle* ». Ils n'ont jamais eu d'autre enfant.

Peu après, ce fut la mobilisation générale, le 31 juillet 1914. Il rejoint Remiremont et entre en campagne à partir du 4 août. Il est nommé **Sergent-Major** le 6 octobre 1914. Avec la 3^e compagnie de son 15^e bataillon de Chasseurs à Pieds, il combattra beaucoup sur les sommets des Vosges, notamment vers le *Linge* et le *Vieil-Armand*. En 1915, il fut cité pour

est passé sous la toise, lors du conseil de révision (taille 1,57 m sur la fiche matricule).



bravoure à l'ordre de l'armée et reçut la médaille militaire.

Il s'est battu sur presque tous les fronts, même en Italie, à l'exception de celui de *Verdun*, sans blessure notable. Il a participé aux combats du *Chemin des Dames*, en 1917 dans les secteurs de *Sapigneul* et de *Craonne*, à une poignée de kilomètres des villages d'où est originaire mon épouse *Joselyne*.

Il fut rendu à la vie civile le 9 juillet 1919. Il avait perdu son beau-frère *Émile NOËL*, soldat au 3^e bataillon de chasseurs à pied de Dole, tué en Belgique le 15 novembre 1914, et son petit frère *Henri* de 22 ans, aspirant au 26^e Régiment d'Infanterie de Nancy, le 9 mai 1915 devant Neuville-Saint-Vaast, lors des combats d'*Artois*. Son beau-frère *Joseph SIMON* avait, lui, été blessé en août 1914, dans la Marne. Son cousin germain *Constant CLAUDE*, de Plainfaing a aussi été tué, en 1915, dans les *Dardanelles* ; et d'autres cousins encore.

À son retour définitif à Fraize, une riche propriétaire, *Camille Cécile MANGIN*³⁷, veuve d'*Antoine DIDIERJEAN* et remariée avec *Charles Louis LORIN*, lui confia, avec le rôle de *régisseur*, la gestion de ses propriétés de *Fraize* et des environs.

37 *Veuve en 1910, elle se remaria en 1913 avec Charles Louis LORIN, dont elle devint veuve (sans enfant) en 1940. De Antoine DIDIERJEAN, elle eut trois enfants : Pierre, sourd-muet de naissance, qui épousa Suzanne CHATAUX dont il eut quatre enfants, André, qui épousa Madeleine FAURE-BEAULIEU, sans enfants, et Marguerite qui épousa Pierre MASSON dont elle eut 9 enfants dont des jumeaux.*

En échange de quoi, il fut logé, avec sa famille, dans la maisonnette de la cour de derrière.



Figure 25 — Mes grand-parents devant leur maisonnette. Derrière eux, la descente à la cave, et encore derrière, dans la petite baraque de un mètre de côté se trouvait le coin toilettes !

Cette maisonnette, bâtie en 1816, comportait une grande cave voûtée à laquelle on accédait par une descente extérieure couverte par une porte métallique. Au rez-de chaussée se trouvaient une buanderie et la cuisine de ma grand-mère sur le devant, et sur l'arrière, il y avait la salle à manger et un minuscule bureau pour mon grand-père. L'étage ne comportait qu'un dégagement, deux grandes chambres du côté est et une plus petite donnant au nord. Suffisamment pour mes grands-parents, et leur fille *Nénette*. Mais quand elle se maria en 1933, ils s'y serrèrent avec *Raoul*, puis encore plus

avec *Claude*, après que celle-ci fut née. Cette cohabitation dura huit ans ! Ils ont enfin pu profiter du départ des locataires de l'appartement central de la grande maison, pour s'y installer. La petite chambre du fond ne resta pas vide, puisqu'elle fut aussitôt occupée par mon arrière-grand-mère maternelle, devenue veuve la même année, en 1943 ! Quand cette dernière mourut, à la Noël 1954, mes grands-parents ont enfin eu, jusqu'en 1971, la maisonnette pour eux seuls. À noter que cette maisonnette, comme presque toutes à cette époque, n'avait pas de sanitaires. On se lavait sur la pierre à eau de la cuisine, ou dans la buanderie, et, pour les besoins, il fallait sortir ! Moi, je les aimais bien ces toilettes, car mon grand-père découpait, pour un usage convenu, des feuillets dans d'obsolètes catalogues de la Manufacture de Saint-Étienne. Je trouvais les illustrations de ces feuillets très instructives !

Pour parler de madame *Camille Cécile MENGIN*, on disait, avec beaucoup de respect « *Madame LORIN* » ou encore, « *les propriétaires* ». Mon grand-père se permettait parfois « *les patrons* » !

Permettez que je vous présente cette propriété MENGIN !

Serrée entre les propriétés MASSON-WALD et MARIATTE, elle fut le berceau de mon enfance, rue de l'Église, jusqu'à mes neuf ans !

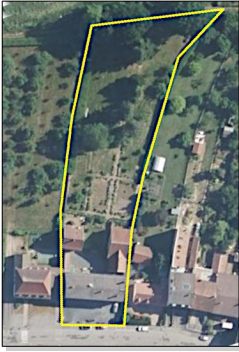


Figure 26 — La «propriété»
LORIN, 14 rue de l'Église

La grande maison occupe l'extrémité inférieure du terrain

d'un bon demi hectare, profond de près de cent cinquante mètres. Sa construction, en trois étapes, avait débuté en 1778. L'ensemble, homogène,

possède trois étages dont le supérieur est mansardé. Après réfection récente de sa toiture et un nouveau crépi, elle est aujourd'hui superbe. Comme



Figure 27 — 14, rue de l'Église, la Grande maison MENGIN (avant les travaux)



Figure 28 — Vue du jardin



Figure 29 — Vue arrière. Noter les barreaux aux fenêtres du bas

le montre la photo aérienne ci-dessus, elle est précédée (en bas) d'une vaste cour qui comportait un grand bassin de grès rose, le long de la rue. On accède par un porche à

l'arrière de la maison, où se trouvent à droite le hangar et l'écurie, tandis qu'à gauche, séparée de la grande maison par une cour, se trouve la maisonnette de mes grands-parents. Plus haut encore, on distingue six « carrés » de potagers, et enfin, le

parc composé de pelouses et de grands arbres dont, au fond gauche, un orme bicentenaire. De la cour arrière, une grande allée rectiligne mène, au fond du parc, à un portillon qui s'ouvre sur le chemin des Secs-Prés. C'est par là, en haut à droite de la photo, qu'avait été aménagé, au début du siècle, un court de tennis pour *Pierre, André et Marguerite DIDIERJEAN*.

Dans la grande maison, il y avait des logements loués à l'année à des locataires³⁸:

- Une pièce à gauche correspondant à l'actuel salon où ont vécu mesdames *Albine, AUVEILER*, et le couple *BARTHÉLÉMY (CALIN)*
- Un appartement au centre successivement occupé par les couples des couples *RUYER, PIERRAT, BRUANT*³⁹, *COLIN*...
- Un appartement à droite du porche où ont vécu les médecins *MATHIEU* en 1886, puis *HARTEMANN* au tournant du siècle, et dans lequel je revois madame *FOUCAT*, et le couples *GROSCOLAS*... Auparavant y avaient vécu, dans la partie droite, au-dessus du porche,.

³⁸ On les retrouve partiellement sur les recensements de Fraize dont le dernier consultable en ligne date de 1936.

³⁹ Les pièces du devant de cet appartement au rez-de-chaussée central avaient accueilli les études des notaires *MENGIN*, ancêtres de madame *LORIN*. Les clercs de cette époque avaient leurs bureaux au second dans des pièces mansardées.

De plus, à la fin de la dernière guerre, un fois les Allemands partis, des évacués des ville martyres voisines y ont aussi trouvé des refuges provisoires.

Et ses « Propriétaires »

En 1920 madame *Camille Cécile MENGIN* (1875 –1963) était l'héritière d'une lignée de *MENGIN* magistrats et notaires à *Saint-Dié*, *Fraize* et *Colmar*⁴⁰. Veuve de *Marie Eugène Charles Antoine DIDIERJEAN* (1866 –1910), elle était remariée depuis 1913 à *Charles Louis LORIN* (1867 –1940). Le propriétaire actuel est son petit-fils *Bernard DIDIERJEAN*.



Figure 30 — Madame LORIN telle que je l'ai connue vers 1960

Chaque année, madame *LORIN* arrivait la première, en mai, et restait près de six mois, jusqu'en octobre, alors que les couples *DIDIERJEAN*, et *MASSON* ne venaient que pour les vacances d'été. Ils arrivaient parfois par le train⁴¹, parfois en

⁴⁰ *Joseph MENGIN* : *Joseph MENGIN*, premier Maire de Saint-Dié, Député des Vosges à l'Assemblée Législative, Procureur syndic du Directoire de Saint-Dié (sous-préfet). Il achète à Fraize l'étude notariale d'Augustin GAILLARD. François Joseph MENGIN : Notaire public à Fraize de 1803 à 1838, Membre du Conseil Général. Charles Joseph Nicolas MENGIN : Avocat au Tribunal Civil de Saint-Dié, Notaire et suppléant de la justice de paix à Fraize. Paul Joseph MENGIN : Notaire et Avocat à Colmar.

⁴¹ *Bernard DIDIERJEAN*, dans ses *mémoires (Nomade et pèlerin cheminant ensemble vers l'espérance, Imprimerie Reproservice, Sarrebourg, 2025)*, indique que de Versailles à Fraize, le voyage en train durait douze heures !

voiture et rarement tous en même temps. Le gros de leurs bagages suivait par le train. Mon grand-père allait les chercher à la gare et les chargeait sur une charrette à plateau, qu'il tirait ensuite jusqu'à la maison. Les « *propriétaires* » étaient accompagnés de domestiques : gouvernante, cuisinière et femmes de chambre⁴², si bien qu'une dizaine d'adultes pouvaient occuper la maison. Quand les petits-enfants commencèrent à naître, à partir de 1930, ce furent jusqu'à treize personnes supplémentaires (chez monsieur *Pierre* : *Odile*, *Bernard*, *Marie-Jo* et *Alain* et chez les *MASSON* : *Maurice*, *Michèle*, *Paul*, *François*, *Denis*, *Marie-Claude*, *Chantal*, et les jumeaux *Jean-Pierre* et *Étienne*). Ma sœur *Claude*, née en 1935, les a tous bien connus, quoiqu'ils ne soient pas venus durant toute la durée de l'occupation allemande. Moi, j'étais trop petit quand ils venaient, mais je me souviens avoir eu beaucoup d'affection pour *Odile* !

Revenons à l'histoire de Toto

Il avait 49 ans quand survint la crise des Sudètes. Le 24 septembre 1938, il fut rappelé en tant qu'adjudant-chef, mais, après les accord de Munich du 30, il fut aussitôt rendu à la vie civile. Peu après, il était définitivement libéré des obligations militaires le 10 novembre 1938.



Figure 31 — Toto et son copain
Georges BARTHELEMY
septembre 1938 (crise des Sudètes).

42 Qui logeaient sous le toit, dans les mansardes.

La seconde guerre se passa tant bien que mal, avec des Allemands qui occupaient la grande maison⁴³. La nourriture n'a jamais manqué, entre les carrés de potager, les poules, lapins et quelques chèvres de ma grand-mère, et aussi les avantages en nature que lui rapportaient ses affaires.

Il y avait aussi la ferme BEDEZ qui appartenait à Madame LORIN et dont mon grand-père envoyait les revenus (en nature) à celle-ci, à Versailles où elle résidait. L'été, il participait avec les voisins aux travaux de leurs champs, fenaisons, plantations et récoltes de pommes de terre notamment.

C'est dans une telle circonstance que, début octobre 1944, ma grand-mère fut prise sous un bombardement dont elle sortit physiquement indemne, mais psychologiquement ravagée. Cet événement a gâché toute la fin de sa vie ainsi que celle de ses proches. Vous en lirez davantage un peu plus loin, dans le chapitre *Les DIDIERGEORGES*. Elle fut, à plusieurs reprises, hospitalisée lors de crises dépressives accompagnées d'un alcoolisme qu'elle ne parvenait pas à maîtriser. C'était le reste du temps une femme gaie et que j'aimais beaucoup.

Je garde de mon grand-père le souvenir d'un homme déjà âgé qui portait de grosses lunettes⁴⁴. Très respectueux de l'ordre établi, actif, de petite taille — 1,57 m, précise sa fiche matricule militaire — il n'en était pas moins fier. Ancien *clerc de notaire*, il était au courant de tout ce qui se passait au

43 *Dont un certain Kommandant SCHMIDT, se souvient ma sœur !*

44 *Il avait été opéré de la cataracte, et en ce temps là, on retirait le cristallin.*

village. Nombreux étaient ceux qui venaient le consulter ou lui demander d'arranger leurs affaires. Il donnait aussi un coup de main à son beau-frère *Joseph SIMON* qui était assureur à Saint-Dié. Il allait « toucher » pour lui les quittances chez les assurés du coin, à pied ou en vélo. Il a même eu une « Mobylette » pendant un moment, mais, pas très confiant, il s'en est vite séparé. Il n'a jamais songé à passer son permis de conduire.

Vers 1960, une cérémonie se tint au Col du Bonhomme, devant le mémorial du Général BATAILLE, tombé en ces lieux le 8 septembre 1914. Ce jour là, son grand ami d'enfance et voisin, Henri LALEVÉE, lui agrafa la *Croix de guerre* qu'il avait obtenue à la suite d'une *citation à l'ordre de l'armée* pour sa conduite lors des



Figure 32 — Remise de sa médaille militaire par son copain Henri LALEVÉE au col du Bonhomme devant le mémorial du Général BATAILLE (environ 1960)

combats de mars 1916 dans le secteur de *l'Hartmannswillerkopf* :

« Ayant perdu, dès le début d'une attaque, son Capitaine et un Sous-Lieutenant, a vigoureusement continué l'attaque sous les ordres du Lieutenant CREUSOT, du Sous-Lieutenant DOREAU et de l'Adjudant Chef CUGNOT. A enlevé deux lignes de tranchées, fait 50 prisonniers et pris une mitrailleuse ; malgré ses pertes a poursuivi sa progression les jours suivants en enlevant une nouvelle tranchée. »

Quand ses affaires ne l'attiraient pas dans le village, il vaquait à l'entretien de la propriété, toujours une binette à la main⁴⁵. Cet entretien était très visible quand il maintenait cours et allées proprement désherbées, quand il taillait les vignes vierges qui couvraient alors une bonne partie des murs ou encore quand il avait neigé, et là, j'adorais, car, faisant les « brisées » il créait dans la cour de derrière des montagnes de neige.

Parfois, profitant du portillon au fond du parc, il s'éclipsait pour aller boire un canon avec des copains qu'il retrouvait au bistrot BALIN, à Gerva. Il en revenait, à l'occasion, le pas un peu incertain.



Figure 33 — Remise du diplôme du travail.
De dos, Messieurs André à gauche et Pierre à droite



Figure 34 — De dos, Monsieur André et son épouse, de profil Monsieur Pierre, de face Toto et Marthe

Le 28 août 1970, Messieurs **Pierre** et **André DIDIERJEAN** ont organisé une fête à l'occasion de laquelle ils ont remis un diplôme à mes grands-parents pour **cinquante ans** de bon et loyaux services.

45 Cette binette, une houe plutôt, toute usée, je l'ai encore, et je m'en sers régulièrement !

L'année suivante, c'est pendant le séjour de ma grand-mère à l'hôpital de *Ravenel* à la suite d'une énième rechute, que mon grand-père, resté seul rue de l'Église, se sentit mal.

Maman l'installa chez elle, dans la chambre médiane de l'étage que l'on appelait « la chambre de l'Officier »⁴⁶.

Il avait été le premier de sa fratrie à naître dans cette maison de Clairegoutte le 5 juillet 1889. C'est là aussi qu'il mourut, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 4 mai 1971.

Marie Marthe Marcelle CLAUDE (3)

Vous trouverez les détails de sa vie dans le chapitre réservé à mes parents à partir de la page 109.



⁴⁶ Du fait qu'un officier y avait logé durant la Grande Guerre. C'est actuellement la pièce qui sert de dressing.

Les DIDIERGEORGES

Un brin d'histoire

Pour l'essentiel, toute la saga des *DIDIERGEORGES* qui composent ma lignée se passe à *Fraize*, plus précisément au *Belrepaire*, au *Mazeville* et à *Mandramont*.

L'origine du nom DIDIERGEORGES

Je n'ai encore rien trouvé d'assuré à ce sujet, quoique la combinaison évidente des deux prénoms :

- Didier du latin *Desiderius*, « le désiré », et
- **Georges**, du grec *Geôrgios*, « le cultivateur, le paysan », extrêmement fréquent dans les campagnes de l'Est.

Semble bien probable. Le patronyme *DIDIERGEORGES* (avec ou sans le S) est très fréquent dans l'est de la *France* !

Il y avait, et il y a encore, essentiellement au *Belrepaire*, à *Mandramont* et au *Mazeville* une telle profusion de ces familles *DIDIERGEORGES*, que pour les distinguer, on leur attribua les sobriquets : *DURON*, *BATEAU*, *COLAS-BATEAU*... Je n'en sais pas les origines, ni qui les porta en premier. L'orthographe et la prononciation sont aussi sujettes à caution. Pour mon arrière grand-père *Jean-Baptiste DIDIERGEORGES*, on disait plutôt « *DURO* » que « *DURON* » ?

Particularités

Mon arrière-grand-père *Jean-Baptiste DIDIERGEORGES* était cousin germain du père de sa femme *Marie Marguerite DIDIERGEORGES*. Ils n'ont eu qu'une fille, ma grand-mère *Marie Marthe Antoinette*, qu'il a reconnue à l'occasion du mariage. Il n'en était probablement pas le père biologique, car ils n'auraient pas attendu qu'elle ait 6 ans pour se marier !

La lignée

Au début, *DIDIERGEORGE* s'écrivait sans *S* final qui n'est apparu qu'au début du dix-neuvième siècle. Sur l'acte de mariage de François *DIDIERGEORGE*, le greffier mêle les deux graphies, mais les signatures sont encore sans le *S*.

La lignée figure dans l'arbre généalogique de la famille, accessible en ligne à l'adresse suivante : <https://yves-bruant.fr/webtrees>.

Gérard DIDIERGEORGE (1792)

Né à Fraize et décédé au même endroit le 24 juillet 1696, il épousa *Claudatte GROSJEAN* (-1683), il n'a qu'un fils connu : *Nicolas* (env 1640-1699).

Nicolas DIDIERGEORGE (896)

Né en 1625 à *Fraize* de *Gérard* et *Claudatte GROSJEAN*, il épousa en 1651 *Mengeatte VAUDECHAMP* née vers 1640 et

décédée en 1693 à Fraize. Il en a huit enfants connus. Il s'est remarié en 1676 avec *Mougeatte de MARTIMPREY* (1656 –), sans en avoir de descendance. Il lui a fallu pour cela divorcer de *Mengeatte VAUDECHAMP* (à moins d'une erreur sur sa date de décès)...

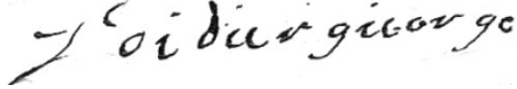
Il est mort à 74 ans, à *Fraize*, le 23 avril 1699.

La branche par alliance des *MARTIMPREY* est l'une des rares qualifiée de noblesse. Elle remonte très loin dans le passé, aux croisades. Le père de *Mougeatte* était *Jean III de MARTIMPREY*, seigneur de *Romécourt*, chevalier, comte de *Martimprey de Villefont*, et son plus ancien ancêtre était *Nicolas Henry de MARTIMPREY* (1532 –1618), Chevalier-Baron de *Villefont*, archer des gardes de *Charles III* duc de Lorraine.

Les descendants de *Nicolas DIDIERGEORGE*, n'ont pas de sang *MARTIMPREY* qui ne sont là qu'à titre anecdotique !

Sa descendance avec Mengeatte VAUDECHAMP

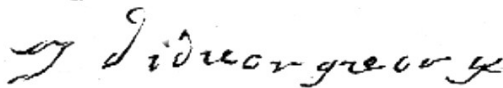
- ♀ *Blaisette* (1651–1727).
- ♀ *Marie Claudette* (1653–1718)
épousa *Paul SAINT-DIZIER* le 21 juin 1713.
- ♂ ★ *Joseph* (1660–1733)
épousa *Barbe VOINOT* vers 1698.
- ♀ *Barbe* (vers 1667–)
- ♂ *Nicolas* (vers 1670–1696)
- ♂ *Jean* (1671–1745)
- ♂ *Claude* (avant 1680–1741)
épousa *Anne MARCHAND* le 22 juin 1696.

Joseph DIDIERGEORGE (448)


Fils de *Nicolas*, il naît à *Lapoutroie* en 1660 environ. Il épousa *Barbe VOINOT*, en 1698 à *Fraize* (fille de *Claude* et de *Marguerite GONDREXON*).

Sa descendance

- ♀ *Marie* (1699–1733)
épousa *Joseph PETITDEMANGE* le 6 février 1720.
- ♀ *Anne* (1702–1772)
épousa *Jean PETITDEMANGE* le 24 février 1721.
- ♀ *Barbe* (1704–1765)
épousa *Nicolas PETITDEMANGE* le 21 février 1724.
- ♂ *Nicolas* (1706–1768)
épousa *Anne HUMBERT* le 13 juin 1729.
- ♂ ★ *Joseph* (1709–1733)
épousa *Marie VINCENT* le 14 juin 1728
- ♂ *Jean* (1712–)
- ♂ *Blaise François* (1717–)
épousa *Anne GRIVEL* le 5 février 1739

Joseph DIDIERGEORGE (224)


Il est né le 15 mars 1709 à *Fraize* de *Joseph* et de *Barbe VOINOT*.

Il épousa *Marie VINCENT*, le 14 juin 1728 à *Fraize* (fille de *Jacques* et de *Marie PERROTEY*).

Sa descendance

♂ ★ *Joseph* (1733–1812)

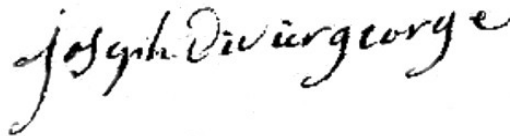
épousa *Marie HUIN* le 20 janvier 1761

♀ *Marie*

épousa *Joseph MARCHAL* le 19 mai 1761,

puis *Jacques CUNY* le 18 janvier 1783..

Joseph DIDIERGEORGE ⁽¹¹²⁾



Fils de *Joseph* et de *Marie VINCENT*, il est né le 20 novembre 1733 à *Fraize*.

Il épousa *Marie HUIN* fille de *Joseph* et de *Catherine SAINT-DIZIER*, le 20 Janvier 1761 à *Fraize*.

Il mourut le 27 janvier 1812 à *Fraize*

Sa descendance

♂ *Jean Joseph* (1762–1830)

épousa *Marie Anne SIMON* à *Fraize* le 23 novembre 1790.

♂ *Jean-Baptiste* (1763–1763)

♂ *Jean Nicolas* (1764–1814)

épousa *Marie Barbe COLIN* à *Fraize* le 24 avril 1792.

♂ *Blaise* (1766–1816)

épousa *Anne PECHEY* à *Anould* le 20 janvier 1789

♀ *Marie Anne* (1767–1805)

épousa *Blaise HERQUEL* à Fraize le 17 septembre 1793.

♂ *Antoine* (1771–1771).

♀ *Richarde* (1772–1853)

épousa *Jean-Baptiste COLIN* à Fraize le 20 novembre 1797.

Mortné (1774–1774).

♂ *Martin* (1775–1843)

épousa *Anne NARREY* à Fraize le 1 janvier 1806.

♀ *Marie Odile* (1778–1828)

épousa *Blaise BARTHÉLÉMY* à Fraize le 16 septembre 1799.

♂ ★ *Jean-Baptiste* (1780–1846)

épousa *Marie Anne LECOMTE* à Fraize le 30 mai 1805.

♀ *Anne* (1785–après 1807)

épousa *Jean Jacques VINCENT* à Fraize le 2 mai 1805.

Jean-Baptiste DIDIERGEORGE ⁽⁵⁶⁾



Fils, né le 19 septembre 1780, de *Joseph* (1733–1812) et de *Marie HUIN* (1740–1801), il épousa *Marie Anne LECOMTE* le 30 mai 1805 à *Fraize* (née en 1782, fille de *Claude* et de *Marie BASTIEN*).

Il est décédé à 65 ans le 30 mai 1846 au *Belrepaire*.

Sa descendance

♂ *Jean François* (1805–1889)

épousa *Marie Rose GÉRARD* à Fraize le 1 février 1835. Par son fils *Paul* (dit le *Grand Paul*), il était grand-père de mon arrière-grand-mère maternelle *Marie Marguerite DIDIERGEORGES*.

♂ ★ *Jean-Baptiste <DURO>* (1808–1877)

épousa *Marie Anne FLEURENT-DIDIER* à Fraize le 26 juillet 1846.

♀ *Marie Anne* (1817–)

épousa *Jean-Baptiste DIDIERGEORGE* à Fraize le 28 avril 1839. Il était cousin germain de son père.

♂ *Jean Joseph* (1820–)

épousa *Anne Joséphine LECOMTE* à Fraize le 25 novembre 1846.

Jean-Baptiste <DURO> DIDIERGEORGES (28)



Fils, né le 26 janvier 1808, de *Jean-Baptiste* (1780–1846) et de *Marie Anne LECOMTE* (1782–1842), il épouse *Marie Anne FLEURENT-DIDIER* (1818–1880) le 2 juillet 1846 à *Fraize*. (Notes : Dit *DURO* ou *DUROND*).

Il est décédé à 69 ans le 30 juin 1877 au Belrepaire.

Sa descendance

♀ *Marie Antoinette* (1848–1915)

épousa *Joseph HERQUEL* à Fraize le 1 mai 1872

♀ *Marie Anne* (1850–1922)

épousa *Jean-Baptiste VOIGNIER* à Fraize le 5 avril 1875.

♀ *Marie Clémentine* (1853–1930)

épousa *Jean-Baptiste BEJOT* à Fraize le 7 novembre 1877.

♂ *Paul <DURO>* (1856–1910)

épousa *Marie Anastasie DIDIERGEORGES* à Fraize le 30 janvier 1884.

♂ *François* (1859–1881)

engagé pour 5 ans en Algérie le 6 novembre 1879.

♂ ★ *Jean-Baptiste* (1862–1884)

épousa Marie Marguerite DIDIERGEORGES à Fraize le 15 décembre 1899.

Jean-Baptiste <DURO> DIDIERGEORGES ⁽¹⁴⁾




Il est né au *Belrepaire* le 30 novembre 1862, et décéda à *Fraize*, le 2 avril 1943.

Il était fils de *Jean-Baptiste <DURO>* et de *Marie Anne FLEURENT-DIDIER*.

À vingt ans, il est dispensé du service militaire car son frère aîné *François*, engagé au 9^e Régiment de Chasseurs à Cheval en Algérie, y est mort de la fièvre typhoïde le 10 juillet 1881.

Riche cultivateur, il n'avait que 21 ans quand il a acheté, en 1883, sa ferme au 12 de la rue du *Belrepaire*.

Le 15 décembre 1899, à 37 ans, il épousa, Marie Marguerite <Marie-Paule⁴⁷> DIDIERGEORGES, fille de Paul <BATEAUX> (29 ans), et de *Marguerite LAMAZE⁴⁸*. Elle était, comme le montre la figure ci-joint, fille de son cousin germain.

⁴⁷ Sous-entendu « la Marie de Paul »...

⁴⁸ Marguerite, sœur de Jean-baptiste, était fille de Jean-Baptiste «L'empereur» LAMAZE, ainsi baptisé car il clamait vouloir donner beaucoup de garçons à Napoléon. Hélas pour lui, s'il eut onze enfants, seuls cinq survécurent dont seulement deux garçons.

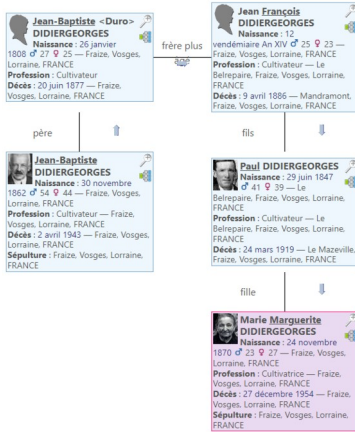


Figure 35 — Le lien entre Jean-Baptiste et Marie Marguerite !

Marcelle vécurent avec eux au Belrepaire, charge légère puisque Toto a été absent pour cause de guerre de août 1914 à mi juillet 1919 !

Ce jour là, il a reconnu Maria Marthe Antoinette, la fille dont Marguerite avait accouché près de six ans plus tôt. On ne sait qui fut le père biologique de Marthe, et le couple n'eut jamais d'autre enfant.

Il vécut avec son épouse dans sa maison du Belrepaire. De 1913 à 1920, sa fille Marthe, son mari Eugène Toto CLAUDE et leur fille Marie Marthe

En 1933, pour être plus près de leur fille qui habitait, depuis 1920, rue de l'Église, Jean-Baptiste et Marie Marguerite abandonnèrent le *Belrepaire* pour *Clairegoutte*.

Ils s'installèrent dans la maison de feu *Célestin* que *Toto* venait d'acheter à ses frère et sœurs.

C'est là que *Jean-Baptiste* est mort, pendant la guerre, le 2 avril 1943. Il avait 81 ans.

Marcelle, la fille de *Marthe*, et son mari *Raoul* venaient tout juste de libérer la chambre qu'ils



Figure 36 — Sur le côté de la ferme du *Belrepaire*, Eugène CLAUDE, *Marthe*, Marie Marguerite, Jean-Baptiste

DIDIERGEORGES, *Marie Marthe Marcelle CLAUDE* et le chien *POMPON*



Figure 37 — Jean-Baptiste et Marie Marguerite DIDIERGEORGES, *Marie Marthe Marcelle CLAUDE*, et un autre chien *POMPON* devant la maison de *Clairegoutte*.

occupaient dans la maisonnette de *Toto* et *Marthe* rue de l'Église, aussi Marie Marguerite quitta la maison de *Clairegoutte* pour venir s'y

installer et où, à son tour, elle mourut, le 27 décembre 1954. Elle avait 84 ans.

Maria Marthe Antoinette DIDIERGEORGES (7)

Fille naturelle de Marie Marguerite DIDIERGEORGES (1870–1954) née au *Belrepaire*, le 17 janvier 1894, elle est décédée à *Clairegoutte* le 9 juillet 1972, âgée de 78 ans. Jean-Baptiste DIDIERGEORGES l'a reconnue pour sa fille quand il a épousé sa mère le 15 décembre 1899.



Le 10 novembre 1911, elle épousa Eugène <Toto> CLAUDE (1889–1971).

Sa descendance

♂ *Paul Eugène* (1912–1913)

♀ ★ *Marie Marthe Marcelle* (1913–2017)

Elle fréquenta l'école primaire de Fraize et savait parfaitement lire, écrire et compter.

Fille unique, très jolie, elle constituait, à n'en pas douter, un très beau parti qui n'échappa pas à celui qui allait devenir mon grand-père.

Suivons un moment l'embranchement du Grand Paul

Fils de *Jean-Baptiste* (56) et *Marie-Anne* LECOMTE, *Jean François* DIDIERGEORGES qui était né le 12 vendémiaire An



Figure 38 — Le 6 avril 1905 a eu lieu le mariage d'Émile de Mandramont (fils du Grand Paul DIDIERGEORGES) et de Léonie DURAND. De gauche à droite au fond, Louis, un frère, une sœur de Léonie et les mariés Émile et Léonie. Devant, une autre sœur de Léonie, son père le Grand Paul, sa petite fille Maria Marthe Antoinette et Marguerite LAMAZE, épouse du Grand Paul. Celui-ci était, par son père Jean François, petit-fils de Jean-Baptiste DIDIERGEORGES ⁽⁶⁰⁾

XIV (4 octobre 1805) à Fraize mourut le 9 avril 1886 à Mandramont.

Son fils *Paul*, dit le *Grand Paul*, est né le 29 juin 1847 et il est mort le 24 mars 1919 à Fraize. Il tirait, je pense, son surnom de sa taille. Il avait épousé Marguerite LAMAZE, fille de Jean-Baptiste dit « L'Empereur ».

Didiergeorge paul

Au Belrepaire, il avait une fille, Marie Marguerite, dite Marie-Paule (la Marie du Paul), née le 24 novembre 1870. Celle-ci

accoucha le 24 novembre 1870 de *Maria Marthe Antoinette*. C'est près de six ans plus tard, le 15 décembre 1899, qu'elle épousa *Jean-Baptiste DIDIERGEORGES* (ils étaient cousin germain éloigné au 1^{er} degré⁴⁹). Il reconnut la petite *Marthe* qui allait avoir six ans et n'eurent pas d'autre enfant.

Marie Marguerite a toujours vécu avec ses parents au *Belrepaire*, ainsi qu'avec son mari *Jean-Baptiste*.

Leur domicile du *Belrepaire*, propriété de *Jean-Baptiste*, était voisine de l'habitation de *Jean-Baptiste LAMAZE*, que *Marie Marguerite* appelait « *l'oncle Bitisse* » puisqu'il était le frère de sa mère, *Marguerite LAMAZE*. Toute sa vie, *Marie Marguerite* prit soin de lui, surtout pendant ses huit dernières années, après qu'il fut devenu veuf en 1916. À son décès, elle hérita d'une partie de son mobilier⁵⁰ et aussi de celui de son fils *Édouard*, mort en 1913 veuf et sans enfant.

Après 1933, elle et son mari *Jean-Baptiste* s'installèrent dans la maison des *Goggi* quand ceux-ci (les CLAUDE) furent décédés, à *Clairegoutte*. Après que *Jean-Baptiste* fut décédé en 1943, elle emménagea chez sa fille *Marthe*, rue de l'Église, où elle mourut le 27 décembre 1954.

49 Autrement dit, le grand-père de *Jean-Baptiste* était son arrière-grand-père à elle.

50 Je prends soin d'un buffer de noyer, d'un service de verres et de ce qui reste d'un superbe service en faïence de Longwy.

Moi, je ne l'ai pas trop connue celle que, allez savoir pourquoi⁵¹, j'appelais « *Marraine Grand-Père* » ; elle est morte quand j'avais 8 ans.

Revenons à ma grand-mère Marthe

Le 10 novembre 1911, à 17 ans et demi, enceinte de 5 mois, et alors qu'il était militaire à Remiremont depuis le 4 octobre 1910, elle épousa Eugène <Toto> CLAUDE (1899 –1971) au *Belrepaire*. Lui était fils de *Célestin*, contre-maître au tissage des *Aulnes*, et de *Marie Catherine SAINT-DIZIER* qui habitaient la maison de *Clairegoutte* où j'habite encore aujourd'hui. Tout le village l'appelait déjà *Toto Goggi*.

Toto a terminé son service militaire un an plus tard, le 26 septembre 1912 et a retrouvé son emploi de *Clerc de Notaire*.

Un grand malheur survint quand leur petit *Paul*, qui était né le 3 avril 1912, mourut d'une méningite le 11 mars 1913. Il avait 11 mois.

Marcelle est née peu après, le 17 décembre 1913, toujours chez les beaux-parents, au *Belrepaire*, où résidait alors le jeune couple.

Mobilisé le 31 juillet 1914 pour la *Grande Guerre*, *Toto* fut absent près de cinq longues années.

Il ne revint à *Fraize* qu'à l'occasion de rares permissions. Un jour, *Marcelle*, qui pouvait avoir cinq ans, courut vers sa mère

51 C'est, à n'en pas douter, parce que *Claude*, ma sœur, l'appelait déjà comme ça !

en criant : « Maman, maman, le voilà qui vient le soldat que tu dis que c'est mon papa ! ».

Après sa libération en juillet 1919, ils quittèrent le *Belrepaire* pour aller s'installer dans la maisonnette de la cour arrière de la propriété *LORIN* dont *Toto* s'était vu proposer la place de *régisseur*, rue de l'Église.

Ainsi s'écoula pour la belle héritière *Marthe DIDIERGEORGES*, entourée de ses poules et de ses chats, assistée par sa fille *Nénette*, une vie entière dédiée au service des « *Propriétaires* ». Était-ce vraiment la destinée qu'elle avait espérée ?

Fille de cultivateurs, elle avait toute sa vie participé aux travaux des champs, au *Belrepaire* et à *Clairegoutte* chez ses parents et beaux-parents et aussi chez des voisins et amis, sans oublier ses carrés de jardins potagers. La fenaison et la culture des pommes de terres comptaient parmi les tâches le plus fatigantes. En retour, la famille n'a jamais manqué de rien, même pendant la guerre.

Le bombardement et ses suites

C'est lors d'un arrachage de pommes de terres qu'il lui est arrivé la catastrophe qui a gâché toute la fin de sa vie et celle de ses proches.

Le 7 octobre 1944, elle donnait un coup de main à un voisin pour arracher ses pommes de terres dans un champ des *Adlins*. À 16 h 30, huit avions américains ont survolé le village et ont laissé tomber plusieurs bombes de 250 kg sur les *Adelins* pour

atteindre les emplacements de batteries allemandes s'y trouvant. L'une des bombes est tombée dans le champ. Madame *Georgette COLIN* fut tuée sur le coup et madame *BEDEZ* a eu le bras droit arraché. Plusieurs maisons et l'hôpital voisins sont endommagés. Ma grand-mère, indemne physiquement, mais psychiquement dévastée, ne s'est jamais remise du choc. Elle a dû, à de nombreuses reprises et jusqu'à la fin de ses jours, faire des séjours dans des hôpitaux psychiatriques⁵². Les rémissions duraient de quelques mois à quelques années, mais quand la terreur la reprenait, elle n'avait plus qu'une obsession : boire, boire encore, n'importe quoi, « pour oublier » ! Ma sœur *Claude*, qui avait alors 9 ans, se souvient d'une journée de fin novembre 1944 au cours de laquelle, accompagnée de mon grand-père et de Maman, *Marthe* dut emmenée d'urgence à *Nancy* pour un examen. C'est un Américain qui les a véhiculés en Jeep découverte ! Ma grand-mère fréquenta à plusieurs reprises l'hôpital psychiatrique de *Saint-Nicolas-de-Port*, où on lui faisait subir des séances d'électro-chocs. Plus tard, lors de ses séjours à celui de *Ravenel*, près de *Mirecourt*, elle fut mieux soignée.

Pendant ses rémissions, c'était une femme gaie. Elle parlait le patois avec sa mère, mais le français avec *Toto* (sauf quand ils se disputaient) et avec sa fille. Elle avait du bonheur à « *couaroyer*⁵³ » avec les voisines, parmi lesquelles *Hélène WALD*,

52 *Claude se souvient qu'une fois, alors que les Américains étaient à Fraize, ils l'ont emmenée avec Maman pour un examen d'une journée à Nancy, en Jeep découverte !*

53 *Bavarder en patois.*

propriétaire du côté maisonnette, et *Jeanne MARIATTE*, propriétaire côté écurie. Il y avait aussi *Militine DAUBINÉ*, une vieille fille qui habitait en face, de l'autre côté de la rue de l'Église, ou encore les locataires des appartements de la grande maison : mesdames *AUVEILER*, *COLIN*, *FOUCAT*, *GROSCOLAS*...

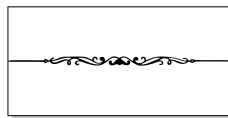
Pendant son dernier séjour à l'hôpital de *Ravenel*, en mai 1971, mon grand-père qui séjournait à *Clairegoutte*, chez mes parents, se sentit mal et mourut assez subitement.

Quand ma grand-mère regagna Fraize, ce fut aussi pour *Clairegoutte*. Jamais elle ne retourna rue de l'Église.

Elle semblait aller bien et rien ne laissait présager le drame. Pourtant, ce dimanche matin de juillet 1972, au retour de la messe, Papa et Maman la trouvèrent morte, pendue dans l'escalier. Imaginez leur stupeur.

Très vite, il fallut faire face — et surtout ne rien laisser paraître. Le médecin de famille, appelé sur place, conclut à une crise cardiaque, « pour éviter les histoires » : il fallait que tout se passe comme il convenait, sans faire intervenir les gendarmes, afin que les obsèques puissent se dérouler à l'église, sans heurt ni murmure.

On se tut donc. Maman, sans doute plus que quiconque, ne voulait pas que cela se sache, ni que le drame s'ébruite au-delà du cercle familial. On en parla peu, et l'on n'en parla plus.



Mes PARENTS



Figure 39 — Ils se sont mariés le 25 novembre 1933 à Fraize.

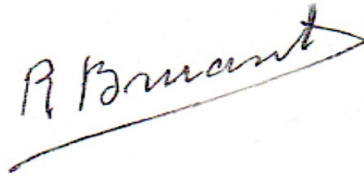


Figure 40 — 1972. Promenade en forêt.



Figure 41 — 1970. Papa costumé en marié fait valser Maman...

Papa RAOUL




Né à Fraize le 4 novembre 1903, baptisé à Anould le 25 mai 1915, garagiste à Fraize.

Il était le troisième enfant de Eugène Paul Théodore et de Amélie Maria GUERY.

Il épousa le 25 novembre 1933, à Fraize, Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE, née à Fraize le 17 décembre 1913, fille unique de Eugène <Toto> CLAUDE et de Maria Marthe Antoinette DIDIERGEORGES.

Sa mère l'appelait « le Pou ».

Il est mort à l'EHPAD de Fraize le 3 octobre 1998

Sa descendance :

♀ Claude Marie Paule (1935–)

épousa Jean Henri DELUCE (1934–). De cette union sont nées Anne (1961) et Sylvie (1970).

♂ ★ Yves Paul Eugène (1946–)

épousa Joselyne Marcelle Marie-Louise CHARLIER (1948–). De cette union sont nées Laure (1972) et Gaëlle (1974).

Papa ajoutait, à ses cinq frères et sœurs, sept cousins et cousines germaines : Élie, fils de Joséphine GUERY, épouse de Charles DELÉTANG, Léon, fils d'Alphonsine GUERY, épouse de Léon JACQUOT, Blanche et Rose, filles de Marie GUERY, épouse

de *Albert LACAQUE, Marcelle*⁵⁴ et *Madeleine*, filles de *Marie BRUANT*, épouse de *Joseph GÉRARDIN* et *Clémence*, fille de *Céleste BRUANT*. Tout ce monde composait de belles tablées lors des réunions de familles (presque toutes et tous vivaient à *Anould* ou *Fraize*).

Certificat d'études primaires en poche, il apprit son métier de mécanicien avec son père et son frère *Eugène*, notamment grâce au matériel automobile de l'armée, pendant la guerre de 14-18. Il fallait aussi donner un coup de main pour monter des bicyclettes, base, comme on le verra plus bas, du commerce de la famille. Il en garda des compétences particulières pour les travaux délicats. Il n'avait pas son pareil pour center et dévoiler les roues de bicyclettes (pensez à tous ces rayons à tendre juste ce qu'il faut pour que la roue tourne rond), mais aussi pour dépanner les machines à coudre, dont celle de sa femme. Au *Garage BRUANT*, c'est lui qui s'occupait des problèmes de carrosserie, de peinture et d'électricité, tandis que *Eugène* (on l'appelait *Gros*) marquait sa préférence pour les moteurs, et *qu'Abel* (dit *Bébel*, le petit dernier des garçons) s'occupait de commerce et d'administration.

Papa n'avait été baptisé (à *Anould*) qu'à l'âge de 11 ans, son père n'ayant pas voulu avant, suite de désaccords avec le curé de l'époque... Je ne sais pas ce que cela fait d'être baptisé à cet âge, ni si Papa en devint particulièrement pieux ; mais, respectueux de l'ordre établi, il ne manquait pas la messe

54 Celle-ci fut la marraine de Papa. Elle était très douce et ressemblait beaucoup à Yvonne qui, elle, était ma marraine.

dominicale, même lorsqu'il était sous les drapeaux. Il ne s'emportait jamais et faisait tout son possible pour arranger les choses. Il disait volontiers : « Il faut parfois savoir faire le dos rond ! »

Il accomplit son service militaire de soldat de seconde classe, du 13 mai 1924 au 29 avril 1925 dans 3^e Division Légère, probablement au 12^e Dragons, caserne du Champ-de-Mars à *Toul*. Un an, ce n'était pas trop long ! Au retour, pressé par sa sœur *Marthe* qui était déjà aux PTT⁵⁵, il suivit des cours de *radio-télégraphiste* et fut reçu au concours d'entrée, mais, pris du remord d'abandonner ses frères et son père, il déclina l'opportunité et resta mécanicien garagiste.

Papa était un homme gai et patient, il aimait les contacts, et chantait et jouait volontiers du violon, notamment à la fin des repas de famille. Il courait tout le temps et portait volontiers une casquette, le dimanche comme en semaine. Sa santé était bonne, mais sur la fin de sa vie, il dû être hospitalisé à *Saales* et à *Saint-Dié* pour des problèmes pulmonaires⁵⁶.

Durant toute ses jeunes années, il vécut au domicile de ses parents, 12 rue de la Gare.

Il avait trente ans quand il épousa *Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE* le 25 novembre 1933, et ma sœur *Claude Marie Paule* est née le 6 juin 1935.

55 *Postes, Télégraphes et Téléphone.*

56 *Peu étonnant car toute sa vie, il avait respiré des produits chimiques de ponçage et peintures de carrosseries au pistolet.*



Figure 42 — 1940. En « permission » à Blâmont chez Henri GUÉRIN (qui prend la photo). De gauche à droite, Marthe, Raoul, Claude, Nénette, Marcelle GUÉRIN, Henriette RINALDI épouse de Jean SCHWARTZEL, Jean SCHWARTZEL, Liliane GUÉRIN. Sans doute est-ce Henri GUÉRIN qui prend la photo.

Mobilisé, il fallut quitter la famille le 1^{er} septembre 1939, incorporé au 20^e B.O.A (Bataillon d'Ouvriers d'Artillerie), une unité de logistique⁵⁷, à Merschweiller, en Moselle où il était chauffeur de son capitaine, un

dénommé *Jean SCHWARTZEL*⁵⁸ de Fraize (Papa disait avoir toujours eu son fusil démonté dans le coffre !). Puis il fut versé le 14 mars au P.A.F. n°3, 753^e compagnie (Parc d'Artillerie de Forteresse) jusqu'à l'armistice avec l'Allemagne qui intervint le 22 juin !

De *Danjoutin*, près de Besançon, où elle était alors cantonnée, sa compagnie se replia⁵⁹ jusque *Lézan*, dans le *Gard*, où il attendit impatiemment la démobilisation afin de pouvoir rentrer chez lui, à Fraize. De ce périple il nous a laissé de ce périple un journal⁶⁰ rédigé au quotidien du 13 juin au 30

57 Il avait déjà 36 ans !

58 Édmond Jean Honoré, (1906–1992) clerc de notaire, fils de Joseph Félix Édmond SCHWARTZEL, notaire à Fraize.

59 On l'a appelé le « repli stratégique » !

60 Rédigé partiellement au crayon de papier, d'une écriture très dense et peu ponctuée, il fut difficile à lire. Voir :

https://yves-bruant.fr/webtrees/custom/bruant/journal_de_raoul_bruant_1940.pdf

octobre 1940. Il apprend que ses frères Abel et Eugène sont réunis dans un cantonnement près d'Agen, dans le Lot. Ses démarches pour les rejoindre à *Prayssas* aboutissent mi septembre et il est démobilisé le 26 du même mois, ce qui ne suffit pas pour pouvoir rentrer, la *ligne de Démarcation*⁶¹ est un obstacle infranchissable pour qui ne possède pas le laissez-passer (Ausweis). C'est alors à trois qu'ils s'efforcent de rentrer à Fraize. Leur trace se perd fin octobre⁶² alors qu'ils sont à Cahors. fallut patienter jusqu'au 26 septembre 1940.

Ils finissent par rejoindre Fraize après avoir passé la ligne de démarcation en fraude et à une date inconnue, à Rolampont, en Haute-Marne. Plus d'un an d'absence cette fois.

De retour à Fraize, la vie a repris son cours, sous l'occupation, puis les Américains sont arrivés et ont chassé les Allemands le 25 novembre 1944.

Ensuite je suis né, le 1^{er} juin 1946⁶³.

Et le *Garage BRUANT* fonctionnait, avec de grandes journées, six jours sur sept, et un dimanche de service⁶⁴ toutes

61 *Qui coupe la France en deux zones : occupée au nord-ouest et libre au sud-est.*

62 *Interruption inexplicée du journal de Papa.*

63 *C'est étonnant et remarquable que tous les enfants nés de la fratrie de Papa, sont nés soit en 1935-36 (Claude, Michèle et Nicole), soit en 1945-46 (Marie-Paule, Yves et Simone), à l'exception de mon cousin Paul qui se singularisa en ne venant au monde qu'en 1950.*

64 *Le Garage était ouvert 7 jours sur 7, mais le dimanche, le service était réduit, essentiellement consacré à la vente du carburant, à des réparations ou dépannages de fortune dont celles des pneus, qui crevaient souvent à cette époque ! Il pouvait servir aussi à rattraper des retards criants, et alors,*

les trois semaines ! Avec ça, peu de vraies vacances. Il y eut,



Figure 43 — 1960. Mécanos et apprentis s'activant autour de la dépanneuse

dès les années 20, en plus de la fratrie, des mécaniciens et apprentis (on disait aussi « commis ») qui ont participé par leur travail au développement du garage. Plus d'une quinzaine d'entre eux sont encore connus⁶⁵.

L'un des plus anciens connu s'appelait *DURAIN*, on l'appelait *Fafousse*. *Michel ORIEL*, il y a encore peu garagiste à *Gerbépal*, en a été l'un des plus jeunes. Au début de la Seconde Guerre mondiale, avant le retour des trois frères mobilisés, c'est *Yvonne* qui a assuré le fonctionnement du garage, assistée du mécano *Pierre DEREXEL*.

épouses et enfants étaient à la pompe. Il faut rappeler qu'avant les années 1970, il n'y avait pas de libre service. En plus de la distribution du carburant, il fallait parfois nettoyer les pare-brises et vérifier les niveaux (eau, huile, freins), avec parfois le bénéfice d'un pourboire...

65 *Dans le désordre : Durain, Georges Olry, Pierre Derexel, Noël Ancel, Jacky Antoine, Jacques Antoine, Hubert Beaux, Roland Claudepierre, Paul Didierjean, Daniel Dufaux, Louis Flayeux, Aimé Mathieu, Marcel Maurice, René Minette, Michel Oriel, Jacky Petitdemange, Richard Petitdemange, Michel Risacher, Philippe Vincent...*

Avec le temps, les activités de mécanique se sont étendues à la représentation des automobiles *CITROËN*, une station de débit de carburant *BP* (servie par les épouses et les enfants), une auto-école et des services de dépannage, de taxi et d'ambulance. Les conditions de travail étaient difficiles car le Garage (qui possédait un service de nuit) était ouvert sept jours sur sept et ne proposait qu'un jour de repos, le dimanche. Les salariés faisaient donc 48 h par semaine. De plus, le soir, il fallait noter ses activités du jour sur un carnet, en vue de la facturation. Les *BRUANT* qui étaient durs à la tâche, pas très pédagogues, laissaient peu de temps à la théorie, mais on apprenait avec eux à travailler et sortir de chez *BRUANT*, avec ou sans le CAP, était une référence dans la région.

Le succès des voitures *CITROËN* était là, après la série des *Tractions*, celle les *DS* et des *ID* (le Garage possédait une *ID19* de « démonstration » qui servait aussi aux déplacements de la fratrie), et surtout la fabuleuse série des 2 *CV* puis *AMI 6*. En ce temps là, il était d'usage de « roder » les voitures neuves, c'est à dire d'utiliser avec douceur les moteurs neufs. Pour cela, les *BRUANT* allaient chercher celles-ci à l'usine *CITROËN*, quai



Figure 44 — Eugène et Raoul à l'atelier.

de Javel, à *Paris*. C'était toute une équipée ! Il fallait partir la veille au soir, prendre le train à Saint-Dié pour ensuite attendre, au buffet de la Gare de Nancy devant un « Viandox⁶⁶ », le train express Strasbourg-Paris qui passait vers minuit. Arrivé à Paris gare de l'est, vers 6 h du matin, le métro emmenait le convoyeur quai de Javel, où étaient les usines CITROËN. Il fallait alors attendre l'ouverture du bureau des livraisons, avant de prendre la route de Fraize au volant du véhicule flambant neuf. Il fallait parcourir près de quatre cent vingt kilomètres, au début à une allure très réduite, ponctuée de fréquents arrêts pour « laisser refroidir » la mécanique ! Ça prenait la journée entière, le client destinataire piaffait d'impatience au bureau du garage à partir de la fin de l'après-midi. Parfois, il accompagnait le fils *BRUANT* qui faisaient le voyage. C'était chacun à leur tour. Moi qui vous raconte cette histoire, j'avais peut-être douze ans quand j'ai été invité à accompagner Papa. Ce n'était pas pour une DS, ni une ID, ni même une 2 CV, c'était pour un camion destiné à la ville de Fraize ! Ce fut un grand souvenir tout même !

Lorsque, en 1952, *Gilbert <Mouky> DENY* devint veuf de *Suzanne Jeanne*, il laissa sa fille *Marie-Paule* en pension chez *Yvonne et Jeannot MELNOTTE* à *Plainfaing* où elle était scolarisée. En passant tous les samedi soirs par « La côte » commune de La Houssière, pour visiter son vieux père, il

66 *Boisson à l'eau chaude et aux extraits de viande, alors à la mode, que Papa s'offrait à cette occasion...*

venait à Plainfaing voir sa fille. Il profitait de ces voyages pour rapporter de la Préfecture d'Épinal et déposer au Garage BRUANT les « cartes grises » des nouvelles voitures vendues.

En plus de la mécanique et carrosserie automobile, de la vente de voitures neuves, du débit de carburant et du lavage, les BRUANT assuraient des services d'ambulance (ils avaient dû passer les diplômes de secourisme nécessaires), de taxi, et d'auto-école dont *Abel* s'était vite assuré l'exclusivité. Sur la fin, diminué, il prenait place à l'arrière de la voiture école et sa femme, *Madeleine*, faisait alors office de moniteur à l'avant.

Les agrandissements du garage

L'atelier d'origine s'est fait petit, d'autant que s'y stockaient souvent des cartons de bidons d'huiles et des piles de pneumatiques⁶⁷. Il fallait de la place pour les établis des ouvriers et apprentis, et l'on construisit, par derrière, à la place du potager de *Maria*, un nouvel atelier de près de cent mètres carrés, doté, au fond, d'une forge et enclume, d'établis tout le long de la baie vitrée vers l'est et d'un grenier de stockage⁶⁸. Depuis le passage sur le côté de la maison, en traversant l'ancien atelier, on pouvait amener des voitures dans ce nouvel espace.

67 *Un soir, catastrophe, mon cousin Paul, peut être âgé de quatre ou cinq ans, avait disparu ! Vous imaginez sans peine que tout le monde s'est mis à le rechercher ! Ce fut après un long moment qu'il fut retrouvé, endormi, au fond d'une de ces piles de pneus !*

68 *Dans ce grenier, Raoul avait aménagé un pigeonnier.*



Figure 45 — 1965. La maison PIERRAT à gauche, la station-service BP et le Garage BRUANT, à droite.

Après que les BRUANT aient acheté la propriété PIERRAT⁶⁹, ils disposèrent de plus de latitude pour des extensions. Ce furent la station service BP, abritée sous un couvert

bétonné, puis, en extension vers l'ouest, un nouvel atelier de cent-cinq mètres carrés auquel on accédait par le fond et qui pouvait être un tant soit peu chauffé⁷⁰. Il comprenait une station de graissage pneumatique avec ponts élévateurs. Derrière, fut bétonné et couvert un espace pompeusement appelé « station de lavage ».

Dans le sous-sol de la maison PIERRAT, Raoul aménagea un atelier de peinture. C'était un simple espace assez bien éclairé, et sans trop de courants d'airs, mais sans aucune protection pour lui qui y a respiré les résidus de ponçages et les vapeurs de toutes les teintes de peintures qu'il appliquait au pistolet. Comme si le lait qu'il buvait et les boules de coton dont il se garnissait les narines étaient une protection efficace ! Et que de fois il a dû poncer à nouveau et repeindre,

69 Plus tard que 1936, car sur le recensement de population de 1936, Émile Julien PIERRAT habitait encore là.

70 L'hiver, on allumait des poêles où brûlait l'huile de vidange stockée durant l'année. Quand ce fut interdit, dans le courant de la décennie, on y brûla du fuel.

après qu'un vol de moucheron soit venu se poser sur une peinture fraîche !

Il faut aussi mentionner, derrière la maison PIERRAT à laquelle il appartenait, un grand hangar de bois dans lequel avaient été aménagées deux (ou trois ?) emplacements de parking fermés qui étaient loués à l'année.

Derrière le tout, jusqu'au bord de la Meurthe qui délimitait le fond de la propriété, se trouvaient encore une bonne dizaine d'ares de jardins potagers que se partageaient les épouses.

Le déclin du garage

Le 1^{er} avril 1965, *Abel*, manifestement atteint par la maladie d'Alzheimer, a vendu ses parts du garage à *Eugène* et *Raoul*.

Puis, en 1968, vint le moment pour les *BRUANT* de confier le bail de location-gérance du fonds de commerce de garage à *Michel CHAUNAVEL*. Insatisfaits, le 7 octobre 1969, ils ont vendu l'ensemble à *Marcel MAURICE*, un ancien mécano du *Garage*, qui l'a fait fonctionner jusqu'en mai 1997⁷¹. S'y ouvrirent ensuite les charcuteries *FERRY*, puis *ONDINE*. Simple passage du cambouis au saindoux en somme !

La retraite courant 1968

Ce fut pour *Raoul* la retraite à *Clairegoutte* dans la maison de famille de *Nénette*. Trente longues et heureuses années dont

71 Il avait cessé la distribution du carburant, et était passé de CITROËN à PEUGEOT.

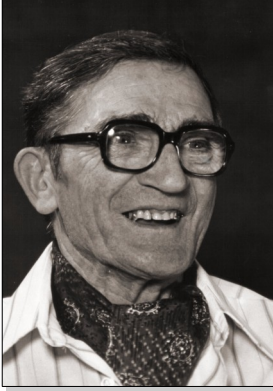


Figure 46 — Un retraité heureux !

Papa a bien profité, avec promenades, entretien de la propriété et du potager. Il étaient très heureux aussi, lui et Maman, d'accueillir les petits-enfants pour des semaines de vacances. Mais surtout, Papa participait avec les clubs *Mosaïc* et du *Troisième âge* à des séances hebdomadaires de gymnastique, à des chorales, des groupes de théâtre, des voyages (avec Maman) et rencontrait beaucoup de monde.

Il adorait danser, se déguiser, et on l'a connu gendarme dans « La Madelon » en 1982, clochard en 1983, chinois à l'occasion du carnaval 1986, et aussi maharaja, pêcheur de moules et conteur vosgien...

Papa et Maman ont eu grand plaisir à réunir la famille, en 1983 notamment pour fêter leurs noces d'or, puis, en 1993, pour leurs noces de diamant.



Figure 47 — Raoul, conteur vosgien !



Figure 48 — 1983. La famille réunie pour fêter les noces d'or.



Figure 49 — 1993. La famille réunie pour fêter les noces de diamant.

Hélas, à Pâques 1998, Maman ne pouvait plus s'occuper seule de lui. Les symptômes de ce que l'on n'osait guère appeler la maladie d'Alzheimer se faisaient de plus en plus évidents. La mort dans l'âme, Maman, ma sœur et moi avons dû nous résoudre à le placer à la maison de retraite de Fraize.

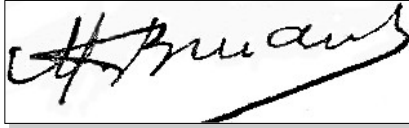
Il y partageait une chambre double avec *Marcel BATOZ*. Celui-ci, également mécanicien, dépannait vélos et mobylettes à deux pas du *Garage BRUANT* et tout les soirs, il venait avec un bidon acheter de l'essence pour ses travaux de nettoyage du lendemain. C'est dire qu'ils se connaissaient bien. Mais, lui aussi était « perdu », et dans cette petite chambre, ils ne se sont jamais « rencontrés » !

Maman allait rendre visite à Papa tous les après-midi. Quand elle entrait dans sa chambre, son regard s'illuminait, le temps de dire « Tiens, tu m'as trouvé ? », et puis s'éteignait, pour le reste de l'après-midi.

Un jour pourtant, on était allé lui rendre visite en famille avec *Laure* et son petit *Arthur*, âgé de quelques semaines. On le lui avait tenu sur les genoux, un peu méfiants, quand, de façon tout à fait impromptue et s'adressant à *Laure*, il a clairement déclaré « Comme il te ressemble ! ». Ce furent, je crois, parmi ses tout derniers mots.

Il s'est paisiblement éteint dans son sommeil, quelques semaines plus tard, le 3 octobre 1998. Il avait quasiment 95 ans.

Maman NÉNETTE




Née le 17 décembre 1913 à *Fraize*, décédée à *Fraize* le 13 septembre 2017, fille de *Eugène* et de *Maria Marthe Antoinette DIDIERGEORGES*, elle épousa *Raoul Gontran BRUANT* (né à *Fraize* le 4 novembre 1903, baptisé à *Anould* le 25 mai 1915, garagiste à *Fraize*, fils de *Eugène Paul Théodore* et de *Maria Amélie GUERY*).

Maman était très aimante, très affectueuse, mais aussi très sévère. Poussée par son père, elle avait fait de brillantes études à l'école de *Fraize*, et manqua de peu d'être reçue première du département des Vosges au *Brevet* ! Comme son père n'a pas accepté qu'elle entre à l'École Normale d'*Épinal* pour devenir institutrice⁷², elle resta à la maison, assistant avec sa mère dans le service aux « *propriétaires* ». Je ne sais pas comment elle rencontra Papa ni comment mon grand-père s'est arrangé avec le père *BRUANT*, mais le mariage a été célébré le 25 novembre 1933 avec un contrat de mariage signé chez maître *PLANTÉ* où travaillait sans doute *Toto*.

72 « *J'ai les moyens d'entretenir deux femmes à la maison en attendant qu'elle se marie !* », avait-il rétorqué à la directrice de l'école de *Fraize* venue plaider l'inscription !

À partir de ce jour, ils ont vécu dans une chambre de la maisonnette qu'occupaient déjà mes grands-parents. Ils prenaient sans doute tous leurs repas ensemble.

Ma sœur *Claude* vint au monde le 6 juin 1935. C'était un très gros bébé de près de cinq kilogrammes, et l'accouchement, sur place, fut très difficile. Il n'y eut pas trop de la sage femme et du médecin, ni des médicaments que Papa partit en catastrophe chercher, de nuit, à *Bruyères*, pour venir à bout de l'hémorragie qui faillit mal se terminer... Enfin, *Claude* prit place, avec eux, dans la petite chambre de ses parents. Mais pourquoi donc sont-ils restés là, si entassés ?

Pour cause de Seconde Guerre mondiale, Papa fut absent de la maison de septembre 1939 à novembre 1940. En 1943, l'appartement que madame *LORIN* louait devint enfin vaquant⁷³. Papa et Maman ont alors pu le louer et s'y installer. *Claude*, qui avait huit ans, eut enfin une chambre à elle (mais il y avait des barreaux à la fenêtre⁷⁴ !)

La guerre passée, je vins au monde le 1^{er} juin 1946, au milieu de toute une flopée de naissances dans le monde et près de soixante cette année là à *Fraize*. On appela ça le « baby boom », et le retour des prisonniers d'Allemagne y était pour beaucoup ! Bien que gros bébé aussi, ma naissance s'est

73 *Mme PIERRAT et son mari l'occupaient jusque là. Devenant directrice de l'école primaire de filles, elle obtint un appartement sur place, au-dessus des classes.*

74 *Il se peut que, ce rez-de chaussée ayant servi d'étude aux notaires MENGIN qui s'y sont succédé, cette pièce ait servi de remisage pour les archives et ait dû être protégée par des barreaux ? C'est en tout cas la seule pièce de la maison ainsi protégée.*

beaucoup mieux passée que celle de *Claude*, Maman ayant pris soin d'aller accoucher à la maternité de madame RUYER, à l'époque au-dessus de la maison du boulanger BONNECHAUX (6 rue de la Gare, aujourd'hui rue du Général Ingold, au-dessus de la boulangerie BARBE⁷⁵).

Il n'y avait que quatre pièces dans cet appartement, et mon petit lit prit naturellement place dans la chambre de mes parents. Il y resta jusqu'en 1954, quand le *Garage BRUANT* a repris aux GÉLIOT⁷⁶ la maison PIERRAT⁷⁷.

Nous allâmes donc nous y installer, à l'étage. C'était très vaste et très haut de plafond⁷⁸. Le mécanisme des stores, notamment, laissait partout passer l'air de l'intérieur à l'extérieur. Imaginez le froid l'hiver alors que le poêle à feu continu du couloir, sensé chauffer tout l'appartement, peinait à rester tiède ! Mais enfin, à huit ans, j'y avais ma propre chambre dont une porte, toujours restée entr'ouverte, donnait dans celle de Maman et Papa. Ainsi je m'endormais, bercé par ses ronflements. *Claude* avait sa chambre tout à l'autre bout de l'appartement, entre la salle de bains — oui monsieur ! — et

75 *Spécialiste des pâtés lorrains !*

76 *Qui l'avaient en location pour y loger des cadres. Le dernier à loger à l'étage fut Mr DELPLACE, chef de l'harmonie municipale.*

77 *Ils avaient eu l'opportunité d'acheter cette maison — construite en 1907 ou 1908 par le fils du notaire PIERRAT, notaire lui-même — et le terrain environnant. On l'a d'ailleurs toujours appelée « maison PIERRAT ». L'oncle Abel en occupait le rez-de chaussée, tandis que Eugène habitait, lui, au-dessus du garage, c'est à dire où vivaient avant les grands-parents BRUANT. Les trois frères étaient ainsi réunis.*

78 *Trois mètres vingt, si je me souviens bien.*



Figure 50 — La maison du temps du notaire PIERRAT

les WC. Comme elle était interne à Mulhouse, elle y a, je crois, passé assez peu de temps. Parlons-en de la salle de bain ! Froide comme le reste de l'appartement elle était équipé d'un chauffe-eau à bois qu'il fallait allumer en début d'après midi pour pouvoir en tirer de l'eau chaude le soir, autant

dire qu'on a principalement continué à se débarbouiller sur l'évier de la cuisine, en faïence blanche (on ne disait plus pierre à eau, réservé au grès) et doté d'un « Cumulus », autrement dit d'un chauffe eau électrique à capacité réduite. Pas question de douche ni de bain, on se frictionnait au gant de toilette !

Mais d'abord, avant de déménager, il fallut tout remettre à « neuf ». Lessiver, badigeonner les plafonds, repeindre les boiseries, Papa qui faisait ça après ses journées de travail à l'atelier n'en pouvait plus. Maman, elle, s'était attaquée à l'arrachage des vieux papiers peints, armée d'une éponge humide et d'une spatule. Du haut de mes huit ans, je ne pouvais pas beaucoup aider ! Puis Papa et Maman eurent, après avoir fait les choix, tenant compte des coloris et des prix

dans de grands catalogues, à coller ces nouveaux papiers. Les lès de l'époque, humides de colle et lourds de leurs près de trois mètres de long, se déchiraient facilement ; imaginez Papa, du haut de son escabeau, s'énervant et jurant plus souvent qu'à son tour !

Un oncle de Papa, qu'on appelait l'oncle *Charles*⁷⁹ ou de son surnom « *Chnigatte* », ancien menuisier/charpentier, avait équipé le grenier, annexe de l'appartement, d'étagères. Il avait aussi bricolé des cloisons en isorel pour couper les courants d'air, dont une qui séparait l'appartement de l'énorme cage d'escalier et l'autre (démontable s'il vous plaît) qui coupait la vaste cuisine en deux — la cuisinière, le bahut qui supportait le poste de TSF et la table d'un côté, au chaud, l'évier hélas et le réfrigérateur de l'autre !

Papa travaillait, mangeait, se débarbouillait et dormait, j'exagère à peine. Maman qui régentait tout à la maison faisait tout le reste : ménage, couture, cuisine, jardinage⁸⁰... Ils étaient très casaniers et recevaient peu, pour ne pas dire : pas du tout. Il faut rappeler que jusqu'en 1940, à peu près tous les repas dominicaux se prenaient en famille chez les grands- parents, rue de la Gare. Après la guerre, ce fut plutôt rue de l'église que se prenaient les repas du dimanche. Maman, par nature réservée, fréquentait peu le monde en dehors de la famille proche. Elle était de plus toujours soucieuse de la santé de sa mère. Quant-à Papa, beaucoup plus extraverti, il n'avait pas

79 *C'était le mari de Joséphine GUERY, sœur de Maria, et père d'Élie DELÉTANG.*

80 *Mais Papa béchait !*

toujours assez de temps pour se reposer. Alors l'attrait des sorties, bals (voire costumés), rencontres, s'estompa bien vite.

L'appartement de la rue de la Gare, je l'ai dit, était vaste et difficile à chauffer l'hiver. C'est pourquoi on vivait essentiellement en famille dans la grande cuisine⁸¹ où je faisais mes devoirs, où Maman cuisinait et servait les repas, où elle faisait son repassage, cousait et tricotait. De celle-ci qui avait deux fenêtres dont une donnait sur la station service, une porte ouvrait dans une pièce que Maman appelait « chambre ancienne » à cause de son ameublement. C'est elle qui servait de salle à manger dès que la cuisine n'était plus adaptée, autrement dit quand on était un trop nombreux ou, surtout, si Maman recevait !

Il y avait aussi une vraie — immense — « salle à manger », encore plus glaciale que le reste de l'appartement, car elle était orientée au nord-est et on n'y entrait jamais. Je ne me souviens que de deux repas pris dans cette salle à manger : l'un à l'occasion des fiançailles de Claude et Jean et l'autre à celle de ma communion ? Les repas pris au chaud dans la cuisine étaient notre quotidien et nous convenaient parfaitement.



Figure 51 — Fiançailles de Claude et Jean DELUCE dans la grande salle à manger.

81 Réduite l'hiver comme je l'ai dit.

Maman était bonne cuisinière et savait apprêter tout ce que qu'elle trouvait sur place : les légumes dans ses carrés de jardins potagers et les lapins, c'était alors à Papa de les tuer et dépouiller, dans ses clapiers. Maman n'a jamais eu de poules, celles de ma grand-mère rue de l'Église pondant suffisamment. Quant à la viande rouge, elle était réservée, comme les pâtisseries, aux week-ends et fêtes. En ce temps-là, la prudence était de règle, et l'été s'écoulait au rythme des récoltes de fruits, de confitures et de la pasteurisation des bocaux, surtout ceux de haricots.

Bien que vivant au même endroit, rue de la Gare, les trois frères BRUANT, se voyant en longueur de semaines, n'éprouvaient pas le besoin de se rencontrer en plus le week-end, et je n'ai pas le souvenir de repas pris en commun⁸² ? Chaque année, à tour de rôle, l'une des trois familles avait en charge l'organisation de la célébration de la fête de la Saint-Éloi, patron (entre-autres) des mécaniciens. C'étaient surtout les apprentis et les mécanos qui étaient invités et à qui on servait un bon café accompagné d'une part de tarte ou de brioche. Paternalisme, oui, gabegie, non !

Maman ne manquait pas, chaque jour, de faire un saut, comme elle disait, rue de l'Église, pour s'occuper de la santé souvent chancelante de sa mère⁸³, et donner, en cas de besoin, un coup de main pour l'entretien de la *Propriété*. Elle

82 *Hors fêtes de familles, comme communions, fiançailles...*

83 *Ça ne suffisait pas toujours puis qu'il arrivait que mon grand-père vint rue de la Gare chercher de l'aide à la maison en disant « venez-voir comme elle est ! ».*

s'occupait aussi de son grand jardin potager, derrière la maison *PIERRAT* (le terrain allait jusqu'à la Meurthe). Quand la distribution du carburant ne l'occupait pas, elle pouvait se consacrer aussi à son ménage, ses coutures et tricots. Enfin, s'il lui restait un peu de temps, elle lisait, ou remplissait des grilles de mot-croisés et fléchés.

La vie à la maison était plutôt laborieuse. Papa avait des grandes journées au garage, six jours par semaine. Il travaillait de plus un dimanche sur trois puisque le Garage ne fermait jamais. Quant à Maman, elle consacrait beaucoup de son temps à ses parents, et de fait, aux *Propriétaires*. Elle faisait son possible avec les potagers pour dépenser un minimum et cousait nos vêtements. Elle « ménageait ». Je crois qu'elle n'était pas aussi pieuse que Papa, mais ne manquait, malgré tout, jamais la messe dominicale.

Quand vint l'heure de la retraite de Papa, en 1968, tous deux sont allés s'installer dans la maison de *Clairegoutte*, alors propriété de mon grand-père *Toto*, qu'ils venaient de faire réaménager à leur idée.

C'est en mai 1971, alors que ma grand-mère se trouvait une nouvelle fois hospitalisée à l'hôpital de *Ravenel*, que mon grand-père a quitté la maisonnette de la rue de l'Église pour venir s'éteindre à *Clairegoutte*. Son hospitalisation terminée, ma grand-mère n'est pas non plus retournée rue de l'Église. Papa et Maman l'ont gardée avec eux, à *Clairegoutte*.

Un an plus tard, un dimanche matin de juillet 1972, alors que Papa et Maman rentraient de la messe, ils l'ont trouvée

morte, pendue dans l'escalier. Le médecin de famille, appelé sur place, conclut à une crise cardiaque, « pour éviter les histoires » : il fallait que tout se passe comme il convenait, sans faire intervenir les gendarmes, afin que les obsèques puissent se dérouler à l'église, sans heurt ni murmure.



Figure 52 — Des années de bonheur !

Déchargés du souci des parents, Papa et Maman, pressés par *Claude* et moi, ont pu, enfin, profiter un peu de la vie et faire, plusieurs années de suite, des voyages organisés, en *France* et même en *Corse*, ce pour quoi ils ont pris l'avion, et ils ont passé ensemble vingt-cinq très bonnes années.

Maman n'eut jamais d'ennuis de santé, et n'a connu de l'hospitalisation que celle nécessaire, en 1980, à l'opération de la cataracte où on lui posa des cristallins artificiels. Papa eut plus de soucis avec ses poumons qu'il avait abîmés en enduisant et peignant des carrosseries sans équipement de protection. Et toujours Maman était à son côté et lui rendait visite quotidiennement s'il était hospitalisé.



Figure 53 — Les noces de diamant en 1993

Les enfants de *Claude, Anne Sylvie*, puis mes filles *Laure et Gaëlle*, ont passé chaque années, des semaines mémorables à *Clairegoutte*, où Maman et Papa faisaient preuve à leur égard d'une patience que j'envie.



Figure 54 — Les noces d'or en 1983

Maman, sur l'insistance de Papa, avait eu son permis de conduire en 1933, mais c'était toujours lui qui conduisait la petite *Ami 6* puis *Renault 5* qu'ils utilisaient pour leurs activités locales. Un beau jour des années 1970, *Claude, Jean* et Papa ayant insisté pour que Maman se remette à la conduite, l'ont installé, derrière la maison, au volant de l'*Ami6* (c'était encore elle à l'époque). Chacun y allant de ses encouragements (passe la vitesse, embraye, accélère), on s'attendait à voir la voiture bouger, mais rien ne se passa. Vérification faite, un cardan était cassé ! Ce fut la dernière fois que Maman s'assit derrière un volant.

Après avoir fêté leurs noces d'or en familles en 1983, il ont à nouveau réuni tout le monde autour d'eux pour leurs noces de diamant en 1993.



Figure 55 — Repas des 90 ans, avec sa copine *Marthe COLIN*.



Figure 56 — Le plaisir du jardinage

Peu à peu, Maman a pris en charge de plus en plus de choses à **Clairegoutte**, notamment à partir de 1997, quand Papa a commencé à présenter les premiers signes de la maladie d'Alzheimer. Hospitalisé à Pâques 1998 à l'EHPAD de Fraize, il y est mort en septembre. Bien que l'aller-et-retour, à pieds, représentait quatre kilomètres, Maman n'avait pas manqué une seule après-midi de visite.

Toute sa vie a été émaillée par les naissances de petits et arrières petits-enfants : chez **Claude** : **Anne** en 1961 et **Sylvie** en 1970, chez moi, **Yves** : **Laure** en 1972 et **Gaëlle** en 1974, chez **Anne** : **Claire** en 1986 et **Jérôme** en 1990, puis chez **Laure** : **Arthur** en 1997 et **Lou** en 2003 et enfin chez **Gaëlle** : **Nicolas** en 2011 et **Zoé** en 2015.

Devenue veuve à 85 ans, la solitude dans la grande maison de **Clairegoutte** lui a beaucoup pesé. Elle y était pourtant bien entourée par les voisines et aussi les deux locataires des petits appartements, **Daniel GOLLETTE** à l'étage, et **Daniel GODEL** au rez-de-chaussée. Elle appréciait beaucoup les visites que **Claude** et **Jean** lui faisaient, moi plus rarement, car je travaillais encore, et la route de **Paris** était longue...

Quand en 2005 j'eus l'opportunité de prendre ma retraite, les choses changèrent, et je vins de plus en plus souvent passer

quelques jours avec Maman. Quand sa vue se mit à vraiment baisser (DMLA), j'en vins à penser à un éventuel retour définitif à *Fraize*, ce pour quoi je me décidai début 2007. Un jour, faisant tous deux des courses dans *Saint-Dié*, elle trébucha et tomba, se brisant le col du fémur ! On la crut perdue, mais, équipée d'une broche, d'un plâtre et de béquilles, elle vaquait de nouveau dans sa maison au bout de quelques jours. Moi, je bougeais alors beaucoup, allant ici ou là, en voiture, et Maman supportait mal ces déplacements, toujours inquiète, impatiente de mon retour et craignant toujours qu'il soit « arrivé quelque chose ».

On lui fit une belle fête en 2003, pour ses 90 ans, à l'occasion de laquelle je lui offris un portrait de Papa réalisé par mon ami le peintre *Siméon Colin*.



Figure 57 — Maman aux
cousinades de 2009.

Elle décida alors, en 2007, de rejoindre à son tour l'EHPAD de *Fraize*, où elle n'imaginait pas qu'elle passerait près de dix ans.

Vivant à *Clairegoutte*, j'allais lui rendre visite presque tous les soirs. Le dimanche, nous allions déjeuner avec elle, ou j'allais la chercher pour qu'elle partage notre repas à *Joselyne* (qui m'avait rejoint) et à moi, à *Clairegoutte*. Quelle fête c'était pour elle lorsque les petit enfants étaient là ! Vous l'auriez vue, plus que centenaire, jouer à cache-cache ou se déplacer à quatre pattes avec *Arthur*, *Lou*, *Nicolas* et même *Zoé* qui s'en souviennent.

En 2009, elle avait participé avec beaucoup de bonheur aux *cousinades* de la famille *BRUANT* qui avaient réuni presque tous les cousins, cousines et leurs enfants à Fraize.



Figure 58 — Le 30 juillet 2010, à la mairie de Fraize.
Remariage de Yves *BRUANT* et Joselyne *CHARLIE*

Et elle était bien fière et heureuse à l'occasion de mon remariage avec *Joselyne* le 30 juillet 2010.



Figure 59 — Les 100 ans

En 2013, tous ses proches et ses amis s'étaient réunis au restaurant pour ses 100 ans, et *Mireille*, ma belle-mère, accompagnée par *Jean-Jacques* et *Betty*, frère et belle-sœur de *Joselyne*, avaient fait le déplacement depuis la Marne.

Tous réunis pour les 100 ans, de gauche à droite premier rang : *Yves BRUANT*, *Louissette BALTHAZARD* voisine, Maman et *Nicolas GUINVARC'H*, son arrière petit fils sur ses genoux, *Huguette DELUCE*, *Lou YÜKSEL*, *Mireille CHARLIER*, *Régis GUINVARC'H*, *Joselyne CHARLIER* et *Jérôme BORDIER*. Au second rang, dans le même sens, *Raoul VINCENT*, filleul de Maman et *Josette* son épouse, *Jérôme LUDRY*, *Claude BRUANT*, *Jean* et *Sylvie DELUCE*, *Franck LENOIR*, *Anne DELUCE*, *Claire LUDRY*, *Gaëlle* et *Laure BRUANT*, *Arthur YÜKSEL*, *Christian LUDRY*, caché, *Sarah* et *Anthony LEGRAND*, *Jean-Jacques CHARLIER* et *Betty HUTASSE*.

Bien sûr, ses anniversaires à 101, 102 et 103 ans furent aussi, quoique en compagnie plus réduite, chaleureusement fêtés en famille et aussi à l'EHPAD.

Mais plus le temps passait, plus la vie lui était pénible. La dernière année, accablée de douleurs⁸⁴, elle n'aspirait plus qu'à la mort qui vint la prendre, dans son sommeil, le 13 septembre 2017.

Trois mois plus tard, elle aurait eu 104 ans, et dans l'arbre généalogique de la famille, qui compte pourtant plus de 5 500 individus, c'est elle qui a eu la vie la plus longue !



84 *On n'en a pas su la cause, Maman ne voulant pas être hospitalisée pour passer les examens prescrits.*

Et moi

Après avoir exploré mes racines, il me reste à raconter comment, à mon tour, je me suis inscrit dans cette lignée familiale.

Yves BRUANT

Je suis né, à Fraize, le 1^{er} juin 1946, fils de Raoul Gontran (1903 –1998) et de Marie Marthe Marcelle <Nénette> CLAUDE (1913 – 2017) qui s'étaient mariés le 1933



Je n'ai qu'une sœur, de onze ans mon aînée, Claude Marie Paule (1935), épouse de Jean DELUCE (1934), parents de deux filles : Anne, ma filleule, née en 1961 et Sylvie, née en 1970.

J'ai épousé Joselyne Marcelle Marie-Louise CHARLIER (1948), fille de Gabriel Georges Marius et de Mireille Marthe POTDEVIN, une première fois le 7 septembre 1968 à Reims, puis, après un divorce de vingt-six ans prononcé à Meaux en 1984, une seconde fois le 30 juillet 2010, à Fraize... Et nous avons eu deux filles dont nous sommes très fiers :

♀ Laure Marcelle Mireille (1972)

divorcée de Kenan YUKSEL dont elle a eu Arthur en 1997 et Lou en 2003.

♀ Gaëlle Patricia Élisabeth (1974)

pacsée avec Régis GUINVARC'H, dont elle a eu Nicolas en 2011 et Zoé en 2015.

Arthur, marié en 2023 à *Mathilde DOS-SANTOS*, m'a offert le bonheur de devenir arrière-grand-père avec la naissance de leur petite *Alma*, le 23 février 2025.

Mon enfance rue de l'Église

J'ai failli ne pas exister, car, le jour de la *libération de Fraize*, le 24 novembre 1944, un obus allemand est tombé pile à l'endroit où mes parents, quelques minutes plus tôt, surexcités par l'arrivée des Américains mais contre toute prudence, commentaient l'événement avec *Marie FOUCAT*, une voisine.



Figure 60 — Je suis né dans un chou !

Papa avait quarante-trois ans et Maman trente-trois lorsque je suis né, le 1er juin 1946, en plein baby-boom — dans un chou, comme il se doit. Ce fut la fête puisque, dans toute la famille des *BRUANT*, j'étais le premier garçon. Une grande sœur de onze ans, *Claude Marie Paule*, m'attendait impatiemment ! J'ai eu pour marraine *Yvonne BRUANT*, sœur de Papa, douce et aimante⁸⁵, et pour parrain *Henri SIMON*, cousin germain de Maman. Lui n'a jamais eu beaucoup de temps à me consacrer, mais je lui dois

85 *Épouse de Jean MELNOTTE, pâtissier à Plainfaing, elle me donnait souvent des plaques de chocolat dans lesquelles on trouvait des images à coller dans des albums.*

presque toute la bibliothèque qui a bercé mon imagination jusqu'à l'adolescence.



Figure 61 — Un beau bébé non ?

Papa m'appelait *Timy* ! Je ne sais d'où m'est venu ce sobriquet que seul Papa utilisait à la maison. Au *Garage BRUANT* bien sûr, tout le monde m'appelait comme Papa : *Timy*, et ceci jusqu'à mon adolescence. À Fraize, seuls *Jacky BRULTEY* et *Paul DIDIERJEAN* ont

continué à m'appeler comme ça !



Figure 62 — Mes grands-parents paternels, Maria GUERY et Paul BRUANT, en 1942 ou 1943.

Je n'ai pas connu, hélas, mes grands-parents paternels : ni *Paul* décédé en décembre 1943, avant ma naissance, ni *Maria*, morte en septembre 1949 quand j'avais à peine trois ans.



Figure 63 — Un bon moment de tendresse

J'avais une grande sœur, *Claude*⁸⁶, mais durant ma tendre enfance, elle était interne à *Saint-Dié* pour ses études secondaires. Puis, ce fut mon tour d'être interne à *Épinal* tandis qu'elle poursuivait ses études d'*Assistante Sociale* à *Mulhouse* où elle rencontra *Jean DELUCE*, qu'elle épousa.

Bien sûr, elle revenait les week-ends (un sur deux), et il y a eu les étés, mais, avec nos onze ans d'écart et nos devoirs respectifs à faire, nous n'avons jamais pu nouer la complicité qui aurait été de rigueur entre frère et sœur. Ça nous a beaucoup manqué, et ça nous pèse encore.

J'ai donc été élevé quasiment en fils unique, entre mes parents et mes grands-parents maternels, car nous habitons à la même adresse, au 14 de la rue de l'Église.

Mes parents louaient en effet, depuis 1943⁸⁷, un appartement dans la grande maison *MENGIN* derrière laquelle se



Figure 64 — Autre bon moment, avec un cabri, dans le parc, en 1947

86 Cette photo a une histoire curieuse puisqu'elle fut prise — en noir et blanc — par un soldat Allemand de passage

87 Il ont vécu auparavant pendant dix ans dans une chambre de la maisonnette de mes grands-parents, chambre qu'il partageaient de plus avec Claude, née le 6 juin 1935.

trouvait la maisonnette de mes grands-parents. Il comportait quatre pièces principales. La cuisine, au sol dallé de grès, et la petite chambre de Claude⁸⁸, dont les fenêtres étaient condamnées par des barreaux, donnaient sur l'arrière, au nord, sans soleil. À l'avant, deux belles pièces, chacune avec deux fenêtres, étaient séparées par un couloir qui les desservait et menait de la rue à la cuisine.

D'un côté, la salle à manger, dont je me souviens surtout parce qu'elle était entièrement lambrissée de placards⁸⁹ et qu'elle était le théâtre de parties acharnées de Nain Jaune avec les grands-parents et des voisins, les soirs de réveillon⁹⁰. De l'autre côté, notre grande chambre, à mes parents et à moi, dont je n'ai quasiment pas de souvenir — sinon qu'on m'y envoyait me coucher justement quand les réveillons battaient leur plein et que j'avais, plus que tout, envie de rester !

En sous-sol, il y avait des caves voûtées, avec des emplacements — qu'on appelait en patois « hamborés » —, séparés par des cloisons de planches, où on entreposait le charbon et les pommes de terres. Cet appartement, qui faisait

88 Une porte condamnée donnait accès direct sous le porche.

89 Une porte condamnée menait à l'arrière cuisine de Madame LORIN.

90 C'était peu après la guerre. Les soirées réunissaient des voisins, notamment les COLIN, Louis et Marthe, Militine DAUBINÉ, mes grands-parent, Papa et Maman bien sûr, et probablement Claude. Je conserve précieusement ce jeu de Nain-Jaune de l'époque, et il est toujours utilisé, pour moi qui ne suis pas joueur, avec grand bonheur. Il contenait un assortiment de jetons dépareillés, et, pour palier à leur nombre insuffisant, Maman avait découpé des carrés de carton marqués 100 et 50. Un soir, ma grand-mère qui perdait beaucoup, s'éclipsait régulièrement pour aller dans la pièce voisine se couper des « faux » cartons supplémentaires, qui sont, eux-aussi, toujours là !

partie de ladite grande maison, donnait sur la rue par une grande cour ombragée de marronniers. Un passage cochier la reliait à une autre cour, derrière, bordée à droite d'un gros bâtiment qui servait en son temps de garage à calèches et où se trouvait encore l'écurie désaffectée. À gauche était la maisonnette⁹¹ où habitaient mes grands-parents maternels⁹².



Figure 65 —Mes grands-parents maternels, Eugène CLAUDE et Marthe DIDIERGEORGES

C'étaient *Eugène CLAUDE* que j'appelais « *Pépère* » et *Marthe DIDIERGEORGES* que j'appelais « *Marraine*⁹³ », car elle

91 Elle était assez misérable, et n'avait aucun confort. Les toilettes étaient dans une baraque, à l'extérieur. Il s'y trouvait une grande buanderie qui servait aux propriétaires l'été. L'hiver, mon grand-père y installait un alambic pour distiller les fruits qu'il recueillait, quetsches et mirabelles surtout pour en faire de la « goutte ».

92 J'imagine qu'ils étaient logés gratuitement en échange des services rendus tout au long de l'année.

93 Elle était la Marraine de ma sœur Claude qui s'adressait donc à elle en disant « marraine ». Que voulez-vous, moi, l'imitant, je disais aussi

était la marraine de *Claude*. Je les ai fréquentés quotidiennement jusqu'en 1954⁹⁴.



Figure 66 —Marraine-Grand-Père

La mère de Marraine, mon arrière grand-mère donc, vivait avec eux depuis son veuvage, en avril 1943. Je l'appelais « *Marraine-Grand-Père* »⁹⁵, mais je conserve assez peu de souvenirs d'elle. Elle est morte à quatre-vingt-quatre ans, et était sans doute trop âgée pour attirer le petit garçon de huit ans que j'étais alors. Dans ses dernières années, elle reçut à plusieurs reprises l'extrême onction. Maman racontait que la dernière fois, semblant inconsciente, elle était demeurée le dos tourné à l'abbé qui officiait. Après son départ, elle se retourna et déclara à Marraine et Maman, éplorées, qui se trouvaient à son chevet : « Il a tro bin pus djà qu'lo curé ! », patois vosgien qu'elle parlait couramment et qu'on m'a traduit par « Il est bien plus mignon que le curé ! ».

Toute la propriété constituait un immense terrain d'aventures avec des dépendances où Pèpère empilait son bois de chauffage, une écurie, des greniers. Il y avait aussi des carrés de jardins potagers que Marraine et Maman s'usaient à bêcher,

Marraine ! Jamais je n'ai dit « mémère ».

94 *Quand nous déménageâmes pour aller habiter à côté du Garage, dans la maison PIERRAT, rue de la Gare.*

95 *C'est ma sœur qui l'appelait comme ça, et du coup, moi aussi !*

ensemencer et désherber, des allées. Au fond s'étendait un grand parc avec de beaux arbres et une pelouse que mon grand-père entretenaient avec soin.

Ah le bois de chauffage, toute une aventure ! Laissez-moi vous la conter : Elle commençait par l'abattage des arbres dans les haggis. Puis, quand les propriétaires étaient absents, arrivait la remorque qui transportait quelques stères de ce bois, souvent encore vert, mais coupé en bûches de un mètre. Il fallait alors les décharger et les empiler à l'abri de la pluie, sous l'avent de la cour. Si je n'étais pas à l'école, je ne



Figure 67 — Assis sur le bûche, dans la cour.

perdais pas une miette du spectacle ! Après ça, on attendait la venue du scieur de bois, homme formidable, qui arrivait avec, attelée à sa camionnette, l'imposante scie à ruban avec laquelle il allait débiter les bûches. Il fallait trois traits de scie par bûche, pour en faire les tronçons de bonne longueur. En ce temps là, il arrivait que le bois en exploitation ait été mitraillé pendant les guerres de 1914-18 et de 1939-45. Le scieur devait scruter chaque bûche sous tous ses angles pour y déceler l'éventuelle présence d'éclats d'obus ou de balles. Parfois, elle lui échappait et si jamais la lame venait en contact, elle se désaffûtait et pouvait se casser. Elle devenait alors très dangereuse pour les mains qui poussaient la bûche et auxquelles il manquait déjà des doigts. C'était très

impressionnant pour le petit garçon que j'étais qui attendait impatiemment de voir couper d'autres doigt ! Après, il fallait casser à la hache ces tronçons posés sur des « bûchas⁹⁶ » de sorte que, de bonne longueur et réduits en largeur, ils puissent entrer dans les foyers des poêles et autres cuisinières. Mon grand-père s'attelait à cette tâche, souvent aidé par un voisin. J'aimais les écouter rapporter les potins du village ou narrer leurs aventures passées, tandis que s'élevait petit à petit la montagne du bois cassé. Mais c'était loin d'être fini ! Il fallait ensuite en emplir des hottes, se les passer sur le dos et les monter sur le grenier de destinations. Là, d'un coup de reins la hotte était vidée sur un nouveau tas, et, c'était souvent le rôle des femmes de reprendre un à un ces morceaux de bois pour les ranger en piles bien alignées. Le bois allait pouvoir continuer à sécher avant qu'on vienne, enfin, le chercher pour le brûler. Mon grand-père avait fait faire, à ma taille, une petite hotte, que j'ai toujours, où l'on pouvait mettre cinq ou six morceaux !

En ce temps là, on offrait peu de jouets aux enfants, mais j'avais tout de même une petite auto, quelques soldats de plomb et des billes, beaucoup de billes, car à ce jeu, je n'étais pas trop maladroit et j'en gagnais beaucoup. Le tout tenait dans une boîte métallique qui doit encore être au grenier. Ma marraine *Yvonne* m'avait offert une variante de *Mécano* (qui a malheureusement vite rouillé) et un *Chalet Suisse* (superbe jeu

96 *Le bûcha* — on prononce *bûtcha* en patois vosgien — est la grosse bûche ou billot servant de support pour fendre le bois à la hache.

de construction en bois) qu'on ne sortait pas souvent, car ensuite, il fallait tout ranger !



Figure 68 — La superbe voiture que mon Papa m'avait faite !

Mais j'avais un papa mécanicien-garagiste, talentueux et ingénieux, qui m'a fabriqué de ses propres mains une voiture à pédales parfaitement adaptée à ma taille. Elle était entièrement rouge, avec un pare-brise, des pare-chocs, une antenne pour la radio, des phares, un vrai volant, une sellerie, et même une carrosserie digne d'une « vraie » voiture. Seul petit défaut : la tôle, un peu trop épaisse... mais au moins, elle était solide ! Résultat : une voiture magnifique, mais un peu lourde. Avec ses roues un peu trop petites, le gamin que j'étais ne pouvait pas pédaler ni manœuvrer sans que quelqu'un pousse, ou tire avec une corde... Les adultes s'en lassaient vite, et après avoir attiré du monde devant la vitrine du *Garage BRUANT* où elle a été exposée quelques mois, à la grande fierté de Papa, elle fut remise dans le grenier et n'en est sortie que très rarement. Tiens à propos, elle y est toujours, au grenier, et demanderait bien quelques restaurations avant qu'on ne puisse en faire profiter, qui sait ? Notre petite *Alma* ?

Les propriétaires de la grande maison, — Madame *LORIN*⁹⁷ et ses enfants *DIDIERJEAN* et *MASSON* — passaient l'année dans leurs résidences principales, où ils avaient leurs activités, mais ils envahissaient leur maison de Fraize durant la belle saison et les vacances d'été. Alors là, je devais me tenir bien sage et courir le moins possible dehors. Oh, je crois qu'ils m'aimaient bien ! Je me souviens de Madame *LORIN* et de ses grandes capelines, me félicitant pour mes prix d'excellence à l'école. Mais mon grand-père ne voulait pas me voir dans les jambes des patrons, comme il disait !

Ils arrivaient avec leurs domesticités, gouvernante, cuisinière et femmes de chambres. Je crois que j'ai toujours su que mes grands-parents et Maman, assurant l'entretien de la propriété toute l'année, en faisaient aussi partie. Les trois enfants de Madame *LORIN*, nés de son premier mariage avec Monsieur *DIDIERJEAN*, étaient Monsieur *Pierre*, l'aîné, sourd et muet de naissance, qui se penchait vers moi avec un bon sourire et en produisant des émissions vocales que j'ai retenues comme des « meneumeneu » et qui avait quatre enfants, Monsieur *André*, plus distant et sans enfant, et Madame *Marguerite*, épouse de *Pierre MASSON*, avec qui elle a eu neuf enfants. Toute cette descendance était plus âgée que moi et se

97 Née Camille Cécile MENGIN, elle avait épousé Antoine DIDIERJEAN (Comte pontifical, Polytechnicien, Capitaine d'artillerie au 26^e RA au Mans) dont elle eut trois enfants (Pierre, chimiste, André, Ingénieur des Arts et Manufactures et capitaine et Marguerite) et qui mourut en 1910. Elle se remaria en 1913 avec Charles Louis LORIN (Ingénieur des Arts et Manufactures, Maître de conférence à l'École Centrale) qui décéda en 1940. Je l'ai donc toujours connue sous le nom de Madame LORIN !

situait autour de l'âge de *Claude*. Messieurs *Pierre* et *André* sont venus très régulièrement à Fraize jusqu'à la fin de leurs jours, mais les *MASSON* ont progressivement espacé leurs visites. Aujourd'hui, seuls *Bernard DIDIERJEAN*⁹⁸ et son épouse *Anne-Marie BENOIT*, qui résident usuellement à *SAINT-DIZIER* et dont je m'honore de l'amitié, ainsi que leurs enfants continuent de venir régulièrement à Fraize et d'entretenir la propriété⁹⁹.

Avant que les propriétaires n'arrivent, il fallait « faire toutes les chambres », autrement dit balayer, laver les sols, dépoussiérer, faire les lits, « remettre l'eau » aux lavabos. Souvent, malgré les précautions prises contre le gel de l'hiver précédent, il fallait appeler le plombier, M. *FOLTZER*, qui parlait en sifflant comme son chalumeau, afin qu'il colmate les fuites dans les vieilles tuyauteries de plomb, toutes boursoufflées par les réparations passées.

À l'automne, après les vacances et leurs départs, il fallait à nouveau faire le ménage à fond, partout couvrir les meubles et mettre la maison en état de passer au mieux le rude hiver à venir. À ces occasions, j'étais autorisé à suivre Maman et Marraine dans les chambres des étages.

En haut d'un escalier — généralement condamné, mais partant de notre appartement — se trouvait la salle de jeu des enfants ou il y avait un superbe cheval à bascule que je pouvais alors chevaucher. Un peu partout dans les chambres, on voyait

98 *Le propriétaire actuel et ses enfants.*

99 *Et leurs enfants aussi, Antoine, Philippe et Marie que je n'ai pas l'honneur de connaître.*



Figure 69 — Le superbe cheval de bois.

En ce temps là, les hivers étaient rigoureux, et en plus de faire sauter ici ou là des canalisations dans les maisons, ils accumulaient de grandes quantités de neige. Mon grand-père *Toto* faisait les « brisées » dans la cour, c'est à dire qu'il pelletait la neige pour dégager des passages tout en constituant des montagnes de neige sous lesquelles, parfois, il m'aménageait des passages, ou sur le haut desquelles, à d'autres occasions, il me juchait sur une luge¹⁰⁰ et que je dévalais avec force cris !

Dans les maisons voisines habitaient mes grands copains *Patrick CLAUDEL* et *Serge PARISOT* avec qui je jouais, surtout

des tableaux et des curiosités, dont un écrin contenant une paire de « mules du pape ». Il y avait surtout une magnifique bibliothèque, avec des livres jusqu'en haut et une échelle mobile pour y accéder, dont hélas, je n'ai rien lu — sinon un peu plus tard et je ne sais plus pourquoi, un volume des *Histoires* de Tacite.



Figure 70 — La neige dans la cour

¹⁰⁰ Celle qui se trouve toujours dans le grenier de la maison de Clairegoutte d'ailleurs.



Figure 71 — Jacky COLIN, autre bon copain quoique mon aîné de quatre ans, me promène sur un cyclo-rameur !

dans la cour de devant, aux billes ou à manoeuvrer des cyclo-rameurs¹⁰¹. Plus tard, nous avons eu des patins à roulettes, dont les roues métalliques, avant d'être en caoutchouc, faisaient un boucan d'enfer ! Ayant le même âge, nous allions à l'école ensemble, d'abord à la maternelle, que je quittai sachant lire et écrire, puis à l'école primaire de *Fraize*.

Maman, elle, avait fait des études primaires brillantes, n'ayant raté la première place du département au *Brevet* que parce qu'elle n'avait pas voulu participer à l'épreuve du chant (il y avait des garçons qui écoutaient !). N'ayant pu devenir institutrice¹⁰², elle se rattrapa avec *Claude* et moi, et du coup, elle était pour beaucoup dans les très bonnes études primaires que nous avons faites. J'étais toujours premier ou second, et j'avais toujours le Prix d'Excellence !

101 On créait le mouvement avec les bras, en ramant et on le dirigeait avec les pieds.

102 Quand son Brevet fut officialisé, la Directrice de l'école de filles de *Fraize*, madame PETITDEMANGE, vint trouver mon grand-père pour lui suggérer de l'inscrire sa fille à l'« École Normale », qui formait alors les instituteurs et institutrices, mais il refusa, arguant du fait qu'il avait les moyens d'entretenir sa fille jusqu'à ce qu'elle se marie ! Quelque fut son âge, elle pleurait chaque fois qu'elle évoquait ce drame de sa vie.

L'école ne se trouvait guère qu'à 250 mètres de la maison de la rue de l'Église, distance que je parcourais à pied. Il s'en fallait en revanche d'un bon kilomètre lorsque que nous eûmes déménagé rue de la Gare.



Figure 72 — Le grand bâtiment des classes primaires de Fraize

J'avais eu un vélo pour mes six ans, et il me servit alors à me rendre à l'école. La circulation automobile n'était pas ce qu'elle est de nos jours, mais tout de même, j'avais un tronçon de route nationale à emprunter. Les parents étaient confiants !

À l'école, j'avais aussi d'autres copains¹⁰³, mais certains étaient fils d'ouvriers d'usine, et mon grand-père, clerc de notaire, ne souhaitait pas que je les fréquente trop, surtout ceux qui habitaient le « quartier neuf », réputé repaire de socialistes et de communistes !

Mon internat à Épinal

J'ai fait ensuite mes études secondaires, de la sixième à la terminale, à l'*Indus* : *École Nationale Professionnelle (ENP)* (qui devint *Lycée Technique d'État*) à Épinal.



Figure 73 — La façade de l'Indus vers Épinal (ENP puis Lycée Technique d'État)

¹⁰³ Pas de copines : en ce temps là, garçons et filles fréquentaient des écoles primaires différentes. Celle des filles se trouvait face à celle des garçons ; la rue des Aulnes les séparait, et les cours de récré étaient distinctes !

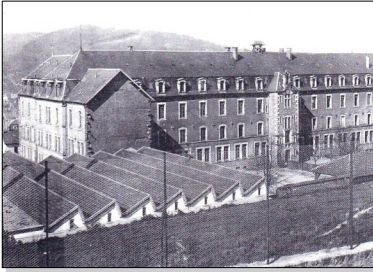


Figure 74 — Vue de la rue des Soupîrs, la cour intérieure de l'Indus avec une partie des ateliers à gauche. J'y ai passé 8 ans !

Pourquoi à *Épinal*, alors qu'il y avait à Fraize un collège et à *Saint-Dié*, bien plus proche, un lycée qui accueillit mes copains ?

C'est *Léon PETIDEMANGE*, mari de ma tante *Marthe*, vendeur de tickets à la gare de *Saint-Dié* (cheminot, la réussite quoi !), qui avait incité mes parent à m'y envoyer.

Je ne vous cacherai pas toutes les larmes que j'ai versées chaque dimanche en fin d'après-midi, quand il fallait reprendre le train à *Saint-Léonard* pour rentrer à *l'Indus*¹⁰⁴ à *Épinal* ! Imaginez ce petit gamin d'à peine douze ans, prenant le train tout seul, avec sa petite valise, et devant traverser cette grande ville, à pieds, de nuit l'hiver, pour rejoindre l'internat et ses dortoirs de plus de soixante lits ? Un dimanche, j'étais encore en sixième, je simulai un mal de ventre pour ne pas être mis dans le train. On fit venir le docteur ROUSSEAU d'Anould¹⁰⁵, qui diagnostiqua une appendicite. Le soir même, j'étais hospitalisé à Saint-Dié, à la Clinique Bernard, je lendemain, j'étais opéré, et aussitôt sorti, sans quelques jours de convalescence à la maison, je fus renvoyé à Épinal ! C'est que Maman veillait à ce que je ne manque pas l'école !

104 On disait l'Indus par contraction de « École Industrielle » bien qu'elle s'appelât déjà à mon entrée « École Nationale Professionnelle » avant d'être rebaptisée « Lycée Technique d'État ».

105 En ce temps là, les médecins se déplaçaient quand on les appelait !

Comme elle avait toujours surveillé de près ma scolarité à Fraize, je n'avais pas appris à travailler seul. Du coup, grâce aux acquis du primaire, ma sixième fut bonne, un peu moins la cinquième, encore moins la quatrième, et, bof!, il fallut redoubler la troisième ! J'ai eu aussi, à cette époque, une aventure pendable — en troisième ou en seconde ? — quand j'ai été surpris à fumer dans les toilettes de la cour¹⁰⁶. Résultat, mise à pied de trois jours ! Ah, ça a bardé pour mon matricule à la maison.

Finalement, j'ai eu mon *Brevet* qu'on appelait alors *BEPC* (les lycéens ne passaient déjà plus de Certificat d'Études Primaires), et j'ai pu rester dans la filière noble menant au but final : le *Baccalauréat Mathématique et Technique* (le top du top, aussi bien sinon mieux que le pourtant fameux *Math Élem*¹⁰⁷ !) qui se passait en deux fois, bac probatoire en fin de première et baccalauréat de l'enseignement secondaire en fin de terminale. Ce que j'ai par dessus tout apprécié dans ce lycée, c'est qu'on y avait des séances d'atelier (menuiserie, ajustage, fonderie, forge, fraisage, tournage...) et de dessin industriel. J'étais déjà bricoleur.

Les grandes vacances se passaient essentiellement à *Fraize*. Papa se libérait rarement car y avait toujours beaucoup de travail au *Garage BRUANT* qui ne fermait jamais. De plus, Maman répugnait à partir et à laisser sa mère, jamais bien

106 *Je fumais en cachette depuis la cinquième, quand je pouvais avoir des sous pour acheter les cigarettes. Des P4 elles s'appelaient, car elle étaient vendues par paquets de 4.*

107 *Aujourd'hui, on dit bac général avec spécialité Mathématiques.*

remise de ce bombardement d'octobre 1944. Toutefois, il y avait beaucoup de place pour jouer autour de la maison et du Garage, rue de la Gare¹⁰⁸, et je ne m'ennuyais pas. J'avais aussi un nouveau copain, *Bruno FRANZ*, qui venait en vacances chez ses grands-parents voisins, les *BRIGNATZ*. Que de parties nous avons faites à jouer dans la Meurthe qui coulait derrière, ou à tourner inlassablement sur nos patins à roulettes autour des pompes à essence ! J'avais aussi l'autorisation¹⁰⁹ d'utiliser les machines outils de l'atelier du Garage, avec lesquelles je passai des heures à faire des copeaux de fer. J'aimais aussi allumer la forge et faire tinter l'enclume en martelant des ébauches rougies et parfois surchauffées !

Avec Papa et Maman, nous sommes tout de même partis quelques fois, pour des « vacances » de quelques jours. On partait avec l'*ID19* Citroën du Garage¹¹⁰.



Figure 75 — En vacances, pause repas près de Grenoble

Je me souviens d'un circuit passant par Bruxelles (avec visite de l'Atomium de l'Exposition Universelle de 1958) puis Maubeuge où on avait des amis, d'un autre menant de Versailles au Mont-Saint-Michel, d'un autre encore aux

108 Devenue Rue du Général Ingold.

109 Ça faisait partie des matières d'Atelier qui m'étaient enseignées au lycée à Épinal.

110 Elle était immatriculée 757 DE 88.

châteaux de la Loire (le voyage a eu lieu, mais ne suis plus certain d'en avoir été), et encore d'un autre dans les Alpes, jusque Grenoble où Papa avait une petite cousine, fille de sa marraine.

Enfin, après ces pénibles années d'internat, j'ai eu mon *bachot*, comme on disait alors, et il fallut décider d'une future carrière !

Les études supérieures à Reims

Avec mon bac en poche, la voie vers les écoles d'ingénieurs, notamment celle des *Arts et Métiers*, m'était ouverte. Mais avec les deux années de prépa *Math Sup* et *Math Spé* indispensables, c'étaient



Figure 76 — Vue partielle de la façade du Lycée Théodore Roosevelt de Reims où étaient hébergées les classes des sections de Techniciens Supérieurs.

encore cinq années d'études à venir. Or en 1964, Papa avait dépassé les 60 ans, et moi, qui n'avais aucune attirance pour le cambouis de la mécanique automobile à Fraize, j'étais attiré par les nouveaux métiers de l'électronique naissante. Papa et Maman acceptèrent donc que je m'inscrive pour un cursus de deux ans en *Électronique Industrielle*. Ça se passait à Reims, au sein de l'immense *Collège Technique et Moderne* rebaptisé *Lycée*

*Franklin-Roosevelt*¹¹¹. Je repense avec beaucoup de gratitude aux efforts qu'ils ont faits pour financer pendant deux années une chambre en ville et aussi une 2CV Citroën pour faire les allers et retours entre *Fraize* et *Reims*. Particulièrement motivé, je travaillai assez assidûment et j'obtins en 1967 le *BTS (Brevet de Technicien Supérieur)* désiré.

Je regrette beaucoup avoir perdu de vue mes copains de cette époque rémoise, c'étaient surtout *Denis WEIDENAUER*¹¹², de Nevers, *Jean-Pierre AVIDANO* et *Guy THAUVIN*¹¹³, tous deux niçois ; nous étions pourtant, à l'époque, inséparables.

Quant à l'*Indus d'Épinal*, je n'y avais eu qu'un vrai copain, *Yves CLOSSON*, malheureusement, lui aussi, perdu de vue.

La Corpo TS et l'UNEF

Pendant ce séjour rémois, le hasard m'a fait découvrir la vie syndicale, via la *Corpo TS*¹¹⁴ à laquelle je participai. Elle faisait partie de l'*UNEF*¹¹⁵.

C'est lors de l'*Assemblée Générale* de fin d'année que je rencontrai la première fois ma très chère *Joselyne CHARLIER*. Plus jeune que moi d'un an, elle aspirait à entrer à cette *Corpo* que j'étais sur le point de quitter.

111 *Parce que c'est là, dans une de ses salles, qu'avait été signée la Capitulation Allemande du 7 mai 1945.*

112 *Décédé à Chaumont le 25 janvier 2025. Il avait 78 ans.*

113 *Décédé à Toulouse.*

114 *Association de tous les étudiants Techniciens Supérieurs pour l'entraide, l'organisation de la vie étudiante et leur représentation*

115 *Union Nationale des Étudiants de France, très à gauche !*

À la fin de l'été 1967, diplôme du *BTS* en poche, j'ai participé à des vendanges en Champagne, près d'Avize, et puis avec deux amis¹¹⁶ et ma fidèle 2CV, nous avons voulu aller boire une bière à l'Oktoberfest de Munich. Nous ignorions que cette manifestation se terminait le premier week-end d'octobre. Nous sommes donc arrivés trop tard ! Nous avons tout de même goûté à la bière de Munich et nous sommes rentrés à Reims en passant par Fraize.

En tant que *VP*¹¹⁷ *Cave* de l'*UNEF*, j'occupai, de juillet 1967 à septembre 1968, une chambre à l'*AGER*¹¹⁸, au 23 de la rue Boulard.

Vous pourriez ne pas le croire, mais *Joselyne* habitait avec ses parents, au 45 de la même rue Boulard ! À cent mètres à peine...

C'est dans ce cadre qu'elle et moi avons pris part à cette *révolution* que les bourgeois de l'époque ont appelée les *événements de mai 1968*. Et nous sommes allés, dans ma petite 2CV, *Joselyne*, et deux copains, *Mimi* et *Alain*¹¹⁹, assister à une

116 *Alain MICHEL et Alain GUIOLET.*

117 *Vice Président !*

118 *Dans une ancienne maison de maître qui appartenait au « CROUS » et qui logeait l'Association Générale des Étudiants de Reims. S'y trouvaient les locaux administratifs de la « MNEF » (Mutuelle Nationale -assurance sociale - des Étudiants de France), quelque chambres, et au sous-sol, un caveau voûté, aménagé en caveau dansant, et dont j'étais responsable (ce qui me valait ma chambre). J'étais, au sein de la section locale de « l'UNEF », le Vice-Président Cave !*

119 *Alain MICHEL dit Mimi, un géant barbu, élève attardé de pharma, président de la section « MNEF » de Reims et Alain GUIOLET, président de la section « UNEF » de Reims.*

AG à la Sorbonne. Nous y rencontrâmes, sans y voir mal, *Daniel COHN-BENDIT* et d'autres têtes pensantes de cette révolution.

Mon mariage avec Joselyne

C'est dans ce même temps, début 1968, que *Joselyne* et moi avons décidé de nous marier, et ça s'est vraiment mal passé. Plusieurs fois nous sommes allés à *Fraize*, *Joselyne* et moi, pour bien faire connaissance de la famille, et en retour, *Papa*, *Maman*, *Claude* et *Jean* ont été reçus chez les parents de *Joselyne*, rue Boulard, à Reims, mais le courant n'est pas bien passé. À cause de l'intransigeance de mes parents¹²⁰, mais aussi de la mienne, le mariage fut finalement célébré sans eux, le 7 septembre 1968 à *Reims*. Pourtant, rien ne se serait opposé à ce que la date en fut reculée. Seul mon ami *Patrick* était venu des Vosges.

¹²⁰ Je crois que mon grand-père, s'imaginant que *Joselyne* en voulait aux biens de la famille, y a beaucoup contribué.



Figure 77 — Chez la photographe

Mes beaux-parents avaient fait des prodiges d'organisation (ils mariaient leur fille aînée), et ce fut un beau mariage, avec messe à la cathédrale, puis mariage à la mairie, puis banquet de famille à la maison, puis avec bal le soir sur la place et toute la population du village de *Blanzy-la-Salonnaise*, dans les *Ardennes*, où ils avaient une maison de vacances.

Moi, je ne pouvais oublier mes parents, seuls à Fraize durant ce temps. Finalement, *Joselyne* et moi y sommes retournés dans les semaines qui ont suivi, et on a pu s'expliquer. Par la suite, les griefs oubliés, Papa et Maman ont beaucoup aimé *Joselyne* et ont accueilli sa grand-mère *Marie-Louise* puis sa mère *Mireille* à *Clairegoutte*, et puis en visite à l'*EHPAD* de Fraize quand Maman s'y fut retirée.

Le service militaire

Sursitaire, j'avais gagné ma vie comme électronicien dans deux labos de la faculté des sciences de *Reims*, mais il a finalement fallu effectuer le service militaire. Ce furent treize mois, à peu près perdus, que je passai à la *Base Aérienne 112* de *Reims*, à une demi-douzaine de kilomètres de chez nous. Cette base portait le nom de l'as Français *Marin-la-Meslée*, tué en 1945. J'en sortis caporal chef, ce qui me permettait de diriger les corvées de balayage des hangars. En tant qu'appelé, je n'avais pas le droit de toucher au matériel électronique embarqué (radios, radars...). Pourtant, j'avais la qualification pour donner, le samedi matin, des cours de math et d'électronique à des sous-off qui, eux, avaient la charge de

l'entretien de ce matériel ! Allez comprendre quelque chose à l'organisation militaire ! Marié, j'avais la permission permanente d'emprunter la navette qui véhiculait matins et soirs les sous-off de la base, et de rentrer presque tous les soirs chez moi ! Elle me déposait, cette navette, au coin de la rue *Deville*, où *Joselyne* et moi habitions, au 30 bis. Je me souviens de deux copains, que l'on accueillait rue Deville à l'occasion de permissions, et perdus de vue depuis longtemps. L'un s'appelait Christian NOËL, venait de Lyon, l'autre était Gilles HARANT, il était de Villiers-le-Bel. Nous sommes allés une fois chez le second.

La vie professionnelle

De retour à la vie civile, le 1^{er} octobre 1970, les labos de la faculté ne m'offraient pas d'avenir et une petite annonce, trouvée presque par hasard, m'a fait entrer chez *NIXDORF COMPUTER* filiale parisienne d'une société Allemande de conception et vente de facturières électroniques. Envisageant l'ouverture d'une agence à *Reims*, ils avaient besoin d'un technicien pour la maintenance locale, et je fus choisi. Après six mois de stages divers à Paris, je devins expert dans l'art de réparer les imprimantes *IBM* à boules, les cartes électroniques du matériel de l'époque et j'attrapai, par la même occasion, le virus de la programmation et de ce qu'on n'appelait pas encore *l'Informatique*. Plus tard, en 1974, j'ai été appelé à *Paris* au siège, pour y devenir, après un stage au siège de *NIXDORF*

COMPUTER, à Paderborn en Allemagne, spécialiste d'un système multi-claviers.

Nous devons quitter *Reims*, mais où loger en région parisienne où les appartements sont si chers ? Finalement, *Joselyne* et moi avons opté pour l'achat d'une maison à *Noisiel*, dans la ville nouvelle de *Marne-la-Vallée* et nous nous y sommes installés en janvier 1975 avec nos deux filles, *Laure* et *Gaëlle* qui venaient tout juste de naître.

C'était une des maisons jumelées dites Chalandonnette. Ce nom désignait des maisons individuelles construites en série à prix relativement bas. Beaucoup de ces maisons furent critiquées pour leur qualité de construction médiocre, dont la nôtre. Le manque d'étanchéité du toit y avait fait pousser des

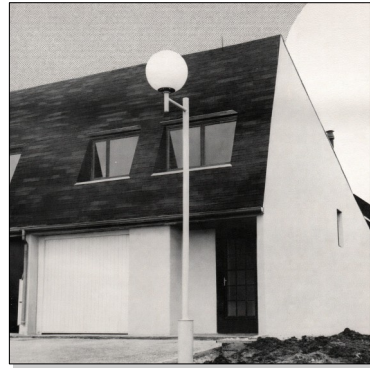


Figure 78—Pignon droit de la maison. Nous possédions le lot immédiatement à gauche, au 7 square de Normandie.

champignons, ce qui a valu à *Joselyne* d'accueillir l'équipe de tournage — avec Stéphane COLLARO — de l'émission « le Petit Rapporteur » de Jacques MARTIN. Le constructeur, SAPLO, s'est senti obligé de nous refaire le toit à neuf.

Pour me rendre à mon travail, à Paris, rue du Dessous des Berges dans le 13^e arrondissement, je devais, depuis *Noisiel*, prendre le bus RATP jusqu'à *Vaires-sur-Marne*, puis un train de banlieue vers la gare de l'Est, et enfin, le métro. C'était un

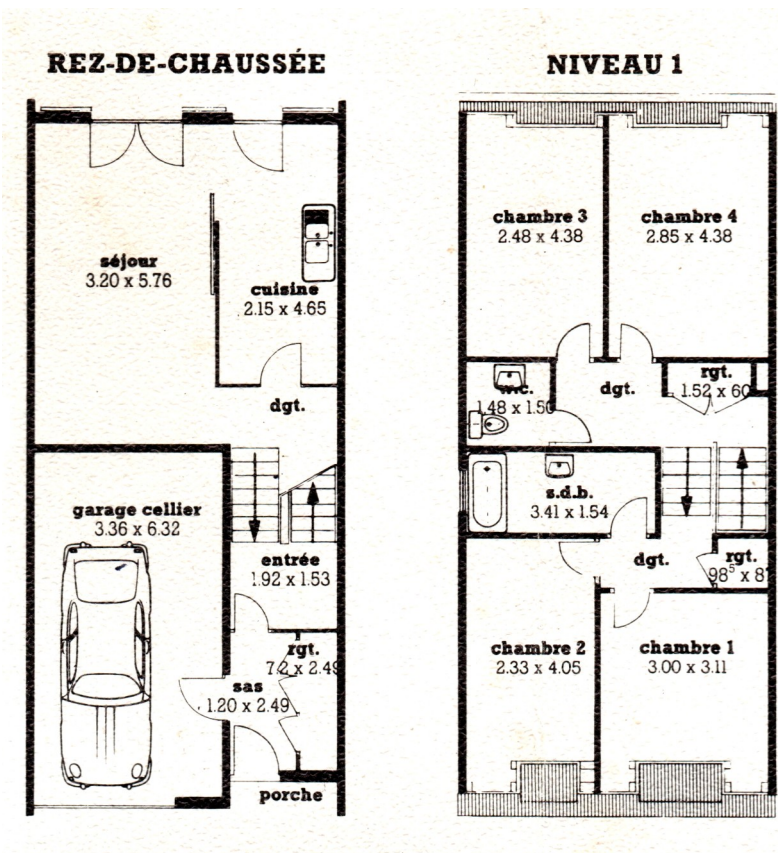


Figure 79—Plan de la maison SAPLO OLGA5

trajet d'une durée moyenne de 1 h 15. Plus tard, après que j'en eus fait connaissance, un voisin : *Dominique GOBILLARD*, m'emmenait dans sa voiture et me déposait au coin du bois de Vincennes où je prenais le métro. Nous partageons les frais, c'était un peu plus rapide et surtout plus sympa.

En 1976, tenté par une expérience commerciale, et incité par un ancien de *NIXDORF*, j'ai rejoint à Malakoff la filiale de



Figure 80—Le Teletype 33 ASR

la société hollandaise : *GEVEKE*, alors spécialiste dans la commercialisation de *télétypes* (équipements qui servaient souvent de consoles aux premiers ordinateurs).

Déçu par les résultats obtenus, j'ai quitté cette entreprise pour occuper, en 1978, à la *SFST* (Société Française de Systèmes Terminaux), le poste, qui me convenait bien, de *technico-commercial*. J'y acquis une grande expérience en matière d'étude et analyse de systèmes d'informatique répartie. Ces systèmes, pointage ou suivi de production, étaient réalisés ensuite sur mesure par la société mère Belge *CABLE-PRINT*.

En 1980, à l'occasion d'un salon d'informatique à visiter à *Los-Angeles* (le *COMDEX*), mon patron *Michel KLEIN*, sa femme, *Joselyne* et moi, sommes partis pour dix jours à la découverte de la *Californie* (*San-Francisco* et *Los-Angeles*) et aussi brièvement de *New-York*. L'épouse de *Michel KLEIN*, craignant qu'en cas d'accident d'avion nos enfants deviennent totalement orphelins, avait proposé que les hommes prennent un vol, les femmes un autre. Ce n'était pas une mauvaise idée. Les garçons sont donc partis avec une journée d'avance. Le vol des épouses, le lendemain, arriva malheureusement en retard à *New-York*, et la correspondance retenue vers la *Californie* fut manquée. Imaginez notre détresse à nous les garçons qui attendions nos épouses à l'arrivée d'un vol où elles n'étaient

pas ! De leur côté, elles ne pouvaient pas nous prévenir car il n'existait pas encore de téléphones portables et nous n'avions pas prévu cette situation. Enfin, informés de ce retard, nous avons dû tourner longtemps dans le Los-Angeles Airport avant de voir, finalement, nos épouses émerger d'un des nombreux terminaux qui étaient susceptibles de les recevoir...

Rencontre avec Marek PODGRODSKI, la SBIG

Au début des années 1980, je me passionnais de plus en plus pour la micro-informatique que j'envisageais d'utiliser dans les systèmes de terminaux que je concevais, notamment le *EPSON HX-20*. Par mon patron de l'époque, *Michel KLEIN*, j'avais fait la connaissance de *Marek*¹²¹ *PODGRODZKI*, récemment divorcé, qui avait déjà fondé la *SBIG*¹²². C'était une entreprise de



Figure 81 — Marek PODGRODZKI

Conseil en systèmes et logiciels informatiques, qui développait alors des logiciels de gestion pour des PME.

121 *Franco-Polonais que je nommais aussi Marc.*

122 *La SBIG : Société de Bureautique, d'Informatique et de Gestion était une SARL composée alors de Marc PODGRODZKI, de Jean JARNICKI et de Michel KLEIN.*



Figure 82 — Le fameux EPSON-HX20 et ses accessoires

Un de ses clients lui ayant demandé d'équiper ses commerciaux de micro-ordinateurs afin d'enregistrer les commandes en clientèle, il a pensé tout de suite au *EPSON HX-20*... et à moi, qui en étais un bon spécialiste. Alors je me mis à travailler de plus en plus avec lui sur différents projets : module de télécommunications via coupleur acoustique, module de lecture de codes à barres...

À l'époque, on programmait un peu en *BASIC*, mais surtout en *Turbo PASCAL* de la société *BORLAND*¹²³. Je ne savais pas encore que Marek et moi allions devenir comme des frères.

Le divorce

À partir de 1983, nos vies à *Joselyne* et moi ont commencé à diverger. Sans doute jalousais-je la liberté dont elle faisait preuve en reprenant des études à la *Sorbonne*. Sans avoir jamais rien eu de très sérieux à nous reprocher, nous nous sommes d'abord séparés puis avons divorcé en 1984. C'est quand nous sommes venus, tous les deux, à *Fraize* pour

123 Cette société, fondée aux US par le français Philippe Kahn, avait développé et commercialisé dès 1983 deux versions de son puissant langage Turbo PASCAL, parfaitement adapté à nos besoins avec les systèmes d'exploitation CPM et MS-DOS. Plus tard, en 1995, ce sera DELPHI...

annoncer ce divorce que j'ai reçu de Maman la dernière gifle de ma vie ! Nous ne savions pas alors que cette séparation durerait vingt-six années ! Cependant, nous ne nous sommes jamais perdus de vue, nous avons deux enfants à élever. Nous n'avons jamais rompu avec nos familles respectives : j'assistais aux fêtes de familles chez *Joselyne* et elle venait à *Fraize* quand on y menait nos filles en vacances.

J'avais quitté la maison de *Noisiel*, laissée à *Joselyne* et aux filles, pour louer un deux pièces à Paris dans le 18^e arrondissement, au 234 rue Championnet, non loin de la rue Vauvenargues où était mon bureau. Je passais mes week-ends à faire de la recherche et du développement pour la **SBIG**. J'étais si passionné que j'ai fini par quitter la *SFST* et créer ma propre entreprise, *ASR* (Asynchronous Send Receive), et y faire à plein temps, en sous-traitance pour la **SBIG**, du développement de micro-informatique.

Lorsque je me lançai dans les affaires, je jugeai prudent de séparer juridiquement mes biens de ceux de *Joselyne*, au cas où une catastrophe financière surviendrait — ce qui, heureusement, ne s'est jamais produit.

Pour cela, nous nous partageâmes le même avocat et eûmes recours à un divorce par consentement mutuel qui fut prononcé à Meaux en 1984.

Et les filles ?

Naturellement, la séparation les bouleversa et elles nous en voulurent beaucoup, mais, selon une organisation assez souple,

Joselyne et moi n'étant pas vraiment fâchés, elles passaient un week-end sur deux à avec moi, autrement dit à *ASR* ou à la *SBIG*, voire parfois chez des clients ! Au début, j'allais les chercher et je les reconduisais à *Noisiel*, puis je leur ai appris à prendre le *Métro* et à voyager seules. Elles avaient toutes deux passé dix ans et étaient débrouillardes ! C'étaient deux belles enfants, raisonnables et qui ont bien réussi à l'école puis au collège. Elles étaient pourtant très différentes !

Laure était née le 20 novembre 1972, à Reims. Elle a privilégié la vie active et affective de bonne heure¹²⁴ et s'est mariée en 1996 avec *Kenan YÜKSEL* (dont elle a eu *Arthur* en 1997 et *Lou* en 2003). Depuis son divorce, elle mène une très belle carrière de *chef d'entreprise* (LB Coaching) dans le domaine du *Coaching* et de la *Formation*, organisant des séminaires et ateliers d'accompagnement et conseil dans de très grandes entreprises. *Jérôme BORDIER*, son compagnon, est un homme charmant qui la soutient efficacement dans ses projets.

Gaëlle était née le 15 septembre 1974. Elle a choisi de voyager et de faire des études longues : licence d'histoire, diplôme de *Sciences Po* orienté vers l'Europe, puis master de gestion de projets européens. Elle est pacée depuis 2010 avec *Régis GUINVARC'H* (dont elle a eu *Nicolas* en 2011 et *Zoé* en 2015). Elle est aujourd'hui « chef du service Missions de la direction des affaires financières de l'École polytechnique ».

¹²⁴ Elle a abandonné la terminale en cours d'année, refusant de passer un baccalauréat qu'elle était assurée d'avoir. Là, j'avoue que j'ai été très fâché...

Étonnamment, toutes deux ont tenu à conserver le nom de *BRUANT*, sans que je ne m'en sois jamais mêlé.

Pour tout dire, j'ai toujours été très fier d'elles. Un jour peut-être, à ma suite, elles donneront leur point de vue à ce sujet et raconteront leurs vies à elles...

En 1991, *Gaëlle* nous annonça qu'elle avait décidé d'aller vivre son année de terminale aux *États-Unis*, via l'association *AFS*¹²⁵. Elle y fut accueillie à *Platteville*, dans le *Wisconsin*, par la famille *PATAKOS*, des immigrants Grecs. Elle se composait de *Panagiotis* et *Eleni* les parents, et de *John* et *Niki*, les enfants : des braves gens bien sympathiques qui vivaient du revenu d'une pizzeria.



Figure 83 —Niki PATAKOS

En mai 1992, j'ai eu l'occasion d'aller passer une dizaine de jours aux *États-Unis*, pour visiter un salon d'informatique à *Chicago*. *Gaëlle* m'y a rejoint pour un peu de tourisme, puis je l'ai raccompagnée à *Platteville* chez ses « parents » dont j'ai fait la connaissance. Je garde d'eux un très bon souvenir¹²⁶.

125 *American Field Service*.

126 *Depuis, j'ai rencontré une ou deux fois Niki en France, et je suis allé, avec Gaëlle, lui rendre visite en Grèce, à Katerini où, abandonnant les États-Unis, elle est revenue fonder une famille.*



Figure 84 — Tetsuya SHINODA

Pendant ce temps, bien qu'AFS ne l'ait pas été exigé en retour, et séduit par l'idée, j'avais hébergé chez moi un jeune Japonais, *Tetsuya SHINODA*¹²⁷, pour qui j'ai rapidement éprouvé une grande affection. L'anglais, puis peu à peu un peu de français, furent nos langues d'échange, et nous nous entendions très bien. Je l'ai promené partout, dans les familles des *Vosges* et de la *Marne*, et aussi au *Club Med* pour faire du ski ! Pendant dix mois, on s'est donc serrés dans mon deux pièces !

Je l'avais inscrit en terminale au lycée voisin, mais il n'est pas rentré au *Japon* avec le *Bac*, ni même en parlant couramment français ! En revanche, il avait acquis une bonne connaissance des vins et de la vie française !

Depuis, au cours de ces trente dernières années, nous nous sommes parfois un peu perdus de vue, mais l'échange de courriels, avec traduction automatique, nous permet désormais de garder aisément le contact. Il est marié avec *Megumi* et a deux filles, *Miu*, qui a 20 ans, et *Yuu*, qui en a 10.

Assez tristement — mais c'est dans l'air du temps — ils vivent désormais séparés.

127 Via la même organisation internationale AFS.

Joselyne et moi avons donc, hors état civil, une fille grecque et un fils japonais ! Comme quoi la vie réserve parfois d'étonnantes parentés.

Retour à la SBIG

Pour la SBIG, c'était une époque professionnellement passionnante, les clients ne manquaient pas. Marc et moi consacrons tout notre temps à nos projets : KRYSS, RICARD, LE COQ SPORTIF, AGRIGEL... C'est à cette époque que, l'accompagnant à la montagne, j'appris à skier. Après une très belle année 1983, le fournisseur en micro-ordinateurs de SBIG avait offert trois places au Club Med à Avoriaz ; et nous voilà, Marc, Jean JARNICKI, aussi partie prenante dans SBIG, moi et ma petite Gaëlle, dont j'avais payé la place, partis pour une semaine aux sports d'hivers. Quels souvenirs ! Sans Laure hélas, je ne sais plus ce qui l'avait empêchée de nous accompagner. Par la suite, avec Marc et une bande de copains rencontrés à Avoriaz, nous nous sommes fréquemment retrouvés au Club Med, souvent accompagnés de nos enfants, selon les possibilités scolaire. Les filles, à ce régime, ont très vite été bonnes skieuses. Elles nous appelaient le « Tontons club ». Il est aussi arrivé que Joselyne nous accompagne. Je ne suis pas seul à garder un grand souvenir de cette semaine au Club Med de Val d'Isère, avec Laure, Gaëlle, Joselyne et ses sœurs Patricia et Élisabeth que j'avais invitées.

Le reste du temps on travaillait dur, et beaucoup. En 1984, Marc et moi avons fait un voyage d'affaires (chez EPSON) et

d'agrément au *Japon* et en *Thaïlande*. Mais au fur et à mesure, les affaires devenaient plus difficiles à négocier. On trouvait de plus en plus facilement, sur le marché, les micro-ordinateurs adaptés à notre clientèle et la concurrence apparut.

Vente de la SBIG

Mon ami *Marek*, mon frère devrais-je dire, fatigué et tenté par le business Franco-Polonais, a vendu ses parts de la SBIG. Moi, entre temps, j'avais acheté les parts de *Jean JARNICKI* qui nous avait quittés quelques années auparavant.

Je me suis retrouvé seul dans la nouvelle SBIG avec l'acheteur, *Alain HASSON*, avec qui je ne me suis jamais vraiment bien entendu.

Je me passionnais toujours, heureusement, pour mes développements informatiques et c'est à cette époque que je conçus et développai le système paramétrable « *Baccara* », destiné à l'équipement des Forces de Vente et qui s'est très bien vendu. *DIM*, *FRANCE-PINCEAUX*, *BUTAGAZ* sont des clients dont les noms prestigieux me reviennent.

Seconde vente de la SBIG

Ne réussissant pas bien dans les affaires qu'il entreprenait, *Alain HASSON* a revendu la SBIG à *Technology & Developpement* qui, faute d'investissements, l'a laissée progressivement s'étioler. Elle finira d'ailleurs par être de

nouveau revendue, plus tard, à un concurrent, le *Groupe KLEE* !

La retraite

En 2004, profitant d'opportunités financières, je me suis placé en pré-retraite. J'ai bien profité de ma première année de retraité à Paris, visitant des musées et parcourant à pied la capitale. Je suis aussi venu plus souvent passer du temps à *Fraize*, prendre soin de Maman et participer aux activités de l'association *La COSTELLE* (histoire et patrimoine) de *Fraize*, dont j'avais entrepris le développement du *site Web*.

J'ai finalement opté pour le retour définitif à *Fraize* vers 2007, dans l'ancienne maison de famille, celle des *GOGGI*, à *Clairegoutte*. Papa et Maman l'avaient fait moderniser en 1968, et je l'ai, à mon tour et progressivement, aménagée à mon idée.

Maman, veuve depuis 1998, voyant de moins en moins bien¹²⁸, avait finalement décidé d'aller finir ses jours à la maison de retraite de *Fraize*, sans imaginer qu'elle y passerait près de dix ans !

Joselyne, qui vivait dans son bel appartement en duplex dominant les lacs de Lognes, est venue à plusieurs reprises rencontrer Maman et découvrir les travaux que je lui présentais avec fierté. Peu à peu, nous avons redécouvert le bonheur de vivre ensemble. Je lui ai alors, timidement comme

¹²⁸ Elle était progressivement atteinte de DMLA (Dégénérescence Maculaire Liée à l'Âge). Elle pouvait de moins en moins lire ou faire ses mots croisés, et ne reconnaissait plus les gens qui, passant dans la rue, la saluaient.



Figure 85 — Les nouveaux jeunes mariés à la sortie de la Mairie

il se doit, demandé sa main, et nous nous sommes remariés le 10 juillet 2010, à la mairie de Fraize. Je n'ai jamais regretté ce choix quoique, de manière totalement inattendue, il a profondément perturbé nos filles, ravivant sans doute en elles la douleur de la séparation initiale.

En venant s'installer à Clairegoutte, Joselyne a malheureusement perdu le contact direct avec ses amies parisiennes. Se posait aussi la question de l'achèvement de ses études de psychanalyse et de l'ouverture d'un cabinet avec sa propre patientèle. Les allers-retours entre Saint-Dié et Paris, en TGV, lui ont permis de mener à bien la fin de sa formation. Quant au cabinet, nous avons choisi de l'installer dans l'appartement du bas, en lieu et place de l'un de ceux que Maman louait et dont nous avons demandé aux locataires de partir¹²⁹. Il se compose d'une entrée par l'arrière, d'une salle d'attente et du cabinet que tout le monde trouve confortable, chaleureux et accueillant, ce qui est bien le moins qu'on puisse attendre d'un cabinet de psychanalyse. Il donne,

129 J'étais malheureux d'avoir à le leur demander, mais, la sidération passée, ils ont assez bien pris la chose. Daniel GOLLETTE, qui habitait l'étage, a pu trouver au centre de Fraize un appartement en rez-de-chaussée, et Daniel GODEL, qui occupait le bas, a pu s'acheter un appartement à sa mesure, à Gerva.

au travers d'une chambre annexe où se fait aussi le repassage, dans notre appartement proprement dit. Depuis son ouverture, ce cabinet a reçu en moyenne une demi douzaine d'analysants par semaine, ce qui convient bien à *Joselyne*.

Nous décidâmes de remettre en état l'appartement du haut et de l'aménager en logement totalement indépendant, afin d'y accueillir amis et enfants. *Régis*, le conjoint de *Gaëlle*, me suggéra de transformer deux petits greniers situés à l'arrière de la maison et d'y aménager un couloir qui, depuis, relie les deux appartements.

Tous ces travaux m'ont amené à faire beaucoup de menuiserie, et j'y ai pris un réel plaisir. J'ai finalement installé un atelier dans le hangar que Papa avait construit derrière la maison, et, lorsque mes responsabilités à *La COSTELLE* me laissaient un peu de répit, j'y ai façonné planchers, portes, volets, bibliothèques, meubles, fauteuils et tables... D'autres réalisations, je l'espère, verront encore le jour.

Enfin, jusqu'à présent, ce ne fut que du bon temps partagé avec *Joselyne*, elle occupée par ses analysants et ses recherches en psychanalyse, moi, bricolant, lisant, développant des programmes informatiques à usage personnel (gestion des photos de famille *Quisonils* (<https://yves-bruant.fr/quisonils>) et de notre bibliothèque de près de trois mille cinq-cents ouvrages) ou associatif comme le site Web de l'association *La COSTELLE* (<https://lacostelle.org>).

Ayant repris, occupation hivernale s'il en est, le développement de la généalogie familiale ([163](https://yves-</p></div><div data-bbox=)

bruant.fr/webtrees), l'idée m'a pris de rédiger cette histoire de la famille dans laquelle je me suis fort investi.

L'association La COSTELLE

Je n'ai pas encore parlé de l'association *La COSTELLE* de Fraize dont je fais toujours partie. C'est Maman qui m'avait fait découvrir cette association créée à l'origine, en 1993, pour trier et disperser le mobilier d'une ancienne maison de Fraize, la maison MASSON-WALD, voisine de la maison MENGIN dont j'ai parlé plus haut. Sa dernière propriétaire, Hélène WALD, sans descendance, en avait fait cadeau à la municipalité. François MAUBRÉ, un professeur de collège retraité et Jacqueline BARTHÉLÉMY ont été à l'origine de cette création et en ont été la cheville ouvrière, en 1993. À l'occasion, ils ont fait paraître des articles dans le bulletin municipal ou encore dans le journal local « les Annonces des Hautes Vosges ». Ces articles à propos du patrimoine de la maison MASSON-WALD¹³⁰ mais aussi plus tard de Fraize ont attiré l'attention de Maman qui me les faisait lire. Moi, en ce temps là, j'étais Parisien, mais, par le biais de l'informatique, j'ai tout de suite pensé que je pouvais participer au travaux de cette nouvelle association. Elle était très discrète et avait besoin de se faire connaître. J'ai donc imaginé de concevoir pour elle un site Web qui puisse lui servir de vitrine. J'y ai d'abord présenté la collection des articles publiés, puis j'ai

¹³⁰ *Aucun rapport entre ces MASSON là et la famille MASSON dont j'ai parlé plus haut avec le MENGIN et DIDIERJEAN.*

commencé à numériser tous les livres traitant de l'histoire et du patrimoine local qui me tombaient sous la main. Plus tard, devenu Fraxinien, j'ai développé mes propres contributions, comme une étude approfondie de l'Église ou l'histoire des Seigneurs de Fraize. À l'arrière de la maison MASSON-WALD, à la place de l'ancien parc, Daniel BERG, un membre de l'Association, a eu l'idée de planter un Verger Patrimonial pour y regrouper un maximum d'essences locales, principalement des pommiers. Il mit cette idée en œuvre avec le soutien de la municipalité et de l'administration départementale. Mais, le propre des pommiers étant de produire des pommes, les années suivantes ont vu les quantités récoltées s'accroître. Alors le maire de l'époque, Claude JACQUOT, a eu l'idée de créer un pressoir à jus de pommes. Il fut construit par et sur un terrain appartenant à la mairie, mais mis en œuvre par l'Association, puisque tous les acteurs du verger en faisaient déjà partie, et que la mairie ne disposait pas du personnel qualifié et surtout saisonnier nécessaire. À l'automne 2007, le premier jus de pomme a coulé, pressé, centrifugé et pasteurisé avec un matériel minimaliste. Le principe étant que chacun, apportant ses propres pommes, reparte avec son propre jus. Cet atelier qui aura vingt ans l'an prochain, a pressé cent mille litres de jus cette dernière année 2025 ! La participation financière raisonnable demandée pour la réalisation de l'opération attire chaque année un nombre de plus important de candidats presseurs. Les premières années les facturettes étaient rédigées par les copines qui aussi

prenaient les rendez-vous par téléphone, tout ça dans le ronflement des machines et le cliquetis des bouteilles ! J'ai tout de suite vu qu'un logiciel de gestion de l'atelier permettant le suivi des « clients » et l'édition des factures était indispensable. Alors, je m'y suis collé et 2010 a été la première année où ce logiciel a été mis en service. Il est encore utilisé maintenant.

En 2007, *François MAUBRÉ*, las d'une présidence qu'il assumait depuis quatorze ans, souhaite passer la main. Il fut remplacé par *Claude JACQUOT*, qui occupa cette fonction jusqu'en 2014. Vint alors mon tour d'en assurer la présidence, responsabilité que j'exerçai jusqu'en 2021, ayant choisi, comme mes prédécesseurs, de me retirer à l'âge de soixante-quinze ans.

Pendant ma mandature, je me suis particulièrement attaché au développement du Site Web, à l'organisation d'expositions à la mairie, chaque été. J'ai surtout été très fier d'organiser à Fraize, en 2019, agissant en membre de la *Fédération des Sociétés Savantes des Vosges*, les *Journées d'Études Vosgiennes 2019*. Elles ont réuni plus de huit cents visiteurs venus écouter les conférences sur des sujets divers mais toujours liés aux Hautes Vosges. Il en est résulté un livre d'actes regroupant les textes de toutes les conférences. J'étais assez fier, parmi tous ces conférenciers émérites, de présenter mon étude sur les « Seigneurs du Ban de Fraize ». Ne plus être président ne m'empêche pas de continuer à faire partie de l'association et de son Conseil d'Administration.

Compléments

Après les relectures consacrées aux corrections orthographiques et typographiques (pardon s'il en reste !), je me suis aperçu qu'il manquait encore bien des choses dans le chapitre qui me concerne. Je vais donc l'enrichir ci-dessous.

Mes parrain et marraine

J'ai eu pour marraine *Yvonne BRUANT* (2/1/1998–24/4/1977), sœur de Papa, et pour parrain *Henri SIMON* (11/10/1921–5/8/2009), cousin germain de Maman.

Mes cousins germains

Maman étant fille unique, je n'ai pas de cousins de son côté.

Papa, lui, avait cinq frères et sœurs qui m'ont doté de :

♀ *Michèle DENY* (8/4/1935) de Jeanne,

♀ *Nicole BRUANT* (6/9/1936–23/4/2019), de Abel,

♀ *Marie-Paule DENY* (8 /10/1945) de Jeanne,

♀ *Simone BRUANT* (16/7/1946) de Abel,

♂ *Paul BRUANT* (23/5/1950) de Eugène.

Yvonne, épouse MELNOTTE, ma marraine, n'a pas eu d'enfant.

Marthe n'a pas eu d'enfant. Elle avait épousé Léon PETITDEMANGE qui avait eu Jacques (25/3/1934–1/6/2022) d'un premier mariage avec Adrienne LECOUVREUR.

Je suis parrain de :

♀ *Anne DELUCE* (27/4/1961), fille de ma sœur Claude.

♀ *Céline BRUANT* (22/11/1991), fille de mon cousin Paul.

Les vacances

Le bricolage

J'ai toujours été bricoleur ! Adolescent, j'ai construit des modèles réduits d'avions en balsa, et aussi des maquettes de postes de radios à transistors. Plus tard, jeune marié, j'ai réalisé des meubles pour équiper notre cuisine. Et après avoir acheté notre maison de Noisiel, j'ai fait beaucoup d'installations électriques et j'ai construit les mezzanines des chambres des filles et un grenier au-dessus des deux chambres du haut. Étudiant, j'ai réalisé une voûte en frisette pour accueillir le bar et la niche du disc-jockey. De retour pour la retraite à Fraize, alors, ce fut du plus gros œuvre : électricité, carrelages, plomberie et menuiserie.

Je consacre beaucoup de mon temps maintenant à l'atelier de menuiserie que j'ai bien équipé du matériel nécessaire à mes réalisations.

Les femmes et moi

N'ont vraiment compté dans ma vie que *Maman* et ma très chère *Joselyne*.

Pourtant, adolescent, j'ai eu une *bonne amie* — comme on dit par ici — qui s'appelait *Yvette*. Son père, *René*

BARTHÉLÉMY, marchand de meubles au 1, rue de la Gare, était fils d'un copain de mon grand-père. Je la trouvais très douce et jolie, et nos parents, commerçants tous les deux, ne voyaient aucun inconvénient à ce que nous nous fréquentions. Nous étions donc inséparables aux bals ou aux surprises-parties auxquels nous pouvions participer. Mais voilà : d'interne au lycée d'Épinal, je suis devenu étudiant à Reims et, comme on dit, *loin des yeux...* D'autant que nous n'étions tout de même pas

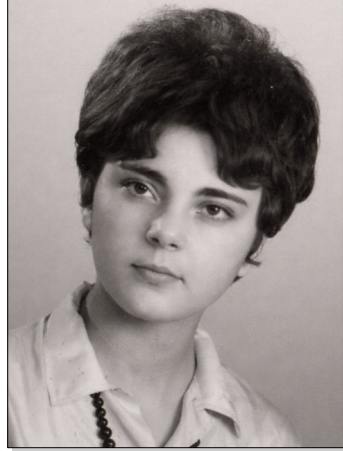


Figure 86 — Yvette BARTHÉLÉMY

fiancés. À Reims, j'ai rencontré *Joselyne*, tandis que de son côté, *Yvette* faisait connaissance de son futur. Nous nous sommes finalement vite oubliés. Mais en 2007, alors que j'étais de retour à Fraize, je l'ai revue par hasard, et nous nous sommes rapprochés. Elle se faisait alors appeler *Marie*. Comme moi, elle était divorcée et nous étions libres de nous fréquenter ; mais c'est l'amitié qui a pris le dessus dans cette relation qui aurait peut-être pu évoluer si le retour à Fraize de *Joselyne* n'y avait pas mis fin. Et *Marie* est depuis décédée fin janvier 2015.

En 1987, *Chantal VOSGIEN*¹³¹ est entrée dans ma vie. On s'était rencontrés à l'occasion du pari un peu fou fait avec

131 Elle est décédée le 20 juin 1989.



Figure 87 — Chantal VOSGIEN

Marek de trouver une compagne via une agence matrimoniale ! Elle avait une fille à peu près de l'âge de *Gaëlle* et l'été, avec cette dernière, nous avons passé quelques jours dans la villa (avec piscine !) des parents de *Chantal*, à *Biot*. L'hiver suivant, j'avais loué pour une semaine de ski un vaste chalet à *Val-Thorens* où m'accompagnaient *Chantal* et sa fille, et aussi *Joselyne* avec *Laure* et *Gaëlle*. Comment avais-je bien pu organiser ça ? Toutefois, nos aspirations étaient trop différentes et j'ai pas donné suite à cette relation.

Un peu plus tard, en 1991, j'ai rencontré à la neige *Aude GUERINI*, hôtesse de l'air à Air France, elle pratiquait l'équitation et était passionnée de chasse à courre. Nos plannings inadaptables ne nous ont pas permis d'entretenir une liaison durable — d'autant qu'à cette époque, *Tetsuya* vivait à la maison !

Je reconnais que le célibat, avec l'entière disponibilité qu'il m'offrait, m'a finalement bien convenu et ne m'a pas trop pesé pendant les vingt-six années de ma séparation d'avec *Joselyne*.



Figure 89 —Ma très chère Joselyne CHARLIER



Figure 88 —Aude GUERINI

Aujourd'hui, remariés à Fraize depuis le 30 juillet 2010, *Joselyne* et moi sommes très heureux ensemble ! Pourquoi diable avait-il fallu que nous nous séparions ? Nous ne nous

étions en fait jamais perdus de vue.

Après tout, nous avons seulement fait un long détour pour mieux revenir l'un vers l'autre.

Mes beaux-parents

C'étaient des gens attrayants qui m'ont tout de suite intégré dans leur cercle familial.



Figure 90—Mireille POTDEVIN et Gabriel CHARLIER
aux fiançailles de mon beau-frère Jean-Luc

Joselyne avait cinq frères et sœurs, *Jean-Luc* (1949–2004), *Jean-Jacques* (1952), *Patricia* (1953), *Élisabeth* (1954) et *Jean-Claude* (1955–2017).

Il y avait aussi les grands-mères *Marie-Louise ROUSSEAU*, (1901–1982) et *Marcelle POTDEVIN* (1895–1987).

Ils s'appelaient *Gabriel CHARLIER* et *Mireille POTDEVIN*. Ils étaient généreux, tolérants, affectueux, et je les regrette beaucoup. Me manquent aussi mes deux beaux-frères *Jean-Luc* et *Jean-Claude*, décédés.

Mon beau-père est mort d'un infarctus en avril 1984, âgé de 61 ans, et ma belle-mère, qui en avait 93, nous a quittés en juillet 2023.

La religion

J'ai été baptisé catholique à l'église de Fraize et j'y ai fait ma communion. Je ne sais si c'est parce que j'étais interne au lycée d'Épinal que Maman ne m'a pas inscrit parmi les enfants de chœur ! Comme je l'ai dit, je pense qu'elle était croyante et pratiquante davantage par tradition et habitude que par foi profonde.

Joselyne n'était pas pratiquante non plus, et c'est pourquoi nous n'avons pas fait baptiser nos fille.

Je me suis peu à peu éloigné d'une religion qui n'a pas su me retenir ; aujourd'hui, je me reconnais dans un athéisme humaniste et serein.



Figure 91: Communion en 1959 avec mon camarade Patrick CLAUDEL.

La politique

Je n'ai jamais eu le temps — ni l'envie véritable — de participer activement à la gestion de la cité.

Pourtant, mes amitiés nouées il y a longtemps au sein de l'UNEF, alors proche du PSU, m'ont profondément marqué. Elles ont façonné ma sensibilité politique, et j'ai toujours voté dans le sens de l'humanisme et de l'amélioration des conditions de vie des plus modestes.

Je me souviens d'une élection législative — c'était peut-être la première fois que je votais. J'avais donné ma voix à un candidat socialiste de Saint-Dié. Mon grand-père¹³² voulut savoir pour qui j'avais voté, et je le lui dis. Il entra aussitôt dans une vive diatribe, qui commença par ces mots : « Tu as voté contre ton père, tu as voté contre ton grand-père ! »

Ce reproche, lancé avec conviction, disait bien le poids de son conservatisme et annonçait la catastrophe de mon mariage à venir.

¹³² Ancien sous-officier de la Grande Guerre, ancien clerc de notaire et régisseur d'une riche propriété.

J'ai toujours donné ma voix aux différents représentants du Parti Socialiste, mais aujourd'hui, leur droitisation me fait honte et je me reconnais maintenant dans La France Insoumise.

Le sport

Durant mon adolescence, j'étais plutôt contemplatif qu'athlète et je n'ai jamais été attiré par le football, contrairement à bien d'autres.

Ce n'est que plus tard, vers la trentaine, que j'ai découvert le tir à l'arc, alors que ma relation avec *Joselyne* commençait à se tendre. J'ai alors intégré la compagnie de Lagny-sur-Marne. J'aimais la concentration silencieuse, le geste précis, la flèche décochée qui file droit vers la cible. Mais lorsque je suis devenu parisien, le rythme de la vie m'a peu à peu éloigné de cette discipline, et l'arc est resté définitivement rangé dans sa valise. Il s'est d'ailleurs quelque peu déformé, mais, faute de force désormais, je ne pourrais plus le bander.

C'est à peu près à la même époque que j'ai découvert le ski — et ce fut une révélation. Avec mon ami *Marek*, nous partions parfois en train de nuit le vendredi soir. Le voyage avait déjà un parfum d'aventure : wagons-lits, conversations à voix tranquilles, sommeil haché par le roulis. Le lundi matin, nous revenions aux aurores, fourbus mais heureux, les jambes lourdes et la tête pleine d'air pur.

Puis nous avons goûté au confort du *Club Med*. Chaque hiver ou presque, une ou deux semaines à *Tignes*, à *Val-d'Isère*

ou ailleurs devenaient une parenthèse attendue. La neige crissait sous les skis, le soleil brillait sur les cimes, et le soir, une douce fatigue nous enveloppait alors que nous profitions de l'open-bar. Ces séjours étaient une parenthèse d'insouciance, suspendant pour un temps le stress de nos activités parisiennes. Ils me donnèrent aussi l'opportunité de former au ski de piste mes deux filles, *Laure* et *Gaëlle*, puis mon petit-fils *Arthur*. Je déplore de n'avoir pas su créer cette occasion avec *Lou* !

Depuis mon retour à Fraize, plus de *Club Med*. Mais j'ai conservé mon équipement, et le plaisir est resté intact. Lorsque l'occasion se présente, je suis toujours heureux d'aller dévaler les pentes de *la Bresse*. Et c'est plus beau encore lorsque je partage ces moments avec mes derniers petits-enfants, *Nicolas* et *Zoé*, en quête de leurs étoiles. Les voir progresser, hésiter, tomber, rire et recommencer me ramène à mes propres premières descentes — et me donne le sentiment précieux que certaines joies ne vieillissent pas.

La musique

Lorsque j'avais neuf ans, Maman m'inscrivit à l'harmonie municipale. Un lointain cousin de Papa ayant une clarinette à vendre, ce fut donc la clarinette. L'instrument était presque aussi haut que moi.

J'allais chez monsieur *KRANTZ*, le chef d'orchestre, qui me rabâchait des leçons de solfège que je ne prisais guère, et chez monsieur *ANTOINE* — dit « *le Belly* » — virtuose de la



Figure 92 — Prêt pour le défilé...

clarinette, qui me fit découvrir le doigté et le souffle.

Le dimanche, il nous arrivait de défiler, voire de donner des concerts. J'avais une casquette comme toute la troupe et je portais une veste que Maman, si je me souviens bien, avait confectionnée. Il y avait dans ces moments quelque chose de sérieux et de solennel, mais aussi une certaine fierté d'enfant.

Puis l'entrée à l'internat d'Épinal balaya tout cela.

Plus tard, devenu jeune homme, j'ai aimé écouter de la



Figure 93 — Musique en famille



Figure 94 — Laure au violoncelle et Gaëlle au pipeau

musique : principalement les grands chanteurs français — *BRASSENS*, *BREL*, *PIAF*, *FERRAT*, *FERRÉ*... — les symphonies des grands compositeurs et, surtout, le jazz. Mais voilà : pour vraiment écouter la musique, il faut du temps, et je n'ai jamais pu rester une demi-heure assis sur un canapé sans que mon esprit ne se mette à vadrouiller...

Et dans la famille, *Joselyne* et les filles sont allées au conservatoire à *Noisiel* et ont appris le solfège, le *violoncelle* pour *Laure* et le *piano* pour *Joselyne* et *Gaëlle*. Je jouais volontiers du pipeau.

Mes goûts littéraires et artistiques

Technicien dans l'âme, lecteur assidu mais peu porté vers les lettres classiques — je n'ai étudié ni le grec ni le latin — je reconnais volontiers mes lacunes en matière littéraire et artistique.

Toute ma vie j'ai pourtant beaucoup lu, surtout des romans : Hugo, Dumas, et une grande quantité de policiers,

À l'occasion de visite de châteaux et églises, j'ai découvert un goût sincère pour l'art médiéval. Je me laisse volontiers guider par *Joselyne*, dont la culture, les propositions de visites et de découvertes contribuent à élargir peu à peu mon horizon.

Comme *Joselyne*, j'ai beaucoup aimé les livres — ainsi que les BD —, et nous en détenons plus de trois mille, alignés sur de nombreuses étagères réparties dans presque toutes les pièces de la maison.

Mes lieux de résidence.

Mes premiers souvenirs vont à l'appartement du 14 rue de l'église, chez Mme LORIN.

Puis ce fut à partir de 1954, l'étage de la maison PIERRAT, accolée au Garage, rue de la Gare.

Il faut que je cite l'internat du lycée où j'ai fait mes études secondaires à Épinal (ENP puis LTE) où je résidais principalement jusqu'en 1964.

Pour l'année scolaire 1965-66, je résidais à Reims dans une chambre en ville, rue Brunet dont j'ai oublié le nom des propriétaires. Le studio étant vaste, je l'ai partagé avec *Denis WEIDENAUER* qui deviendra un très bon ami, hélas disparu en janvier 2025.

L'année suivante, au terme de laquelle nous avons passé et obtenu notre BTS d'électronique industrielle, nous avons continué à vivre ensemble, partageant un studio au 32, rue Deville, chez M. et Mme *MONTEUX*. Qu'ils étaient gentils !

De fin 1967 à notre mariage en septembre 1968, j'ai occupé une chambre au 35 rue Boulard, toujours à *Reims*, dans la maison de l'Association Générale des Étudiants de Reims (l'AGER). C'était bien pratique, Joselyne et sa famille résidant au 45 de la même rue...

C'est grâce à M. et Mme *MONTEUX* que nous avons pu louer l'appartement dans la maison du 30 bis rue Deville où Joselyne et moi, jeunes mariés, nous sommes installés. Nous y sommes restés six ans, Laure et Gaëlle y sont nées, jusqu'à fin 1974, quand nous avons quitté *Reims* pour la région parisienne où m'appelait mon travail.

Compte tenu de mon salaire de l'époque, les appartements que nous pouvions louer à Paris étaient ridiculement petits au regard de nos besoins. Nous avons donc choisi d'acheter un

pavillon en banlieue, assez éloignée il est vrai, à *Noisiel*, en Seine-et-Marne, mais bien plus adapté à la vie de famille.

Nous nous sommes installés dans une maison SAPLO de type F5, au 7, square de Normandie, à Noisiel, au sein d'un ensemble de logements mitoyens groupés par six. On entrait par un couloir longeant un assez grand garage, puis un escalier desservait, par demi niveaux, la salle de séjour et la cuisine. Au-dessus se trouvaient deux chambres et puis un demi-étage plus haut, encore deux autres. Ces chambres étaient si hautes de plafond que j'ai pu aménager un grenier au-dessus de celles de devant et aussi des mezzanines, où jouaient les filles, dans celles de derrière. Un ridicule bout de terrain derrière accueillait toutefois un portique.

Les écoles maternelle et primaire étaient proches, sans rue importante à traverser pour s'y rendre, et les filles y furent heureuses, moins sans doute Joselyne, isolée de sa famille.

Quand elle et moi nous sommes séparés en 1983, je lui ai laissé naturellement cette maison et j'ai loué un appartement (deux pièces) à Paris, au 234 de la rue Championnet qui était proche du lieu de mes activités, rue Vauvenargues dans le XVII^e arrondissement, près de la porte de Saint-Ouen. J'y suis resté 24 ans !

Finalement, en 2007, je suis revenu à Fraize pour m'installer dans la maison de famille des GOGGI, route de Clairegoutte, où je coule des jours heureux, surtout depuis que Joselyne et venue m'y rejoindre.

Quant à la maison de *Noisiel*, elle fut rachetée par Laure et Kenan, après le départ de Gaëlle et lorsque Joselyne acheta son duplex à *Lognes*. Puis, en 2012, je crois, Laure, alors séparée de Kenan, la revendit définitivement pour acheter le duplex de sa mère qui, devenue fraxinienne, n'en avait plus guère d'usage.

La photo

Une fois installés à Noisiel et effectués les principaux aménagements, j'ai entrepris la réalisation d'un labo photo au fond du garage avec à gauche un évier pour les travaux chimiques (développement et fixation), un plan de travail au fond et un plan avec l'agrandisseur à droite. Le tout formait une chambre noire dans laquelle je pouvais traiter toutes nos prises de vues à Joselyne et à moi. J'avais acheté un appareil reflex 24x36 de bonne qualité (j'ai oublié sa référence), et nous avons beaucoup photographié. Une fois les négatifs développés, j'en tirais des planches contact qui permettaient de choisir quels agrandissements effectuer. Tous ces négatifs et les planches contact associées ont été conservés et j'en ai tiré par scanner toutes les photos qui sont dans le répertoire Images de mon PC. Je n'ai jamais traité de photos couleurs, mais Joselyne et moi avons fait bon nombre de diapositives en complément du noir et blanc. Ajoutées aux photos de familles que Maman avait pris soin de conserver (et moi aussi), ça nous fait une copieuse photothèque de famille qui débute fin XIX^e.

Afin de mettre ces photos à disposition de tout le monde, j'ai écrit un logiciel nommé *Quisontils*, accessible depuis la

page de mon site¹³³. Il permet aux uns et aux autres de créer leurs propres albums et d'y mettre les photos qu'ils souhaitent avec, pour chacune, divers paramètres dont les personnages qui y sont visibles.

Mes voitures

En 1968, lors de notre mariage, je possédais toujours la 2CV Citroën que Papa et Maman m'avaient offerte. Elle fut remplacée, en 1972, par une Autobianchi Primula A112 neuve, seule voiture étrangère que j'aie jamais eue — encore qu'elle fût commercialisée en France par Citroën.

Nous l'avons beaucoup aimée et l'avons conservée longtemps, y compris après notre emménagement à Noisiel. Lors de nos longs trajets, notamment pour aller à Fraize, et sans bien mesurer le danger, nous rabattions la banquette arrière et y installions un matelas gonflable sur lequel les filles pouvaient s'ébattre. Il est vrai qu'à cette époque, les voitures n'étaient pas encore équipées de ceintures de sécurité.

Mais un jour, à un carrefour du bois de Vincennes, l'arbre de transmission avant gauche céda. La Primula fut alors remplacée par une Citroën Ami 8.

Lorsque j'ai quitté Nixdorf, en 1976, Geveke m'a doté d'une Renault 5 TS, que je n'ai guère appréciée, la trouvant trop petite et trop nerveuse. À mon arrivée chez SFST, on me confia une Renault 16 TX que j'ai beaucoup aimée et qui me

133 *Quisontils* : <https://yves-bruant.fr/quisontils/quisontils.php?fromwt=1>

donna le goût des boîtes automatiques. Par la suite, toutes mes voitures, sans exception, en furent équipées.

Lorsque Joselyne eut besoin d'une voiture, elle eut une Renault 5 à boîte automatique bien sûr. Puis, lorsque j'ai dû rendre la Renault 16, j'ai acheté une Renault 9 que j'ai conservée assez longtemps, avant de la remplacer par une Renault 11.

À mon arrivée à Fraize pour la retraite, je possédais une Renault 25, que j'ai conservée jusqu'en 2013. Jusqu'alors, toutes mes voitures fonctionnaient au super.

À cette date, et un peu par hasard, Joselyne et moi avons opté pour la Peugeot 3008 hybride à moteur diesel, que nous possédons encore aujourd'hui, bien qu'elle ait allègrement dépassé les 200 000 kilomètres.

Nous n'avons encore rien décidé pour la suite, mais je me laisserais volontiers tenter par un modèle tout électrique du genre Tesla.

Les fêtes de famille

Mes parents avaient réuni la famille proche pour les fiançailles (voir page 114) et le mariage de Claude et Jean, puis leurs noces d'or (50 ans en 1983) et d'argent (60 ans en 1993), (voir page 107). Moi je n'avais jamais rien organisé¹³⁴, il y avait tant de fêtes dans la famille de Joselyne (mariages, baptêmes...), et j'étais toujours invité !

¹³⁴ Nos filles n'ont pas été baptisées... pas pour des raisons d'économies !

J'ai organisé la première grande fête à l'occasion du mariage de *Laure* et *Kenan* en 1997, à *Jonchery-sur-Vesle*.

La retraite venue, j'eus plus de temps pour me préoccuper, d'autres fêtes, !



Figure 95 — Mariage de *Laure* et *Kenan YUKSEL* à *Jonchery-sur-Vesle*.

Une fête costumée eut lieu à la salle des fêtes de *Prouilly*, à l'occasion des retraites de *Joselyne*, moi, et aussi *Annie Riazuelo*, vers 2005.

Avec l'aide de ma cousine *Marie-Paule*, j'organisai une réunion de la *cousinade BRUANT* au CAM à *Fraize* en 2007.

Notre remariage à *Joselyne* et à moi se fit en 2010, en tout petit comité, avec *Maman*, *Laure* et *Kenan* et nos témoins, dans le pré derrière la maison de *Clairegoutte*.



Figure 96 — Re-mariage *Yves* et *Joselyne* à *Clairegoutte* le 30 juillet 2010.

Puis en 2012, *Joselyne* et moi avons organisé en 2012, une grande réunion de famille et

d'amis au Chorin¹³⁵ à *Plainfaing*, pour rattraper toutes les fêtes que nous n'avions pas organisées avant.

Et nous envisageons pour 2027, probablement à Clairegoutte, une fête en l'honneur de nos 80 ans. En fait j'en aurai 81 et Joselyne sera proche des siens. Ce sera le week-end de la Pentecôte, ce qui offrira le lundi aux parisiens pour leurs retours.

¹³⁵ *Colonie de vacances située à Xéfosse, à Plainfaing, qui peut être louée hors saison, et où plus de cinquante personnes peuvent faire la fête et dormir.*

Voilà ! Et après...

Me voici octogénaire et en bonne santé. Quelle longue vie déjà...

Les statistiques de la généalogie¹³⁶ font apparaître mon oncle *Eugène* à quatre-vingt-quinze et *Papa* à quatre-vingt-quatorze ans parmi les dix hommes les plus âgés au moment de leurs décès. *Maman* occupe dans ce classement la toute première place, ayant atteint près de cent quatre ans.

Combien de temps nous sera-t-il donné, à *Joselyne* et à moi, pour profiter encore de notre vie commune ?

Mieux vaut sans doute ne pas le savoir. !

Fraize, dernière mise à jour le 4 juillet 2026.



¹³⁶ https://yves-bruant.fr/webtrees/index.php?route=%2Fwebtrees%2Fmodule%2Fstatistics_chart%2FChart%2Fbruantcharlier

